



# LES CHEVALIERS DU LANSQUENET,

DRAME EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX,

PRÉCÉDÉ DE :

## LES DERNIERS 100 LOUIS,

PROLOGUE EN UN ACTE,

PAR MM. E. GRANGÉ ET X. DE MONTÉPIN,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,  
LE 4 MAI 1850.

### PERSONNAGES.

CLOVIS.....  
 DE FLY.....  
 GEORGES.....  
 SALOMON.....  
 CROISÉ DE LA CROISSETTE.....  
 VERY.....  
 CAROL.....  
 LE CAPITAINE.....  
 JULES DE CROI.....  
 ROSOLIO.....  
 SAN-LUCE.....  
 BABIBERNET.....  
 GALITCHIEF.....  
 FRANÇOIS.....  
 JOSEPH.....  
 PREMIER SPECTATEUR.....  
 ADALBERT GREDELU.....  
 MAZAGRAN.....  
 LA DUCHESSE.....  
 PERDITA.....  
 FIFINE.....  
 MIRABELLE.....  
 FRISETTE.....  
 CAMÉLIA.....  
 BASQUINE.....

### ACTEURS.

MM. VERNER.  
 ARNAULT.  
 GASTON.  
 COQUET.  
 STAINVILLE.  
 MACHANETTE.  
 LYONNET.  
 THIERRY.  
 LÉON MOUROT.  
 EMMANUEL.  
 FRANCISQUE.  
 MARTIN.  
 DEPRELLE.  
 LAVERGNE.  
 ARTHUR.  
 MONET.  
 GABRIEL.  
 M<sup>mes</sup> LUCIE.  
 LEMAIRE.  
 DAROUX.  
 CAROLINE.  
 CLARISSE.  
 EUGÉNIE.  
 VICTORINE.  
 BELLANGER.

S'adresser, pour la musique, à M. Artus, chef d'orchestre, et pour la mise en scène, à M. Monet, régisseur, tous deux au théâtre.



## PROLOGUE.

### LES DERNIERS CENT LOUIS.

Un petit salon très-élégant, ouvert au fond sur un autre salon magnifiquement éclairé pour un bal.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE FLY, GEORGES DE MARRIGNY, JOUEURS, PERSONNES DU BAL, puis LA DUCHESSE et CAROL.

(Au lever du rideau, les portes du petit salon sont ouvertes et l'on voit danser au fond les dernières figures d'un quadrille. Des domestiques en grande livrée traversent de temps en temps le théâtre. Sur le devant, dans le petit salon, plusieurs joueurs et

parieurs sont réunis autour d'une table de jeu placée à droite. Le comte de Fly tient les cartes et joue à l'écarté avec un monsieur assis vis-à-vis de lui, les autres sont debout et regardent.)

LE COMTE DE FLY, à son adversaire. Vous ne marquez pas le roi, monsieur ?

LE CAPITAINE. Non.

DE FLY, abattant son jeu. En ce cas, trois atouts majeurs... je jouais pour un point, j'ai gagné.

LE CAPITAINE, à *Georges*. Mon cher, vous avez perdu vos dix louis.

GEORGES, à part, avec un mouvement de dépit. Perdu!

LE CAPITAINE. Pariez-vous toujours?

GEORGES. Oui, certes.

DE FLY, à *Georges*. Combien voulez-vous jouer, monsieur?

GEORGES. Vous plaît-il de tenir vingt louis?

DE FLY. Volontiers. (*Georges met les vingt louis sur la table, on joue.*)

LE CAPITAINE, après le coup. Ah! la veine nous revient... Je marque trois points.

DE FLY, froidement. Vous aviez un jeu magnifique... trois atouts par la dame.

LE CAPITAINE. Et le roi de carreau second.

DE FLY, donnant les cartes. Moment de silence pendant lequel on joue. Deux points! (*Le Capitaine fait couper et donne.*)

DE FLY. Je demande des cartes.

LE CAPITAINE, à *Georges* qui regarde son jeu. Quel est votre avis?

GEORGES. Refusez.

LE CAPITAINE. Je refuse. (*On joue le coup.*)

Le point! Cela nous en fait quatre... Ma foi, à moins d'un malheur décidé...

DE FLY, froidement. Coupez, monsieur. (*Le monsieur coupe, il donne.*)

LE CAPITAINE, vivement. Je propose.

DE FLY, regardant et battant ses cartes. Le roi et la vole.

TOUS LES JOUEURS, poussant un cri de surprise. Ah!

GEORGES, à part avec rage. Perdu!.. encore perdu! (*A de Fly.*) Tenez-vous cinquante louis?

DE FLY, très-poliment. Tout ce qu'il vous plaira. (*Georges met de l'or sur la table, la partie engagée. La contredanse au fond vient de finir. Georges s'éloigne de la table avec un sentiment d'anxiété.*)

CAROL, entrant avec la Duchesse à qui il donne le bras et continuant une conversation commencée. Georges de Marigny... ne serait-ce pas le fils du comte de Marigny qui commandait un détachement de l'armée française en Espagne?

LA DUCHESSE. Lui-même, général.

CAROL. Et vous dites qu'il est chez vous ce soir?

LA DUCHESSE, désignant *Georges*. Le voici.

CAROL. Seriez-vous assez bonne pour me présenter à lui?

LA DUCHESSE. Volontiers. (*Quittant le bras de Carol et s'approchant de Georges.*) Ah! vous étiez ici, monsieur le comte? Que faites-vous donc?... vous ne dansez pas?

GEORGES. Veuillez m'excuser, madame la duchesse, je joue.

LA DUCHESSE, souriant. C'est juste, à vingt-huit ans, on ne danse plus! Gagnez-vous?

GEORGES. Non, je perds.

LA DUCHESSE. Combien?

GEORGES, négligemment. Mais... une cinquantaine de louis, je crois.

LA DUCHESSE. Qu'est-ce que cela, avec votre fortune?

GEORGES, à part, amèrement. Ma fortune! Si elle savait...

LA DUCHESSE. Permettez-moi de vous présenter M. le général Carol. (*Georges et le général échangent un salut.*)

CAROL. J'ai beaucoup entendu parler de M. votre père... C'était un des plus braves officiers de l'armée.

GEORGES, s'inclinant. Monsieur!.. (*Se tournant à demi vers la table de jeu.*) Eh bien?

LE CAPITAINE. L'avantage est pour nous.

GEORGES, avec joie. Ah!

LA DUCHESSE, à *Georges*. Que faites-vous donc?... Vous vous préoccupez d'une perte aussi légère? Vous connaissez pourtant le proverbe: « Malheureux au jeu, heureux en... » Et il n'est question dans le monde que de votre prochaine alliance avec une belle et riche héritière...

CAROL. Ah! monsieur se marie?

LA DUCHESSE. Certainement... Il épouse mademoiselle Esther de Choisy. (*A Georges qui s'est rapproché de la table.*) Vous ne m'écoutez pas?

GEORGES. Pardon, madame la duchesse... vous me faisiez l'honneur de me dire?..

LE CAPITAINE, se levant. Allons, décidément j'ai la main malheureuse.

GEORGES, à part. Grand Dieu!

LE CAPITAINE. Je cède la place à un autre. (*Venant à Georges.*) Nous avons encore perdu, mon cher.

LA DUCHESSE, à *Georges*. Vous pâlissez?

GEORGES, s'efforçant de sourire. Moi!.. pas du tout! quelle folie!

LA DUCHESSE. Je vous laisse... On m'attend pour une valse... Meilleure chance, monsieur le comte. (*Georges s'incline.*) Votre bras, général.

CAROL. A vos ordres, madame la duchesse. (*A part.*) Ce jeune homme est joueur, c'est dommage! (*Il sort par le fond avec la Duchesse.*)

GEORGES, se laissant tomber sur un fauteuil de l'autre côté de la table, à part. Plus rien!.. De toute cette brillante fortune que

je possédais et qu'on me suppose encore... plus rien!.. La misère!.. (Il reste accablé.)

LE CAPITAINE, qui est retourné près de la table. Eh bien, Georges, vous ne continuez pas ?

GEORGES. Non !

LE CAPITAINE. Vous avez tort... Monsieur a passé cinq fois de suite, il est impossible que la veine ne l'abandonne pas.

GEORGES, se levant. Ah ! cachons-leur la vérité. Soyons calme, sourions avec la mort dans le cœur ! (En disant ces mots, il s'est approché de la table et s'est placé debout derrière de Fly qui joue avec une personne qui a remplacé le premier adversaire.)

DE FLY. Je marque le roi.

LE CAPITAINE, involontairement. Encore !

GEORGES, à part. Un bonheur si soutenu, si persistant, c'est étrange ! (De Fly donne en ce moment ; Georges qui le regarde avec attention fait un mouvement de surprise.) Me trompé-je ? (Il touche l'épaule du premier adversaire et l'amène sur le devant de la scène.) Un mot !

LE CAPITAINE. Que voulez-vous ?

GEORGES, bas. Comment nommez-vous ce monsieur qui a joué contre nous avec tant de bonheur ?

LE CAPITAINE. Le comte de Fly.

GEORGES. Le connaissez-vous ?

LE CAPITAINE. Pour l'avoir rencontré dans le monde.

GEORGES. Il est riche ?

LE CAPITAINE. Il le paraît, du moins. Pourquoi me demandez-vous cela ?

GEORGES. Pour rien ! Merci. (Ils retournent à la table, Georges se place encore derrière de Fly. A part.) Assurons-nous bien avant tout...

DE FLY, prenant les cartes et donnant à couper. A moi ! (Il va pour donner.)

GEORGES, à part. Plus de doute!.. c'est un fripon ! (Avançant vivement la main comme pour arracher les cartes des mains de de Fly.) Monsieur!..

DE FLY prévenant le geste de Georges, le regardant en face et très-fixement. Pardon, monsieur... dans un instant je serai à vos ordres.

GEORGES, avec une colère concentrée. Soit!.. j'attendrai!.. (A part, s'éloignant de la table et allant se rasseoir à gauche.) Quelle audace!.. (De Fly s'est remis à jouer avec le même calme qu'avant cet incident. La Duchesse revient.)

LA DUCHESSE. Eh bien! messieurs, encore au jeu... Mais venez donc, nous manquons de danseurs!

LE CAPITAINE. Nous voici, M<sup>me</sup> la duchesse,

nous voici. (Tout le monde se lève et sort avec la Duchesse, les portes du fond se ferment.)

## SCÈNE II.

DE FLY, GEORGES.

DE FLY, après avoir laissé sortir tout le monde, à Georges qui s'est levé. Vous aviez à me parler, je crois, monsieur ?

GEORGES, impétueusement. Oui, monsieur, je voulais vous dire...

DE FLY, avec un imperturbable sangfroid. Pardon!.. veuillez d'abord me permettre... (Il retourne à la table de jeu, tire de ses poches de l'or et des billets de banque dont il fait deux parts, puis se retournant avec calme vers Georges qui le regarde faire avec colère, et lui désignant une des deux parts.) Ceci vous appartient, monsieur !

GEORGES. Que voulez-vous dire ?

DE FLY. J'ai gagné six mille francs ce soir, c'est donc trois mille qui vous reviennent.

GEORGES. Oh ! n'espérez pas acheter mon silence!..

DE FLY, froidement. Telle n'est point mon intention.

GEORGES. Alors, pourquoi m'offrez-vous cet argent ?

DE FLY. Parce que c'est la moitié de mes bénéfices d'aujourd'hui... et que, dès aujourd'hui, vous êtes mon associé.

GEORGES, avec colère. Monsieur!.. savez-vous à qui vous vous adressez ?

DE FLY. Parfaitement ! A un homme qui possédait naguère encore de trente à quarante mille livres de rente et qui vient de perdre ses derniers cent louis.

GEORGES, après un moment. Eh ! quand cela serait... Quand en effet ma ruine serait aussi complète que vous le dites, croyez-vous donc que ce serait une raison pour oublier ce que je dois à mon titre, à mon rang ?

DE FLY. M. le comte, un titre, un rang... sont bien peu de chose dans le siècle où nous sommes quand on n'a pas de quoi les soutenir un peu.

GEORGES. L'honneur...

DE FLY. Ne disons donc pas de bêtises !

GEORGES. Monsieur!..

DE FLY, élevant la voix. Mon cher monsieur, dans la position où vous êtes, on n'a plus à choisir qu'entre deux ressources... La première consiste à se faire sauter la cervelle... La seconde, c'est après avoir été dupe de devenir... tout le contraire... Or, si vous aviez dû vous servir du premier expédient, vous l'eussiez déjà fait... Et, comme

## LES CHEVALIERS DU LANSQUENET.

il ne vous reste plus que le second, tout me porte à croire que vous le choisirez.

GEORGES. Jamais !

DE FLY. C'est que vous ne vous rendez probablement pas bien compte de votre véritable situation.

GEORGES. Mais qui vous l'a apprise et d'où me me connaissez-vous ?

DE FLY. La question n'est pas là... je la connais, cela suffit... Je la connais autant et mieux que vous, peut-être. Voyons, ne vous emportez pas et laissez-moi vous la remettre sous les yeux... Si je me trompe sur quelques points, vous aurez toute liberté de me reprendre.

GEORGES. Eh ! monsieur, qu'importe !... Je suis ici pour obtenir raison de votre conduite déloyale envers moi.

DE FLY. Je suis incapable de vous refuser cette satisfaction si vous persistez à me la demander... mais d'abord, écoutez-moi.

GEORGES. Que de patience !

DE FLY. Vous vous nommez M. le comte Georges de Marigny, grand seigneur, parfait gentilhomme, le plus élégant, mais aussi le plus complètement ruiné de tous les viveurs du boulevard Italien. Vous ne possédez plus rien, pas même les meubles de votre appartement ; car ils appartiennent à votre valet de chambre qui vous a prêté de l'argent ; pas même l'habit que vous portez, car vous le devez à votre tailleur.

GEORGES, *baissant la tête*. C'est vrai !

DE FLY. Voici pour le présent ; voyons maintenant si je suis aussi bien instruit du passé. Vous aviez six ans lorsque votre mère mourut. Vous étiez fils unique. Mais bientôt votre père, emporté par une passion de vieillard, se remaria avec une jeune Anglaise qui ne tarda pas à vous donner une sœur.

GEORGES, *amèrement*. Oui... une sœur qui vint m'enlever la moitié de la fortune qui devait m'appartenir un jour !

DE FLY. Heureusement pour vous cette enfant disparut à l'âge de trois ans, et toutes les recherches qu'on fit pour la retrouver demeurèrent inutiles. La douleur que sa mère ressentit de cette perte, la conduisit au tombeau, où votre père ne tarda pas à la suivre. Votre majorité arriva, les magistrats vous conférèrent la curatelle des biens de votre sœur absente. Or, qu'avez-vous fait de cette double fortune, je vous prie ? Vous avez englouti d'abord tout ce qui vous appartenait ; rien de mieux ; mais votre insatiable appétit ne s'est pas arrêté là... et vous avez ensuite engagé entre les mains d'un usurier la part de votre sœur.

GEORGES, *très-troublé*. Grand Dieu ! vous savez !...

DE FLY, *froidement*. Ceci, M. le comte, le fait étant prouvé, vous enverrait tout droit au baigne.

GEORGES, *épouvanté*. Au baigne !

DE FLY. Ni plus, ni moins... Oh ! j'ai beaucoup étudié la jurisprudence de mon pays... je connais mon code sur le bout du doigt... J'arrive au fait.

GEORGES. Je vous écoute, monsieur.

DE FLY. Vous avez vingt-huit ans... des passions... les habitudes d'une vie d'élégance et de luxe... Il vous faut de l'or, beaucoup d'or... et je vous offre de vous en faire trouver.

GEORGES. Et comment ?

DE FLY. Il existe à Paris une association de quelques hommes... au-dessus des préjugés... Ces hommes ont formé une ligue contre la société, qui n'a su ni les apprécier ni comprendre qu'à eux, natures exceptionnelles et d'élite, il fallait des jouissances raffinées et des monceaux d'or pour arriver à ces jouissances. Cette association, dont je suis le fondateur, a été baptisée par moi la société des *Chevaliers du Lansquenet*. Notre industrie consiste à pratiquer dans les cercles et les salons où nous sommes admis, ce que le procureur du roi appellerait voler au jeu... et ce que les gens polis comme nous appellent simplement corriger la fortune.

GEORGES, *avec hauteur*. Et quel est donc votre but en me faisant cette étrange révélation ?

DE FLY. Allons, pas de grands mots, et laissez-moi finir !... Votre nom, votre position dans le monde vous ouvrent toutes les portes... nous, au contraire, nous avons été obligés de nous faire ce que nous sommes. Nos titres sont douteux comme notre noblesse... La plupart d'entre nous ne peut franchir le seuil de certains salons... Eh bien, voulez-vous être notre introducteur ?

GEORGES. Moi ?

DE FLY. Votre habileté, votre rare énergie me sont connues depuis longtemps. Vous relèverez notre crédit prêt à s'ébranler... Vous empêcherez le soupçon de nous atteindre... et vous partagerez nos bénéfices... Acceptez-vous ?

GEORGES, *d lui-même*. Une pareille proposition... à moi, le comte de Marigny !... Et cependant cet homme a dit vrai... je n'ai devant moi que la misère... et peut-être plus tard, la honte...

DE FLY. Eh bien, monsieur, êtes-vous décidé ?

GEORGES, *hésitant*. Mais...

DE FLY. Demain, à dix heures du soir, la

société des chevaliers tient l'une de ses séances chez moi. Si vos réflexions vous portent à accepter la proposition que je viens de vous faire, j'aurai l'honneur de vous présenter à ces messieurs. Si, au contraire, vous persistez à me demander raison de l'argent que je vous ai... gagné, je vous recevrai à dix heures du matin.

GEORGES. C'est bien, monsieur. *(Il fait quelques pas pour sortir.)*

DE FLY, *l'arrêtant.* Pardon, encore un mot!... A quelle heure presentez-vous que je doive vous attendre? Est-ce à dix heures du matin ou à dix heures du soir?

GEORGES, *après un moment d'hésitation.* A dix heures du soir!...

*(Il sort vivement par le fond. De Fly fait un mouvement de joie. Le rideau baisse.)*

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

LA CHAMBRE A COUCHER D'UNE LORETTE.

Le théâtre représente la chambre à coucher de Mazagran. — Au fond, le lit. — Mazagran est couché et endormi. — Un domino de satin noir est jeté sur un fauteuil. — Ça et là, à terre, un loup de velours, des bottines, un bouquet. — Les rideaux de la fenêtre placée à gauche sont fermés. — La chambre est plongée dans l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, FIFINE, MAZAGRAN, *endormie.*

FIFINE, *paraissant à la porte de droite et voulant empêcher Georges d'entrer.* Mais, monsieur, je vous dis que madame ne s'est couchée que ce matin et qu'elle dort encore.

GEORGES, *paraissant à son tour.* Allons, Fifine, laisse-moi passer; il faut que je lui parle tout de suite.

FIFINE, *tenant la porte.* Ça ne se peut pas.

GEORGES, *avec impatience.* Voyons, votre maîtresse est-elle seule, oui ou non?

FIFINE. En voilà une question? Certainement qu'elle est seule, puisque je vous ai dit qu'elle dormait.

GEORGES, *riant.* Au fait, c'est juste. *(Mettant un louis dans la main de la femme de chambre.)* Tiens, ma fille, voilà pour toi, va-t-en!

FIFINE, *liçant passage.* Ma foi, vous vous arrangez avec madame; les volets sont fermés, mais vous savez où est le lit.

GEORGES. Parfaitement.

FIFINE, *revenant.* Tâchez au moins de la réveiller agréablement. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

GEORGES, MAZAGRAN.

GEORGES, *riant.* La réveiller agréablement!... ça serait facile; mais je n'ai pas le temps. *(Il va à la fenêtre et ouvre les rideaux. La lumière se fait dans la chambre.)*

*Georges s'approche du lit où Mazagran continue à dormir, la tête appuyée sur un de ses bras et l'autre hors de la couverture.)* Comme elle est jolie! Ah! c'est bien la femme qu'il me faut pour servir mes projets... Mais elle ne s'éveille pas... Suis-je donc dans le palais de la belle au bois dormant? *(Il prend la main de Mazagran et y dépose un baiser.)*

MAZAGRAN, *s'éveillant à demi.* Qui est là?

GEORGES. Moi, Georges.

MAZAGRAN. Quel Georges?

GEORGES. Georges de Marigny.

MAZAGRAN, *se soulevant et s'appuyant sur son coude.* Tiens! c'est vous? Est-ce qu'il est déjà tard?

GEORGES. Je le crois bien, paresseuse, il est midi.

MAZAGRAN. Que ça! Dans ce cas je me rendors... Mon petit Georges, bonsoir! *(Elle laisse retomber sa tête sur l'oreiller.)*

GEORGES. Ma chère belle, vous dormirez demain; mais ce matin, il faut que je vous parle.

MAZAGRAN. Repassez ce soir!

GEORGES. Il est indispensable que ce soit tout de suite; il s'agit d'une affaire sérieuse.

MAZAGRAN, *se mettant sur son séant.* Ah! ça, qu'est-ce que vous avez donc de si intéressant à m'apprendre, que vous venez m'importuner comme ça dans mon domicile, d'une façon indécente? Un prince russe vous a-t-il chargé de me faire des propositions pour le bon motif, ou mon notaire vous envoie-t-il m'annoncer que j'ai fait un héritage?

GEORGES. C'est quelque chose comme cela.

MAZAGRAN, *vivement.* Le prince russe ou l'héritage? J'aimerais mieux l'héritage, ça donne moins de peine.

GEORGES. Levez-vous, belle enfant, et je vous dirai de quoi il est question.

MAZAGRAN, *avec pudeur.* Me lever, devant vous, par exemple!

GEORGES. Je vous tournerai le dos.

**MAZAGRAN.** Et puis, vous regarderez dans la glace... merci, passez votre chemin... on vous connaît, beau masque! J'aime mieux fermer les rideaux... C'est plus sûr. (*Elle tire les rideaux du lit de manière à être tout à coup hors de vue du public.*)

**GEORGES.** Comme vous voudrez, mais faites vite...

**MAZAGRAN,** *derrière les rideaux.* Le temps de passer un peignoir...

**GEORGES.** Et maintenant causons sérieusement.

**MAZAGRAN.** Sérieusement! c'est drôle. (*Passant la main par l'intervalle des rideaux.*) Donnez-moi donc mes jarrettières!

**GEORGES.** Vos jarrettières? où sont-elles?

**MAZAGRAN.** Par terre, sur un fauteuil ou dans un vase de fleurs... cherchez.

**GEORGES,** *qui a cherché.* Les voici! (*Il les lui donne.*)

**MAZAGRAN.** Merci!.. Maintenant, parlez, j'écoute.

**GEORGES.** Vous avez des dettes, Mazagran?

**MAZAGRAN.** Gros comme moi.

**GEORGES.** Le chiffre?

**MAZAGRAN,** *avec vivacité.* Nous disons: la couturière, la fruitière, la laitière, la charbonnière, la gantière, la charcutière et la boulangère, sans compter les autres fournisseurs et fournisseuses de toutes les espèces... ça peut faire à peu près mille écus! Est-ce que, par hasard, vous auriez l'intention de me les offrir?

**GEORGES,** *mettant trois billets de banque sur le guéridon.* Les voilà.

**MAZAGRAN,** *sortant toute habillée de derrière les rideaux et s'élançant vers Georges.* Hein? comment? pas de bêtises!.. C'est à moi, ça? à moi?... sans plaisanterie?

**GEORGES.** Oui, mais à une condition?

**MAZAGRAN.** Acceptée d'avance!.. Tu es un amour d'homme! et cette condition, quelle est-elle?

**GEORGES.** Tu vas t'habiller immédiatement.

**MAZAGRAN,** *étonnée.* M'habiller! pourquoi faire?

**GEORGES.** Pour déménager.

**MAZAGRAN,** *étonnée.* Déménager!.. qui ça, moi?

**GEORGES.** Toi-même.

**MAZAGRAN.** Pour aller où?

**GEORGES.** Dans un charmant petit hôtel avenue Marbeuf, aux Champs-Élysées, hôtel dont trois termes sont payés d'avance et dont voici la quittance.

**MAZAGRAN.** Ah! bah!

**GEORGES.** De plus, tu vas entrer en pos-

session d'un joli petit coupé, payé de même pour un trimestre.

**MAZAGRAN,** *avec délire.* Un coupé!.. Si c'est possible!..

**GEORGES.** Et deux mille francs te seront comptés tous les mois pour ton ménage et ta toilette.

**MAZAGRAN,** *après un moment.* Ah! ça, tu veux donc me charger d'assassiner un de tes oncles?

**GEORGES,** *souriant.* Folle!

**MAZAGRAN.** Alors tu es un drôle de corps!

**GEORGES.** Et pourquoi?

**MAZAGRAN.** Dam, je trouve ass-z singulier que tu t'amuses à payer ce que plus d'une fois... Mais, après tout, si c'est ton idée de me protéger sur ce pied-là, tu en es parfaitement le maître et je me conduirai bien avec toi, foi de Mazagran!

**GEORGES.** Chut!

**MAZAGRAN.** Quoi?

**GEORGES,** *d'un ton grave.* Souviens-toi, ma fille, qu'à dater de ce moment il n'y a plus de Mazagran.

**MAZAGRAN.** Tu vas me débaptiser?

**GEORGES.** Il le faut. Dans ton nouveau logement, tu passeras pour une jeune et riche veuve.

**MAZAGRAN.** Une veuve! je n'ai guère de vocation pour cet état-là!

**GEORGES.** Voici des cartes de visites faites tout exprès pour la circonstance et qui t'apprendront le nom que tu vas porter. (*Il les lui donne.*)

**MAZAGRAN,** *lisant.* Madame veuve Lambertini, née Adèle de Flavy, 3, avenue Marbeuf. (*Parlant.*) Fichtre! c'est un quartier chic! (*Depuis quelques moments, on entend un cornet à piston qui joue de l'autre côté de la rue.*)

**GEORGES.** Ah! ça, qu'est-ce que c'est donc que ce bruit-là?

**MAZAGRAN,** *avec embarras.* Ça, je ne sais pas; c'est quelqu'un qui s'amuse ou qui étudie. (*Le cornet à piston joue très-fort l'air: C'est l'amour, l'amour.*)

**GEORGES.** Tu as là un voisin bien désagréable. Est-ce qu'il se livre souvent à cet exercice?

**MAZAGRAN,** *de même.* Mais je n'ai pas remarqué...

**GEORGES,** *la regardant.* Du trouble!.. le connaîtrais-tu?

**MAZAGRAN.** Moi? pas du tout!

**GEORGES,** *faisant un pas vers la fenêtre.* Voyons donc un peu cet instrumentiste.

**MAZAGRAN,** *l'arrêtant.* A quoi bon?

**GEORGES,** *d'un air sérieux.* Ah! ça, ma

filles, j'espère que tu ne laisseras ici aucun engagement, aucun attachement de cœur.

MAZAGRAN. Aucun... quoique, si je voulais, je ne manquerais pas d'amoureux... Chaque jour, je reçois sous enveloppe des tas de déclarations... des roses, des bleues... de toutes les couleurs... jusqu'au fils de ma portière qui est insensé de moi !

GEORGES. Ce garçon à l'air bête, que j'ai vu en passant ?

MAZAGRAN. Juste !... M. Adalbert Gredelu... une espèce d'imbécile... Tout le monde s'en mêle, quoi !

GEORGES. Mais vous ne répondez pas au moins ?

MAZAGRAN, avec dignité. Pour qui me prenez-vous, monsieur ? (*En ce moment un billet enveloppant un petit caillou casse un carreau et tombe aux pieds de Mazagran. Jetant un cri.*) Ah !

GEORGES. Un billet... voyons... (*Il veut le ramasser.*)

MAZAGRAN, se jetant devant lui avec une attitude tragique. Jamais ! plus tôt la mort !..

GEORGES. Il faut que je lise cette lettre, ma fille.

MAZAGRAN. Vous ne la lirez pas !

GEORGES. Comme vous voudrez ; mais alors, ma chère Mazagran, adieu l'appartement, le petit coupé et les deux mille francs par mois. (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

MAZAGRAN. Eh bien, lisez donc, tyran ! monstre d'homme que vous êtes ! puisqu'il faut toujours en passer comme un pauvre agneau par tout ce que vous voulez... lisez !..

GEORGES. A la bonne heure ! (*Lisant.*) « Ange adoré, si tu veux que je me présente ce matin dans ton Louvre, mets sur l'appui de ta fenêtre le bouquet que tu portais cette nuit au bal de l'Opéra. Clovis. » Voilà un joli style !.. quel est ce M. Clovis, je vous prie ? Le cornet à piston peut-être ?

MAZAGRAN. Tenez, je vais vous dire toute la vérité...

GEORGES. Laquelle ?

MAZAGRAN. La plus vraie. Ce jeune homme...

GEORGES. Ah ! c'est un jeune homme !

MAZAGRAN. Sans doute... et un charmant garçon qui m'adore, mais là, ce qu'on appelle adorer.

GEORGES. J'en suis parfaitement convaincu.

MAZAGRAN. Qui me recherche pour le bon motif, et avec lequel je n'ai eu que des relations vertueuses. Vous ne me croyez peut-être pas ?

GEORGES, riant. Je vous crois, je vous

crois, ma fille. Depuis quand le connaissez-vous ?

MAZAGRAN, comptant sur ses doigts. Depuis cinq jours.

GEORGES. Cinq jours ?

MAZAGRAN. Je crois même qu'il n'y en a que quatre.

GEORGES. Est-il venu ici ?

MAZAGRAN. Fi donc !

GEORGES. Bien sûr ?

MAZAGRAN. Parole d'honneur !

GEORGES. J'aimerais mieux un autre serment... enfin !.. Et dites-moi, l'aimez-vous, ce jeune homme ?

MAZAGRAN. Peuh !.., c'est un artiste... Il a une vareuse rouge, une barbiche idem et pas le sou !

GEORGES. Il s'agit, mon enfant, de ne plus le revoir !

MAZAGRAN. Oh ! je vous le promets.

GEORGES. Cette promesse ne me tranquillise que médiocrement... Quoique vous changiez de quartier, ce monsieur qui me paraît aventureux pourrait avoir l'idée de vous suivre...

MAZAGRAN. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

GEORGES. Mettez ce bouquet sur votre fenêtre.

MAZAGRAN. Comment, mais alors il viendra.

GEORGES. J'y compte bien ! je veux lui parler.

MAZAGRAN. Ah ! mon Dieu ! une querelle, un duel !

GEORGES. Allons, ma fille, faites ce que je vous dis...

MAZAGRAN. Mais...

GEORGES, avec impatience. J'attends.

MAZAGRAN, mettant le bouquet. Au moins, je vous en supplie, n'allez pas vous monter la tête, soyez bon enfant, mon petit Georges, point d'esclandre !.. Songez que vous pourriez me compromettre aux yeux de mon portier.

GEORGES, riant. Monsieur Adalbert Gredelu ! Allons, vous avez à vous habiller ; passez dans votre cabinet de toilette et soyez prête le plus tôt possible ; nous sortirons ensemble.

MAZAGRAN, à part, en sortant. Il vont s'engorger pour sûr !

### SCÈNE III.

GEORGES, FIFINE, puis CLOVIS.

FIFINE, accourant. Madame, madame, il y a là un monsieur qui veut absolument vous parler. (*S'arrêtant à la vue de Georges.*) Ah !

GEORGES. C'est bien, introduisez ce monsieur.

FIFINE, étonnée. Ah ! c'est différent !

GEORGES. Puis vous ferez monter quelqu'un pour emporter les cartons de votre maîtresse... Elle va changer d'appartement.

FIFINE. Tiens !... ça suffit !... (*Allant à la porte et à Clovis qui est dehors*). Entrez monsieur. (*Elle sort.*)

CLOVIS, faisant irruption. Cher amour !... (*Voyant Georges.*) Nom d'un petit bonhomme ! un être de mon sexe... Oh ! déception !

GEORGES, à Clovis. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur. (*Il lui avance un siège.*)

CLOVIS, à part. Ma position manque de grâce, je suis pris comme un rat dans une tourcière. (*Haut.*) Pardon, monsieur, je crois que je me suis trompé de porte... la porte Saint-Denis, s'il vous plaît ? (*Il va pour sortir.*)

GEORGES, l'arrêtant. Restez donc, j'ai une explication à vous demander, monsieur.

CLOVIS, à part. C'est le protecteur, le payeur général... (*Haut.*) Aurais-je par hasard coudoyé votre pied dans la rue ou ailleurs ? Dans ce cas, je suis à vos ordres.

GEORGES, souriant. Il s'agit, du moins, je l'espère, d'une explication toute pacifique.

CLOVIS. Je vous ouïs religieusement.

GEORGES. Depuis quelques jours, vous avez noué des relations avec la personne chez laquelle nous nous trouvons en ce moment.

CLOVIS, l'arrêtant. Pardon, monsieur ; mais ceci me paraît appartenir au domaine de la vie privée... la vie privée doit être murée, et je ne permettrai de vous demander de quel droit ? à moins que le mur ne soit mitoyen...

GEORGES, souriant. Je m'introduis dans vos murs ?

CLOVIS. Justement !

GEORGES. Qu'il vous suffise de savoir que je me mêle de ce qui me regarde... Ce billet qui est tombé dans mes mains doit vous apprendre que je sais tout.

CLOVIS, à part. Mon épître... Ah ! diable ! (*Haut.*) Monsieur me voilà prêt à... (*Regardant Georges avec attention.*) Mais non !... attendez donc !... ces traits... cette tournure... c'est lui ! c'est bien lui !... viens dans mes bras, Georges... Embrassons-nous, et que ça finisse !

GEORGES, irrité. Monsieur !

CLOVIS. Tu ne me reconnais pas ?... Clovis, Clovis Bisbille... ton camarade de Juilly.

GEORGES. Ah bah ! mais en effet, Comment, c'est toi ?

CLOVIS. Ah ! mon Dieu, oui, toujours gai, jovial et bien portant ; comme tu vois, mon pauvre vieux ! causons donc comme une paire d'amis.

GEORGES. Et qu'es-tu devenu depuis notre séparation ?

CLOVIS. Ah ! ma biographie est très-bi-garrée... J'ai commencé en sortant du collège, par engloutir la petite fortune que mon brave homme de capitaine de père m'avait laissée... puis, comme il fallait subvenir à ma frêle existence, je me fis maître d'armes.

GEORGES. Étais-tu fort ?

CLOVIS. Comme feu le chevalier de Saint-Georges... mais je fus méconnu à l'instar de tous les grands génies... rien à mettre sous la dent !

GEORGES. Et alors ?

CLOVIS. Alors, je me fis chanteur de romances... rossignol de salons ; mais je ne réussis que médiocrement... je voulus devenir homme de lettres, je ne réussis pas du tout. J'eus l'idée d'entrer au théâtre... Arnal avait pris la seule place qui convint à la nature de mon talent... D'ailleurs le nez d'Hyacinthe porta un coup mortel à ma réputation naissante, et maintenant, à moins que de naître avec un manche... Je cherchai d'un autre côté, et pour le quart d'heure je professe le cornet à piston.

GEORGES. As-tu beaucoup d'élèves ?

CLOVIS. J'en aurai un... si tu veux que je te donne des leçons... Dois-je aller chercher mon instrument ?

GEORGES. Merci pour aujourd'hui... J'ai à continuer avec toi la conversation commencée tout à l'heure.

CLOVIS. Au sujet de ?...

GEORGES, l'interrompant. Oui. Tu m'obligeras en cessant absolument de voir cette jeune dame.

CLOVIS. Tu t'intéresses-donc à elle ?

GEORGES. Beaucoup.

CLOVIS. Du moment que tu m'adresses cette prière à titre d'ami, tu penses bien que je ne te contrarierai pas par un refus. Ainsi donc n'importe, c'est fini... et si je t'ai fait... de la peine, le diable m'emporte, c'est sans m'en douter. Donc n'en parlons plus et redevenons bons amis comme par le passé... A propos, où demeures-tu ?

GEORGES. Je pars pour la campagne aujourd'hui même et à mon retour je ne sais trop où je logerai... mais j'irai certainement te voir.

CLOVIS. Tu connais ma demeure, la maison en face... au septième au-dessus de l'entresol ; il y a une patte de lièvre à la porte.

GEORGES. Fort bien ! souviens-toi de ta promesse.



CLOVIS. Parbleu ! l'amante d'un ami c'est sacré !

GEORGES, *le reconduisant.* Au revoir.

CLOVIS. Recommande-moi à tes amis et connaissances. Clovis Bisbille, ex-maître d'armes et professeur de cornet à piston.

GEORGES. Bien... bien... Je n'y manquerai pas... Adieu ! (*Clovis sort.*)

SCÈNE IV.

GEORGES, MAZAGRAN, puis FIFINE et ADALBERT GRÉDELU.

MAZAGRAN, *entr'ouvrant la porte.* Il est parti ?

GEORGES. Oui.

MAZAGRAN, *entrant en grande toilette.* Eh bien ?

GEORGES. Tout s'est passé le mieux du monde, il ne vous reverra jamais.

MAZAGRAN, *avec insouciance.* Au fait c'était un bon garçon, mais je n'y tenais guère.

FIFINE, *entrant.* Le coupé de madame est en bas.

MAZAGRAN. Mon coupé ! Dieu comme je vais faire ma tête !

FIFINE. Et voici M. Adalbert qui vient nous aider à déménager.

GEORGES, *riant.* Ah !... l'imbécile... (*Entre Adalbert Grédelu ; c'est un jeune homme très-blond et à l'air hébété. Il salue gauchement.*)

GEORGES, *cérémonieusement.* Madame veuve Lambertini, permettez-moi de vous offrir la main jusqu'à votre voiture.

MAZAGRAN. Est-ce que vous me quittez en bas ?

GEORGES. Oui, il faut que je m'occupe des préparatifs de mon départ.

MAZAGRAN, *étonné.* Vous partez ?

GEORGES. Dans une heure.

MAZAGRAN. Tiens ! c'est drôle !... Enfin ça vous regarde. (*Se tournant vers Adalbert qui s'est arrêté au fond.*) Adieu, Adalbert.

ADALBERT, *très-ému.* Adieu, mam'zelle !...

FIFINE, *à Adalbert.* Venez avec moi !

ADALBERT, *suyant Fifine, et les larmes aux yeux, à part.* Ah ! mon Dieu ! elle déménage !... (*Il sort par la gauche avec Fifine.*)

MAZAGRAN. Allons ! avenue Marbeuf !

GEORGES, *à part.* Et moi, route de Normandie ! (*Il lui donne la main et ils sortent.*)

Deuxième Tableau.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un petit boudoir de garçon très-élégant chez Georges de Marigny.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, SALOMON.

FRANÇOIS. Eh bien, que diab'e faites-vous là, monsieur Salomon ? Puisque je vous dis que mon maître n'y est pas... puisque je vous dis que mon maître est en Normandie.

SALOMON. Tu ne te trompes point ? Ce n'est pas en Belgique qu'il est ?

FRANÇOIS. Allons donc !

SALOMON. C'est que... à la veille des grandes échéances... c'est un voyage fort à la mode que le voyage de Belgique. (*Il touche les meubles.*)

FRANÇOIS. Ah ! ça, monsieur Salomon, vous êtes donc tapissier ?

SALOMON. Non, mais j'ai une certaine habitude d'estimation... Je connais beaucoup de commissaires-priseurs... Est-ce que le mobilier de monsieur le comte est à lui ?

FRANÇOIS. Et à qui donc voulez-vous qu'il soit ?

SALOMON. Dam !... on ne sait pas...

FRANÇOIS. Eh bien... il est à lui...

SALOMON, *à lui-même.* Quand il y aurait ici pour trente ou quarante mille francs de meubles... J'ai bien peur que ce ne soit tout ! Ils sont chers quand on les achète, les meubles ; mais ils sont bon marché quand on les revend... Monsieur le comte est sans doute en retard de quelques termes ?

FRANÇOIS. Pas le moins du monde... nous sommes au courant.

SALOMON. Ah !... (*À part.*) En cas de vente, il n'y aurait point d'opposition du propriétaire !... (*Haut.*) Allons, mon cher François, que voulez-vous !... puisque vous me dites que votre maître n'y est pas... que voulez-vous !... (*On entend le bruit d'une chaise de poste.*)

FRANÇOIS, *regardant dans la cour.* Tenez, la preuve qu'il n'y est pas, c'est que le voilà qui arrive.

SALOMON. Ah ! ce cher comte ! ce cher monsieur de Marigny !...

FRANÇOIS, *regardant toujours.* Tiens, il n'est pas seul !...

GEORGES, *de l'escalier.* François ! François !

FRANÇOIS, *ouvrant.* Me voilà, monsieur !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, *entrant*. A-t-on reçu mes lettres, ici ?

FRANÇOIS. Oui, monsieur, il y a deux heures.

GEORGES. L'appartement est prêt, et ces messieurs sont prévenus ?

FRANÇOIS. L'appartement est prêt, et ces messieurs sont prévenus.

GEORGES. C'est bien !... Allez guider mon ami, le vicomte de Croi. (*François sort.*)

SALOMON, *saluant*. Monsieur le comte...

GEORGES. Hein ?

SALOMON. Bon retour, monsieur le comte !

GEORGES. Ah ! c'est vous, maître Salomon ?

SALOMON. Monsieur le comte sait que c'est dans quinze jours l'échéance.

GEORGES. Vous connaissez le proverbe, maître Salomon ?

SALOMON. Quel proverbe ?

GEORGES. « Qui a terme ne doit pas. »

SALOMON. Aussi, monsieur le comte, je ne dis pas que vous me devez six cent mille francs ; je dis que, dans huit jours, vous me devez six cent mille francs.

GEORGES. Eh bien, soit ! à huit jours, monsieur Salomon, à huit jours !

SALOMON. Vous voilà prévenu, monsieur le comte... Maintenant, vous comprenez... Si dans huit jours vous n'étiez pas en mesure, vous n'auriez pas d'excuse.

GEORGES. Ce qui veut dire que vous feriez valoir vos droits avec la plus grande rigueur.

SALOMON. Dam !

GEORGES. C'est bien !... En attendant, demandez toujours des renseignements sur monsieur le vicomte de Croi, demeurant dans ses terres entre Richebourg et Gournay.

SALOMON. Et pourquoi ?

GEORGES. Silence, le voilà... (*Bas.*) Un million huit cent mille francs de fortune... Je ne vous dis que cela, maître Salomon.

SALOMON, *alléché*. Hum !...

GEORGES, *à lui-même*. C'est égal, c'est de mauvais augure que de retrouver un créancier chez soi... Un Romain reprendrait la poste !

SALOMON, *saluant de Croi qui entre*. Monsieur le vicomte...

DE CROI, *saluant*. Monsieur...

SALOMON, *sortant en se léchant les lèvres, et à part*. Hum ! Dix-huit cent mille livres ! hum !... (*Il sort.*)

## SCÈNE III.

GEORGES, DE CROI.

DE CROI. Qu'est-ce que cet homme ?... Il a la bouche friande !

GEORGES. Mon cher, connaissez-vous M. Dimanche ?

DE CROI. Eh bien ?

GEORGES. Oui. Eh bien ! c'est un de ses descendants en ligne directe.

DE CROI, *riant*. Comment ! vous fréquentez ces gens-là !

GEORGES. Oh ! n'en dites pas de mal, vicomte, ils voient la meilleure compagnie !...

DE CROI. Il faut bien que j'y croie, puis-que je le rencontre chez vous.

GEORGES. Et chez vous, mon très-cher... Car vous savez que je ne vous permets pas de loger ailleurs que chez moi, avant que vous ayez maison montée !

DE CROI. Quoi ! sérieusement, vous voulez vous donner un pareil embarras ?

GEORGES. Mais je croyais que c'était chose convenue.

DE CROI. C'est tout comme il vous plaira, très-cher comte. Vous vous êtes chargé de moi... Faites de moi ce que vous voudrez... Ce sera une obligation de plus à ajouter à toutes celles que je vous ai déjà.

GEORGES. Allons donc ! je ne fais que vous rendre ce que j'ai reçu de vous en Normandie. N'ai-je pas été trop heureux, en allant faire à ma vieille tante de Bois-Joli une cour d'héritier de trouver chez elle un voisin de campagne de votre humeur et de votre qualité ?

DE CROI. Oui, certes, la rencontre a été heureuse, mais pour moi et non pour vous ; les courts instants que vous avez consenti à passer au château m'ont été éminemment précieux ; c'était un rayon du soleil parisien égaré dans la vie d'un pauvre campagnard... et cela dans un moment où j'avais tant besoin de distractions.

GEORGES. Oh ! de quel air mélancolique vous me dites cela !

DE CROI. Je vous le dis comme je le sens.

GEORGES. Tenez, mon cher de Croi, il ne m'appartient pas de pénétrer vos secrets... mais voulez-vous être franc avec moi ?

DE CROI. Eh bien ?

GEORGES. Gageons que vous êtes amoureux ?

DE CROI. C'est vrai.

GEORGES. Mon Dieu, je l'ai soupçonné dès la première fois que je vous ai vu, et la crainte d'être indiscret m'a seule empêché de vous questionner à ce sujet.

DE CROI. Et moi je me suis tu de peur de vous voir rire à mes dépens.

GEORGES. Moi rire !.. Allons donc !.. rire d'un homme véritablement amoureux !.. Hélas ! le malheureux est déjà bien assez à plaindre.

DE CROI. Vous voyez que nous y voilà déjà, comte.

GEORGES. Non ! non !.. et je vous écoute avec recueillement. Voyons, l'objet de cette passion est sans doute quelque belle châtelaine de votre voisinage ?

DE CROI. Non, mon ami, je suis plus humble dans mes désirs.

GEORGES. Ah ! vous donnez dans la pastorale... Au fait, pourquoi pas ?.. Vos petites Cauchoises, avec leurs grands bonnets ; m'ont paru fort charmantes... Ainsi donc, nous étions en train de parfaire la séduction de quelque Zerline normande, noble Don Juan ?

DE CROI. Vous vous trompez encore, mon cher hôte... Celle que j'aime n'est ni une grande dame ni une paysanne.

GEORGES. Une bourgeoise ! oh !

DE CROI. C'est mieux que tout cela... Écoutez !.. Un jour, il y a une dizaine d'années, l'un de mes fermiers trouva dans sa grange, et blottie derrière des bottes de foin, une charmante petite fille de six à sept ans, tout en larmes et vêtue d'un costume éclatant et bizarre... moitié fange et moitié or. Surpris de cette rencontre, le brave homme interrogea la pauvre enfant, et, à travers ses réponses entrecoupées de sanglots, il comprit qu'elle était sans famille, qu'elle appartenait à une troupe de bohémiens venus dans le pays à l'époque des fêtes... que, maltraitée sans cesse et plus rudement encore battue ce jour-là que de coutume, elle s'était enfuie afin d'échapper à ses persécuteurs... Le fermier, touché de la gentillesse de la petite, attendri par ses larmes, la recueillit chez lui et la traita comme ses enfants. Perdita grandit...

GEORGES. Ah ! elle s'appelait Perdita ?

DE CROI. C'est le nom qu'elle avait reçu des bateleurs qui l'avaient trouvée... ou volée... Son premier nom, son vrai nom, elle l'avait oublié, pauvre enfant ! En peu d'années, elle devint la plus jolie, la plus gracieuse fille du pays... Ma mère vivait alors et l'aimait... Elle lui avait fait donner toute l'éducation qu'un enfant peut recevoir dans un village... Plus d'une fois elle partagea mes leçons. Enfin, que vous dirai-je ?.. soit habitude de la voir tous les jours, soit supériorité réelle sur les autres femmes, je finis par devenir amoureux de cette jeune fille.

GEORGES. Et alors ?

DE CROI. Et alors il me vint l'idée qui vous est venue tout à l'heure... que le plus simple était de faire le Don Juan... Mais je trouvai dans cette jeune fille une résistance si vraie, si noble, si triste surtout, que je finis par tomber à ses pieds en lui demandant pardon. Alors elle poussa un soupir, retira doucement sa main que je tenais entre les miennes... « Oui, je vous pardonne, me dit-elle, mais à une condition. — Oh ! laquelle ? laquelle ? demandai-je. — Vous le saurez demain, » reprit-elle, et elle s'éloigna. J'attendais avec anxiété... Le lendemain, Perdita avait quitté le pays.

GEORGES. Tudieu ! quelle vertu !.. Nous n'en avons plus de pareilles en France... il faut les commander exprès ou les faire venir de Bohême... Et qu'est devenue la belle fugitive ?

DE CROI. Hélas ! cher comte, voilà ce que j'ignore. Toutes mes recherches furent inutiles... personne n'avait vu Perdita... Mon fermier lui-même ne savait rien ou ne voulut rien me dire... Mais je pense à elle sans cesse et je l'aime plus que jamais. Voyez-vous, comte, vous me raillez si vous voulez, mais il y avait dans cette jeune fille je ne sais quel charme étrange, quelle douceur sauvage dont mes paroles ne pourraient vous donner une idée et qui me ravissaient. Elle était belle, d'une beauté timide et aristocratique à la fois... elle avait des superstitions bohémiennes avec lesquelles j'eusse fait un poème si j'eusse été poète.

GEORGES. Ce que c'est que l'Amour, ce grand enchanteur, qui vous fait une fée d'une petite chanteuse des rues. (*Riant.*) Et votre Esu-éralda avait-elle un signe au moins qui lui permit de reconnaître un jour ses nobles parents ?

DE CROI. Oh ! ne riez pas, mon cher Georges ! oui, Perdita est de noble famille, car elle portait au cou une bague soutenue par une petite chaîne d'acier, et sur cette bague des armes surmontées d'une couronne de comte.

GEORGES, *à part, sérieux.* Une couronne de comte. (*Haut.*) Et ces armes ?..

DE CROI. Malheureusement, mon cher, je suis ignorant en blason comme un vrai gentilhomme.

GEORGES. De sorte que vous commencez à désespérer ?

DE CROI. A peu près, et cependant je vous l'avoue, je n'ai accepté avec tant d'empressement votre proposition de venir à Paris que parce que j'avais un vague pressentiment d'y retrouver Perdita.

GEORGES. Nous allons mettre l'Angleterre, la Russie et la France à sa recherche... et c'est bien le diable si avec l'aide des trois grandes puissances...

DE CROI. Que voulez-vous dire ?

FRANÇOIS, *annonçant*. Monsieur le comte de Fly.

GEORGES. Je veux dire que voilà la France. (*A de Fly qui entre.*) Soyez le bienvenu, cher comte !

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE FLY, *puis successivement les personnes annoncées.*

GEORGES, *présentant de Fly*. Un de nos gentilhommes les plus distingués, mon cher de Croï.

FRANÇOIS, *annonçant*. Le prince Wladimir Galitchief.

GEORGES, *à de Croï*. La Russie !.. Mon cher de Croï, je vous présente l'heureux possesseur de dix-sept villages... et d'une mine d'or dans l'Oural.

FRANÇOIS, *annonçant*. Sir John Babibernet.

GEORGES. L'Angleterre !.. Vous êtes bon cavalier, de Croï... Je vous livre monsieur comme un des premiers gentilshommes ridders de la Grande-Bretagne.

BABIBERNET, *baragouinant l'anglais*. Oh ! oui, moa aimé beaucoup le chevaux.

GEORGES. Grand habitué du sport et du turf.

FRANÇOIS. Le marquis de San-Luce, le baron Aymeric Croisé de la Croisette.

GEORGES. Un des hommes les plus décorés de France... et d'Alger.

LE BARON CROISÉ, *entrant*. Eh ! mon cher, vous en avez toujours à mes croix !.. Puisque je les ai, il faut bien que je les porte.

DE CROI. Mais vous attendiez donc du monde ?

GEORGES. Mon cher de Croï, j'ai voulu, dès votre arrivée à Paris, vous mettre en relation avec quelques-uns de mes meilleurs amis ; et, en même temps que j'écrivais par le chemin de fer à mon domestique de vous préparer votre appartement, j'écrivais à ces messieurs de venir prendre un verre de punch avec nous. La poste a des pieds, mais le chemin de fer a des ailes. Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le vicomte Jules de Croï, dernier héritier du nom et de la fortune d'une des plus vieilles maisons de Normandie.

TOUS, *sautant*. Monsieur !

GEORGES. Il faut vous dire, messieurs,

que notre ami de Croï est à la recherche d'une princesse fugitive, et que je vous demande en son nom toute assistance pour la retrouver.

BABIBERNET. Oh ! moa, je metté l'ambassade d'Angleterre à la disposition de monsieur... pour chercher la princesse.

LE PRINCE WLADIMIR. Et moi celle de Russie, monsieur le vicomte.

DE FLY. Moi, messieurs, je mettrai humblement à la recherche de la fugitive la police de France... Le préfet est un de mes amis, et il me donnera ce qu'il y a de mieux dans son établissement pour ce genre de découvertes.

DE CROI. Messieurs, croyez que je suis on ne peut plus reconnaissant.

GEORGES. Messieurs, le punch flambe... Buvois à l'heureux succès de nos recherches.

DE FLY, *portant un toast*. Monsieur le vicomte, en tout ce qui dépendra de moi !

TOUS, *de même*. Monsieur, Messieurs !

GEORGES, *s'asseyant et posant son verre*. Ah !.. Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau, mon cher de Fly ?

DE FLY. Dam ! des bals... des fêtes... des représentations à bénéfice... Nous avons demain grand raout à l'ambassade de Russie.

GEORGES. Voulez-vous y aller, mon cher de Croï ?

DE CROI. Vous savez que je suis venu à Paris pour toute autre chose... et ce n'est point là que je retrouverai Perdita.

DE FLY. On nous y verra, Wladimir ?

WLADIMIR. Oh ! par devoir... tous ces grands bals diplomatiques sont fort ennuyeux.

DE FLY, *à Croisé de la Croisette*. Et vous, baron ?

CROISÉ. Moi, je suis d'un grand dîner chez la duchesse de Sandoval... et je ne sais pas à quelle heure je pourrai être libre.

DE FLY. Et vous, sir Babibernet ?

BABIBERNET. Oh ! demain, c'est jour de relâche à mon rat... et je devai promener lui...

GEORGES. Il faut vous dire, mon cher de Croï, que Babibernet a un rat... un rat qui le gruge.

DE FLY. Hier encore, j'ai rencontré sir John, chez Marlé... Devinez ce qu'il faisait là ? Il achetait des boutons d'oreilles de deux mille écus.

CROISÉ. Eh pourquoi ?

BABIBERNET. Parbleu ! pour mon rat.

GEORGES. Et qu'a fait votre rat en recevant ce cadeau, sir John ?

JOHN. Oh ! il avé souri... je aimé beaucoup le souris de ce rat.

DE CROI, *regardant Babibernet*. Ah ! ça, mais...

GEORGES, *bas*. Il en faut comme cela, mon cher !.. Ils rétablissent l'équilibre, (*Haut*.) Allons, messieurs, un second verre de punch... Faites-moi donc raison, mon cher de Croi.

DE CROI. Mon Dieu, mon cher Georges, je prie ces messieurs de vouloir bien m'excuser s'ils me trouvent ce soir de si mauvaise compagnie... mais je vous avoue que la fatigue m'accable.

GEORGES. Que ne disiez-vous cela plus tôt, cher ami ! pas de cérémonies entre nous !.. je vais vous faire conduire à votre appartement. (*Il sonne*.)

DE CROI. Ainsi vous permettez ?...

GEORGES. Comment donc !.. (*A François qui entre*.) Menez monsieur chez lui et veillez à ce qu'il ne manque de rien.

DE CROI. Bousoir, messieurs, et à bientôt, j'espère.

TOUS. A bientôt !.. (*Il sort*.)

SCENE V.

LES MÊMES, moins DE CROI.

GEORGES, *aussitôt que de Croi est sorti* va pousser les verroux intérieurs et revient. A nous maintenant, messieurs !

BABIBERNET. Permettez d'abord, mon cher comte, que je me rince la bouche avec un verre de punch... Toutes les fois que je parle anglais... c'est pour moi un antidote de première nécessité.

GEORGES. Faites, mon cher !.. mais ménagez vos calembours franco-bretons... Les souris de votre rat ont failli faire un fort mauvais effet tout à l'heure.

BABIBERNET. Sur qui ?

GEORGES. Sur notre gentilhomme normand.

BABIBERNET. Dam ! vous nous annoncez un provincial.

GEORGES. S'ensuit-il pour cela que vous deviez le traiter en Pourceaugnac ?

DE FLY. Messieurs, revenons-en, s'il vous plaît, au motif de la convocation.

WALDIMIR. Oui, oui ; pourquoi cette réunion extraordinaire ; dites ?

GEORGES. Parce qu'il s'agit de choses graves, d'intérêts majeurs, et que tout d'abord je voulais vous présenter ce jeune homme...

WLADIMIR. Le vicomte de Croi ? et dans quel but mon cher Georges ? vous avez donc sur lui des projets ?

CROISÉ. Des vues ?

SAN-LUCE. Des espérances ?

GEORGES. J'ai mieux que tout cela ; j'ai des certitudes. Mais avant toute chose, éclair-

cissons certains points de notre association, restés obscurs entre nous.

TOUS. Éclaircissons !

CROISÉ. Nous vous écoutons, mon ami.

GEORGES. Depuis deux mois que j'ai l'honneur de faire partie de l'ordre des chevaliers du lansquenet, je me suis convaincu d'une triste vérité, messieurs... à savoir que les résultats de notre association sont mesquins et mêmes misérables.

TOUS. Ah !

GEORGES. Oui, messieurs, misérables... si toutefois nous pouvons appeler résultats ces triomphes mensuels qui consistent à nous partager quelques billets de banque extorqués à l'aide de ruses de Mobicans. — Chaque jour, pauvres sots que nous sommes nous jouons sur une carte notre honneur jusqu'à présent intact aux yeux du monde et chaque jour nous faisons, à la conquête de quelques misérables louis, un pas de plus vers les bancs de la police correctionnelle... Eh ! messieurs, risquons, s'il le faut, l'honneur ; risquons s'il le faut, la vie. mais ne faisons pas une partie de dupes. Que le gain vaille au moins la peine de jouer la partie... Puisqu'il faut que nous soyons des grecs, ne soyons pas de ces grecs vulgaires, pauvres gueux qui n'ont jamais cinquante mille francs à jeter dans la gueule de la police pour l'empêcher d'aboyer, ou cent mille francs pour l'empêcher de mordre. Nous sommes tous gens de qualité... ou à peu-près... soyons donc à Paris ce que furent jadis à Londres nos illustres devanciers, *les gentilshommes de la nuit*... enfin, messieurs, pour me résumer d'une façon plus énergique qu'élégante, volons... soit !.. mais ne carottons pas !

CROISÉ. Tout ceci est très-bien, cher comte !.... mais dans votre discours je vois des phrases, de fort belles phrases, de magnifiques phrases... mais rien de plus.

SAN-LUCE. Rien, absolument... rien que des phrases.

GEORGES. C'est que vous ne m'avez pas laissé le temps de compléter ma pensée.

TOUS. Voyons, parlez !

GEORGES. Vous venez de voir le vicomte de Croi.

CROILÉ. Oui... Eh bien ?

GEORGES. Eh bien, il possède des bois, des plaines, des vallées ; tout cela par mille arpents... tout cela valant dix-huit cent mille francs ou deux millions. Voulez-vous que, d'aujourd'hui en trois mois, ces deux millions soient passés entre nos mains ?

TOUS. Entre nos mains !

GEORGES. Oui...

SAN-LUCE. Parbleu !

CROISÉ. Un million tout seul serait déjà le bienvenu... à plus forte raison deux millions.

WLADIMIR. Deux millions! peste! voilà qui vaudrait mieux que mes dix-sept villages et même que ma mine d'or.

BABIBERNET. Oui, mais par quel moyen?

GEORGES. Ceci me regarde.

TOUS. Ah! diable!

CROISÉ. C'est donc sérieux ce que vous nous dites là?

GEORGES. Si sérieux que je m'engage à atteindre dans le délai de trois mois le but éblouissant que je vous propose, si vous acceptez dès ce soir les conditions que je veux vous imposer.

TOUS. Des conditions?

GEORGES. On n'enlève pas deux millions, messieurs, en retournant le roi... ou en faisant banco... il y aura peut-être quelque danger à courir... quelques difficultés à vaincre... quelques obstacles à supprimer... Eh bien, je désire à partir de ce jour trouver en vous des agents soumis, aveugles, impassibles, toujours prêts à exécuter mes volontés sans que j'aie besoin de vous en rendre aucun compte.

TOUS. Hein? que dit-il?

GEORGES. Je veux être autorisé, autant que je le jugerai nécessaire, à puiser dans la caisse commune.

TOUS. Puiser dans la caisse! ah! par exemple!

GEORGES. Je veux enfin n'être plus simplement un des membres de votre association, mais son chef et son maître!

TOUS. Son chef! son maître!...

SAN-LUCE. Mais vous n'y songez pas!

BABIBERNET. C'est de la dictature.

CROISÉ. De la pure dictature.

GEORGES, *très-froidement*. Messieurs, vous avez trois minutes pour vous décider. (*Il allume son cigare et va s'adosser à la cheminée; les chevaliers du lansquenet se lèvent et viennent se grouper sur le devant du théâtre.*)

SAN-LUCE. Il est fou!

WLADIMIR. Complètement fou!

CROISÉ. C'est de la dernière inconvenance!... n'est-ce pas votre avis, messieurs?

TOUS. Mais oui, mais oui!

WLADIMIR. Et vous de Fly, qu'en pensez-vous?

DE FLY. Heu!... heu!...

WLADIMIR. Quoi, heu, heu?

BABIBERNET. Vous approuvez cela, vous?

DE FLY. Heu!... heu!...

SAN-LUCE. Enfin, voyons, quel est votre avis? Expliquez-vous!

DE FLY. Georges de Marigny est un garçon habile.

TOUS. Oui, mais...

DE FLY. D'une rare audace... d'une organisation puissante...

QUELQUES-UNS. C'est vrai, mais...

DE FLY. Il nous offre deux millions... C'est un joli denier que deux millions.

TOUS. Sans doute.

DE FLY. Et ma foi...

PLUSIEURS. Eh bien?

DE FLY. Eh bien... il me semble qu'à votre place...

TOUS. À notre place?

DE FLY. Il me semble qu'à votre place j'accepterais.

GEORGES, *se rapprochant*. Les trois minutes sont écoulées, messieurs.

TOUS. Déjà!

GEORGES. Avez-vous pris un parti?

WLADIMIR. Mais... (*A de Fly.*) Allons, répondez-lui donc quelque chose...

DE FLY. Quoi?

WLADIMIR, *consultant de l'œil ses collègues*. Eh bien... répondez-lui... que nous acceptons.

DE FLY. Mon cher comte... nous acceptons!

GEORGES. Ah!—ainsi, messieurs, vous me reconnaissez pour votre chef?

TOUS. Oui!

GEORGES. Vous jurez de m'obéir en tout point?

TOUS. Nous le jurons!

GEORGES. C'est bien, messieurs... je m'efforcerai de répondre à votre confiance.

SAN-LUCE. Que faut-il faire maintenant?

GEORGES. Attendre et vous tenir prêts.

DE FLY. C'est tout ce que vous avez à nous dire ce soir?

GEORGES. Tout absolument... Vous êtes libres de vous retirer.

DE FLY. Alors, mon cher ami... (*Chacun prend son chapeau et sa canne.*)

FRANÇOIS, *entrant par la gauche et présentant une carte*. Pour monsieur le comte.

GEORGES, *prenant la carte*. Le général baron Carol... Est-il là?... ce monsieur?

FRANÇOIS. Oui; mais je lui ai dit que je ne croyais pas que monsieur fût visible... Alors il m'a donné sa carte. Il est déjà venu deux fois pendant l'absence de monsieur le comte.

GEORGES. Que peut-il me vouloir? (*A de Fly.*) Connaissez-vous cela, vous... le baron Carol?

DE FLY. Mais, si j'ai bonne mémoire, il vous a été présenté le même soir où nous avons fait connaissance.

GEORGES. J'étais fort préoccupé ce soir-là... de sorte que si l'on m'a donné quelques renseignements sur lui, je les ai oubliés ou à peu près... Voilà pourquoi je m'adresse à vous qui savez tout.

DE FLY. Mon cher ami, M. le baron Carol est un général en retraite... grand'croix de la Légion d'honneur... riche de trente à trente-cinq mille livres de rentes... brave comme son épée... honnête homme à faire hausser les épaules... voyant peu de monde... jouant rarement... ne riant jamais !... Tâchez de vous en faire un ami... et prenez garde de vous en faire un ennemi ; voilà ce que j'ai à vous dire sur lui, et le conseil que j'ai à vous donner, à vous.

GEORGES. Merci!... je vais le faire entrer... (*Montrant la porte de gauche.*) Passez par ici, messieurs... il est inutile qu'il vous voie. (*A François.*) J'y suis pour M. le baron Carol... (*Aux chevaliers.*) Au revoir, messieurs, au revoir!

• TOUS, sortant. Adieu! adieu.

DE FLY. Adieu... notre chef!... (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE VI.

GEORGES, LE BARON CAROL.

FRANÇOIS, revenant et annonçant. M. le baron Carol.

CAROL, entrant et saluant. Monsieur le comte...

GEORGES, s'inclinant.. Général. (*Il fait un signe, François se retire.*)

CAROL. Pardon, monsieur le comte, d'avoir ainsi insisté pour entrer... mais j'attendais votre retour avec tant d'impatience que dès que j'ai été prévenu de votre arrivée...

GEORGES. Comment donc, monsieur... mais vous êtes tout excusé, je vous jure...

CAROL. Vous vous rappelez, monsieur, que j'ai eu l'honneur de vous être présenté...

GEORGES. Oui, il y a deux mois... au bal... chez la duchesse de Lucenay.

CAROL. J'avais un but, monsieur, en réclamant cette faveur; c'était d'obtenir de vous un entretien de quelques instants.

GEORGES, lui offrant un siège. Je suis à vos ordres, général.

CAROL, s'asseyant. Monsieur, j'ai d'abord une prière à vous adresser... C'est d'excuser ce qui pourra vous paraître indiscret... ou étrange, dans les questions que je vais hasarder.

GEORGES, à part. Que veut-il dire?

CAROL. Croyez surtout que c'est un puissant intérêt qui me les dicte.

GEORGES. Je vous écoute.

CAROL, avec une extrême réserve et cherchant ses mots. J'ai beaucoup connu autrefois une personne ou plutôt la famille d'une personne qui s'est alliée à votre maison... Je veux parler de miss Mary Trevor.

GEORGES. La seconde femme de mon père.

CAROL. J'ai su que dans la première année de son mariage... elle vous avait donné une sœur...

GEORGES, tressaillant. Une sœur!... (*Se remettant.*) Oui, monsieur.

CAROL. Je devais être... le parrain de cette enfant.

GEORGES, étonné. Vous?

CAROL, avec embarras. Mais par des circonstances impérieuses, forcé de quitter la France... rappelé sous les drapeaux, je ne pus remplir ce pieux devoir... Et à mon retour d'Afrique, c'est avec une profonde douleur que j'ai appris que cette enfant avait disparu.

GEORGES. A l'âge de trois ans, c'est la vérité.

CAROL. Et serait-ce abuser de vos moments que de vous demandez quelques détails?

GEORGES. En aucune façon... Quoique bien jeune encore moi-même, toutes les circonstances de ce déplorable événement se sont gravées dans mon souvenir, et puisque vous le désirez...

CAROL, avec émotion. Je vous en serai on ne peut plus reconnaissant.

GEORGES. Notre hôtel, comme vous le savez sans doute, était situé dans le faubourg Saint-Honoré. Madame de Marigny, souffrante ce jour-là, avait chargé une domestique de confiance de mener ma sœur à la promenade, aux Champs-Élysées... Il y avait beaucoup de monde... Distracte par je ne sais quel objet, cette femme quitta, une minute, la main de l'enfant... hélas! c'en fut assez! et lorsqu'elle alla pour la reprendre... ma sœur n'était plus là!

CAROL. Ciel! et malgré toutes les recherches...

GEORGES. Et malgré toutes les recherches que sa famille désespérée a pu faire, nous n'avons, depuis ce temps, jamais eu de nouvelles de la pauvre petite.

CAROL. Mais aucun signe... aucun indice ne pouvait-il... ne pourrait-il encore le faire reconnaître?

GEORGES. Aucun.

CAROL. N'importe, Monsieur, je suis riche... et si une partie de ma fortune était

nécessaire pour continuer des recherches... je n'ai pas d'enfants, pas d'héritiers.

GEORGES, avec un peu de hauteur. Monsieur le baron... si ma sœur se retrouve, ce que je désire de toute mon âme, elle a droit à la moitié de la fortune de mon père... et, je l'espère, cette fortune lui suffira, sans qu'il lui soit besoin de mendier une fortune étrangère.

CAROL. Mendier !.. le mot est dur !..

GEORGES. Excusez-moi à votre tour, général... mais cette insistance...

CAROL, se levant. Je n'ai malheureusement pas le droit de la pousser plus loin, Monsieur... et je me retire... tout en vous rappelant que si jamais je puis vous être bon à quelque chose...

GEORGES. Croyez à toute ma reconnaissance !.. (Sonnant et à François qui entre.) François, éclairez monsieur le baron.

CAROL. Enfin, monsieur le comte, si vous aviez quelques nouvelles...

GEORGES. Si j'avais quelques nouvelles, vous apprendriez comme tout le monde, monsieur le baron, que le comte Georges de Marigny a retrouvé sa sœur, et que sa sœur a repris, près de lui, la place qu'elle avait quittée, mais non pas perdue.

CAROL. Il n'y a rien à dire à cela. (Saluant.) Monsieur le comte...

GEORGES, de même. Monsieur le baron. (Carol sort éclairé par François.)

## SCÈNE VII.

GEORGES. puis FRANÇOIS.

GEORGES, seul et très-agité. Oh ! ma sœur !.. ma sœur ! par quelle fatalité est-on venu me la rappeler ? Et cette Perdita ?.. Ce cachet armoirié qu'elle porte au cou... tout cela est étrange... inquiétant... Il faut à tout prix que je sorte de cette incertitude. (Allant à une table et écrivant.) « Mon cher de Fly, je ne vous demande pas vos secrets, mais je réclame pour moi-même l'assistance que vous promettiez tout à l'heure au vicomte de Croi. Une jeune fille, nommée Perdita, venant de Normandie, est peut-être en ce moment à Paris. Si elle est à Paris, il faut que, d'ici trois jours, vous l'ayez trouvée, et quand vous l'aurez trouvée il faut que vous obteniez d'elle l'empreinte d'un cachet armoirié qu'elle porte au cou. Il y va de la réalisation ou de la ruine de toutes mes espérances. (Pliant la lettre et la donnant à François qui entre.) Cette lettre à l'instant chez monsieur de Fly.

FRANÇOIS. Oui, monsieur.

GEORGES. A propos... monsieur de Croi..

FRANÇOIS. Est couché et dort, je crois.

GEORGES, à part. L'agneau est dans la gueule du loup !.. Et quant à mes chers collègues, je leur réserve un autre apologue... la fable de Bertrand et Raton. (Prenant une bougie allumée des mains de François.) Allons faire des songes d'or... il sera toujours temps de me réveiller. Il rentre à gauche. François sort par le fond.)

## ACTE DEUXIÈME.

## Troisième Tableau.

## LA SŒUR DE RIGOLETTE.

Une petite chambre d'ouvrière, simple mais propre. — Au fond, la porte d'entrée. — A gauche, une fenêtre; à droite, une porte conduisant à un cabinet; chaises de paille, une table, un petit fourneau, etc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PERDITA, seule.

(Elle entre par la porte du fond, tenant d'une main une boîte à lait et de l'autre un petit panier. Elle arrive en chantant.)

Chantez, chantez, troupe vermeille,

L'aiguille en main,

Puisque pour nous il n'est ni veille,

Ni lendemain !

(Otant son châle et prenant sur la table son

panier dont elle fait l'inventaire.) Là... une flûte pour moi... et du mouron pour mes oiseaux... Pauvres petits !.. ce sont mes seuls compagnons maintenant... (Elle va prendre une cage dans le cabinet.) Allons, ne vous impatientez pas... voici votre déjeuner... (Elle pose le mouron sur la cage, qu'elle accroche ensuite près de la fenêtre.) Ah ! les gourmands !.. s'en donnent-ils !.. Pensons à moi à présent !.. faisons chauffer mon lait !.. (Regardant autour d'elle.) Où donc ai-je mis mon fourneau ? Ah ! le voilà !.. (Elle le prend, l'apporte près de la table, se met en devoir d'allumer le charbon, puis après avoir versé son lait dans un petit pœlon, elle le met sur le feu; un cornet à piston joue dans la chambre à côté l'air : C'est l'amour, l'amour...) Tiens !.. voilà mon voisin qui joue déjà du piston !... (Gaisement.) Mon voisin d'un côté, mes serins de l'autre... et moi au milieu de tout



ça... on ne se plaindra pas dans la maison de n'avoir pas de musique!.. Quel drôle de corps que mon voisin le piston!.. Depuis quinze jours qu'il habite la petite chambre à côté de la mienne.. il emploie continuellement toutes sortes de ruses pour se faufiler ici-et causer avec moi... Tantôt c'est, — «Ma voisine, vous n'auriez pas une allumette chimique à me prêter?..» — Ou bien, — «Ma voisine, pourriez vous me dire l'heure qu'il est?..» — Moi, je le laisse faire... D'abord, il a l'air bon enfant... ensuite je crois qu'il est un peu dans mon genre!.. il ne roule pas sur l'or... Et puis enfin... (*On entend frapper doucement à la porte du fond.*) Qui est là?..

CLOVIS, *en dehors*. C'est moi, ma voisine... vous n'auriez pas deux gouttes d'eau à me prêter?

PERDITA, *riant*. Là... qu'est-ce que je disais!... (*Haut.*) Entrez, mon voisin, entrez.

## SCENE II.

PERDITA, CLOVIS.

CLOVIS, *vêtu de sa vareuse rouge et tenant un pot à eau*. Pardon de vous déranger!.. Bonjour voisine.

PERDITA. Bonjour, voisin!.. Vous voilà donc encore?

CLOVIS. Encore!.. ah! voisine! est-ce que c'est un mot de reproche?

PERDITA. Non, non, certainement... vous venez chercher de l'eau?

CLOVIS. Deux simples gouttes!.. il ne m'en reste pas une traître larme pour me faire la barbe... Ces Auvergnats sont d'une négligence!.. il suffit qu'on demeure au sixième... .

PERDITA. Le fait est que c'est un peu haut.

CLOVIS. J'avais mis cette nuit mon pot sur la croisée, espérant qu'il pleuvrait... mais le ciel, qui est pourtant mon voisin, m'a refusé ses services... .

PERDITA, *souriant*. Prenez ce qu'il vous faut, voici la carafe.

CLOVIS. Merci, voisine. (*Il verse de l'eau dans son pot.*)

PERDITA. Vous sortez donc, ce matin?

CLOVIS. Oui, pour affaires... je vais chez mon banquier.

PERDITA, *à part*. Son banquier!.. pauvre garçon!.. (*Haut.*) Que je ne vous retienne pas, mon voisin.

CLOVIS. Oh! je ne suis pas pressé! Est-ce que je vous gêne?..

PERDITA. Pas du tout! j'allais déjeuner.

CLOVIS. Alors, nous pouvons causer quel-

ques minutes... Si vous le permettez, je vous tiendrai compagnie.

PERDITA. Très-volontiers!.. (*À part.*) Il n'a peut-être pas... (*Haut.*) Voulez-vous faire comme moi?..

CLOVIS, *s'excusant*. Oh! non, non; ce n'est pas pour ça que... .

PERDITA. Dam! vous savez le proverbe : Quand il y en a pour un... .

CLOVIS. Merci, bien obligé... c'est fait!.. (*À part.*) J'ai soufflé dans mon piston!..

PERDITA, *qui s'est assise et a commencé son déjeuner*. A propos, voisin, ou demeuriez-vous donc avant de venir habiter cette maison?

CLOVIS. Aux antipodes... ou peu s'en faut... rue Neuve-Saint-Georges.

PERDITA. Et pourquoi avez-vous quitté ce beau quartier?

CLOVIS. Ah! bah! tenez, à bas les manières! Il faut vous dire, voisine, que je suis comme le juif errant!.. (*À part.*) Moins les cinq sous!.. (*Haut.*) Je ne puis séjourner plus de trois mois dans le même domicile sans qu'une voix me crie : Marche!.. marche!..

PERDITA. Une voix?..

CLOVIS. Hélas! l'organe enroué de mes créanciers!

PERDITA. Comment, monsieur, vous avez des dettes?

CLOVIS. Des dettes nombreuses, voisine... nombreuses et criardes... mais je les bénis quotidiennement.

PERDITA. Vous les bénissez!... et pourquoi?

CLOVIS. Parce que sans elles, l'idée ne me serait jamais venue de me transvaser dans ce bocal de la rue de la Fidélité... Que dès le lendemain de mon emménagement, sur les dix heures du soir, au moment de rentrer au gîte, je n'aurais pas rencontré une jeune et jolie fille que des mirriflors en soguette se permettaient d'insulter... .

PERDITA. Et dont vous avez généreusement pris la défense... Oh! je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu en m'offrant votre bras... .

CLOVIS. Le gauche, côté de dames!..

PERDITA. En m'accompagnant jusque chez moi... .

CLOVIS. Ce qui ne me dérangeait pas, par parenthèse... Car, sans nous en douter, nous demeurions dans la même maison... .

PERDITA. Sur le même carré.

CLOVIS. Nez à nez... porte à porte!.. Et allez donc!.. En avant deux!.. Or, tout cela ne me serait pas arrivé si je n'avais pas eu des dettes... Vous voyez bien que j'ai

raison de bénir mes créanciers et de les recommander au ciel dans mes prières.

PERDITA. Vous riez de tout, mon voisin.

CLOVIS. C'est vrai!... Je possède un caractère éminemment jovial... Comme vous d'ailleurs, ma voisine... car je vous entends roucouler toute la journée, à l'instar d'une gentille fauvette que vous êtes!

PERDITA. Oui... je chante... pour me distraire.

CLOVIS. A propos de distraction, ma voisine, il me vient de temps à autres, à votre sujet, une idée que je crois... jolie!

PERDITA. Quoi donc?

CLOVIS, à part. Lâchons le grand mot!... (Haut.) Nous sommes jeunes tous les deux, gais tous les deux, libres tous les deux... du moins je le crois... car je ne connais ni votre position sociale, ni même votre nom... Mais votre état civil ne fait rien à l'affaire... Eh! bien, si nous mettions en commun notre jeunesse, notre gaieté et notre liberté; nous en ferions peut-être de la félicité?... Hein?...

PERDITA. Ce qui veut dire?...

CLOVIS. Qu'on ne peut vous voir deux jours de suite sans vous idolâtrer le troisième... Qu'en voilà quinze que je vous connais... quatorze que je vous adore... et que par conséquent je vous offre mon cœur et ma main... Toujours la gauche... côté des dames!

PERDITA, se levant et venant à lui d'un air sérieux. Ecoutez-moi, mon voisin... Vous êtes un bon et loyal garçon... vous m'avez rendu un grand service... et je vous en suis reconnaissante... Mais si vous me demandez autre chose que de la bonne et franche amitié, je serai forcée de ne plus vous voir.

CLOVIS, interdit. Ah! bah!... et à cause?

PERDITA. Parce que... parce que je ne puis avoir d'amour pour personne.

CLOVIS. Le cœur est pris?

PERDITA. Eh! bien, oui... pourquoi le cacherais-je?... J'aime un jeune homme que j'ai connu loin d'ici... en Normandie...

CLOVIS. Un Normand?

PERDITA. Et ce jeune homme, pour le fuir, j'ai quitté le pays parce que je ne me sentais pas la force de résister à mon propre cœur.

CLOVIS. Vertueux!... Et pourquoi cette résolution de Jeanne d'Arc?

PERDITA. Ah! c'est qu'il y a dans ma vie un mystère que vous ignorez... un esprit bien incertain, bien vague, mais qui me soutient et me donne le courage... Je suis une enfant abandonnée, j'ignore le lieu de ma naissance,

le nom de mes parents, et cependant un jour (et je prie Dieu de permettre ce miracle) il se peut que je retrouve ma famille...

CLOVIS. Ah! bah!

PERDITA. Une famille qui (j'ai des raisons pour le croire) doit être honorable et hautement placée dans le monde... Je ne veux pas, si ce bonheur m'arrivait, que cette famille ait à rougir de moi... Je ne veux pas que ma mère, si j'ai une mère... puisse méler une larme à son premier baiser... Et je reste pure pour me consacrer digne d'elle... d'elle que je n'embrasserai peut-être jamais!...

CLOVIS, très-ému. Pauvre fille!...

PERDITA. Plus d'une fois, mon Dieu! j'ai eu à repousser des offres pressantes, de brillantes propositions...

CLOVIS. Je le crois sictre bien! vous êtes assez gentille pour ça...

PERDITA. Et tenez, il y a quelques jours, j'ai été suivie dans la rue par un monsieur d'une cinquantaine d'années... décoré... l'air d'un vieux militaire... Il m'a regardée avec une attention étrange, et j'ai su de la portière, qu'il était venu prendre des informations sur mon compte et apporter une lettre pour moi...

CLOVIS, à part. Vieux chauffeur, va!

PERDITA. J'ai refusé de prendre cette lettre, et j'espère que ce monsieur se lassera d'une poursuite inutile...

CLOVIS, servant la main de Perdita. Vous êtes une bonne et brave fille, manzelle, que j'aime et que je respecte... Pard-on de ce que je vous ai dit tout à l'heure... Dam! je ne savais pas! Mais à compter d'aujourd'hui je ne vous parlerai plus de rien!... Seulement, si jamais vous aviez besoin d'un ami, d'un frère... de quelqu'un qui se jette au feu ou à l'eau pour vous... appelez-moi, je serai là!... Et là dessus, adieu voisine; je vais faire ma barbe! (Il sort vivement par le fond.)

### SCENE III.

PERDITA, puis CAROL.

PERDITA, seule. Brave garçon!... Oh! oui, je crois à ses promesses... Il me connaît à peine... il ignore jusqu'à mon nom... et cependant, je suis bien sûre d'avoir eu lui, comme il me l'a dit, un protecteur et un ami... (En disant cela elle a rangé la table.) Allons, voilà mon petit ménage en ordre... met tous-nous à l'ouvrage... (Elle prend une broderie, s'assied et travaille. — On entend frapper à la porte du fond.) On frappe!... Qui donc peut venir maintenant!... (Haut.) Entrez!...

CAROL, tenue de vieux militaire, cheveux gris, ruban de la Légion d'honneur. Pardon, mademoiselle...

PERDITA, se levant. Ciel!

CAROL. Ne craignez rien!

PERDITA. Vous, monsieur, vous ici!... Mais on a dû vous rendre...

CAROL. On m'a rendu en effet la lettre que je vous avais adressée...

PERDITA, vivement. Je ne l'ai pas lue, monsieur...

CAROL. Je le regrette, car elle vous aurait appris que mes intentions ne sont pas celles que vous me supposez...

PERDITA. Monsieur!...

CAROL. Écoutez-moi, mademoiselle... Je m'appelle le général Carol... A seize ans soldat, j'ai gagné tous mes grades sur le champ de bataille. Je n'ai jamais menti... Eh bien, je vous jure sur l'honneur, sur ma croix, sur Dieu qui m'entend, qu'il n'y a dans le motif qui m'a fait vous suivre, qui m'a dicté cette lettre, qui m'a conduit aujourd'hui près de vous, rien que d'honorable et de pur.

PERDITA, à part, le regardant. Cet air de probité... ces traits respectables. (Haut.) Mais enfin, monsieur, que voulez-vous donc?

CAROL, très-ému. Ce que je veux!... ce que je veux... Oh! je n'ai le droit de rien vouloir... de rien exiger... Mais je viens vous supplier de me rendre l'enfant que j'ai perdue et que depuis quinze années je pleure.

PERDITA, très-étonnée. Un enfant!...

CAROL. Oui... celui d'une femme... l'unique amour de ma vie et dont le souvenir restera toujours dans mon cœur... d'une femme dont j'avais reçu les serments à la face du ciel, et qui, pour cacher sa faute, et n'osant résister aux ordres de sa famille, ne craignit pas de donner à un autre les droits d'époux et de père qui me revenaient. Pauvre Mary Trevor!... je ne t'a cuse pas... mais combien tu m'as fait souffrir!

PERDITA, intéressée. Pauvre homme! Quelle douleur il paraît éprouver! (Haut et s'approchant.) Oui, je comprends vos chagrins... vos regrets... Mais comment pourrai-je vous rendre celle que vous avez perdue?...

CAROL. Non pas elle, non pas son amour, mais sa vivante image.

PERDITA. Que voulez-vous dire, monsieur? expliquez-vous!

CAROL. Lorsqu'il y a quelques jours le hasard m'a fait vous rencontrer, lorsque je vous ai vue pour la première fois, votre figure m'a frappé... Il m'a semblé que je revoyais Mary telle qu'elle était à vingt ans, telle que serait sa fille... Dès lors, une seule pensée

s'est emparée de moi... vous avoir à mes côtés comme compagne de ma vieillesse, comme amie, comme enfant... Vous contempler à chaque instant du jour, comme on contemplerait le portrait d'une personne chérie et qui est absente... Voilà pourquoi je suis venu à vous! voilà pourquoi je vous dis : mademoiselle, voulez-vous être ma fille?

PERDITA, très-surprise. Votre fille... moi? (En ce moment, la porte du fond s'ouvre doucement; un homme simplement mis, portant des favoris noirs et des lunettes, paraît, s'arrête à la vue de Carol, et écoute. C'est de Fly.)

## SCENE IV.

## LES MEMES, DE FLY.

DE FLY, à part. Le général... écoutons.

CAROL. Maintenant, mademoiselle, vous connaissez ma vie, mon espoir... Prononcez.

PERDITA, après un instant d'hésitation. Monsieur, j'ai foi en vous... La franchise de vos paroles m'a vivement émue... Je crois, oui, je crois à leur sincérité... Il y a en vous quelque chose qui m'intéresse et m'attire. Pauvre ouvrière, j'aurais résisté à des offres de fortune; mais vous m'offrez une bonne action à faire, vous m'offrez la sainte mission de consoler une âme qui souffre, et je l'accepte... Je suis seule, hélas! sans famille... Disposez de moi, me voilà prête à vous suivre.

CAROL, lui serrant la main avec émotion. Merci! oh! merci!

DE FLY, à part. Diable! il était temps que j'arrivasse!

CAROL. Venez, mon enfant, venez, ma fille...

PERDITA. Venez, venez, mon père. (Ils vont pour sortir.)

DE FLY, s'avançant. Permettez...

PERDITA, très-étonnée. Un étranger!

CAROL. Quel est cet homme?

PERDITA, à de Fly. Que voulez-vous monsieur?

DE FLY. Un entretien de quelques minutes.

PERDITA. Un entretien... avec moi?

DE FLY, froidement. Avec vous.

PERDITA. Seule?

DE FLY. Seule.

PERDITA, hésitant. Mais... je ne sais...

DE FLY. Oh! rassurez-vous!... Je n'ai pas l'air, il me semble, d'un conteur de fleurettes.

CAROL. Mais enfin, monsieur, le motif de cette visite?

DE FLY. Est des plus sérieux... Il y va peut-être de l'avenir de mademoiselle.

PERDITA. De mon avenir? (*Elle regarde Carol.*)

CAROL. Je vous comprends, mon enfant; mais je ne m'éloignerai pas de cette maison, et dans quelques instants vous me reverrez. *A part.*) Son avenir!... Mon Dieu, que dois-je craindre ou espérer maintenant? (*Il salue et sort.*)

## SCENE V.

DE FLY, PERDITA.

PERDITA. Nous voilà seuls... je vous écoute, monsieur.

DE FLY. Vous vous nommez Perdita?

PERDITA. Oui, monsieur.

DE FLY. Vous êtes sans famille?

PERDITA. Hélas! oui, monsieur, ou du moins je ne l'ai jamais connue.

DE FLY. Vos souvenirs vous retracent-ils quelque chose des premières années de votre enfance?

PERDITA. Rien, monsieur... Si loin qu'ils puissent aller, je me retrouve faisant partie d'une troupe nomade. Nous parcourions ensemble les bourgs, les villages... On me faisait faire la quête, et quand je ne rapportais rien le soir, j'étais battue.

DE FLY, *froidement*. Une troupe de saltimbanques... C'est bien cela.

PERDITA. Mais pourquoi ces questions, monsieur?

DE FLY. Vous le saurez tout à l'heure. Répondez d'abord. A l'âge de sept ans environ vous avez quitté cette troupe et vous vous êtes réfugiée chez un fermier de Normandie nommé Allain, je crois?

PERDITA. C'est vrai! Un digne et excellent homme qui m'éleva comme son enfant et que je n'aurais jamais quitté sans un motif puissant...

DE FLY, *l'interrompant*. Oui, par sagesse.

PERDITA. Vous savez?

DE FLY. Je sais tout... Je pourrais vous dire le jour de votre départ du village, les endroits où vous vous êtes arrêtée, le temps que vous avez mis à faire la route, l'époque et l'heure précise de votre arrivée à Paris... Mais ces détails seraient inutiles et ne font rien à l'affaire qui m'amène.

PERDITA. Mais comment tous ces renseignements sont ils parvenus à votre connaissance?

DE FLY. Oh! qu'importe!... ils y sont parvenus, voilà tout.

PERDITA. Au moins, veuillez m'apprendre dans quel but...

DE FLY. Un peu de patience, j'y arrive;

mais encore une question, je vous prie... Vous avez conservé un cachet?

PERDITA, *hésitant*. Un cachet...

DE FLY. Un cachet armorié et que vous portez au cou, suspendu à une petite chaîne d'acier?

PERDITA, *avec crainte*. Monsieur... monsieur...

DE FLY. Ne craignez rien, je ne suis pas un voleur... Tout ce que je vous demande là est dans votre intérêt pur et simple. Ce cachet, je sais que pour rien au monde vous ne consentiriez à vous en séparer.

PERDITA. Oh! jamais, monsieur... C'est une précieuse relique, tout ce qui me reste de ma famille, de ma mère peut-être... Et s'il ne doit pas me la faire retrouver, du moins je puis chaque soir le couvrir de mes baisers et de mes larmes... Oh! jamais! jamais je ne le cesserai à personne.

DE FLY. Soit!... mais au moins vous pouvez consentir à m'en donner l'empreinte?

PERDITA. L'empreinte de ce cachet?

DE FLY. J'ai sur moi de la cire, et il vous serait facile vous-même...

PERDITA, *hésitant toujours*. Mais cette empreinte, qu'en voulez-vous faire? à quoi doit-elle vous servir?

DE FLY. A quoi? mademoiselle... vous demandez à quoi elle peut me servir? A vous faire retrouver votre mère, peut-être.

PERDITA. Ma mère! j'aurais une mère!... (*Vivement et prenant le morceau de cire des mains de de Fly.*) Ah! donnez, monsieur, donnez alors! (*Elle va à la table, tire de son sein le cachet et l'appuie sur la cire.*)

DE FLY, *à part*. Enfin! je vais savoir...

PERDITA, *revenant à lui*. Voici cette empreinte, monsieur.

DE FLY. Merci, mademoiselle. (*Regardant l'empreinte et à part.*) Les armes des Marigoy... Georges ne se trompait pas, c'est sa sœur!

PERDITA, *avec émotion*. Mais, monsieur, ma famille, vous la connaissez donc?

DE FLY. Je n'ai pas dit cela, mademoiselle; mais on vous cherche... On m'a chargé de prendre des informations, et dans quelques jours peut-être j'aurai de bonnes nouvelles à vous apporter.

PERDITA. Oh! mon Dieu! mon Dieu!... serait-il possible!...

DE FLY. Jusque-là, croyez moi, ne quittez pas cette maison... Au revoir, mademoiselle, et bon espoir, bon espoir! (*Il sort vivement.*)

PERDITA, *tombant à genoux*. Ma mère! je reverrais ma mère!... Oh! maintenant je ne partirai plus!

**Quatrième Tableau.**

**UN ENTR'ACTE AU VAUDEVILLE.**

Le théâtre représente les quatre premières banquettes de l'orchestre, vues de profil. — A gauche, l'extrémité de l'orchestre des musiciens. En face, l'entrée de l'orchestre du public. — Au fond, les avant-scènes d'entre-soi du côté droit, puis le commencement de la galerie. — Une des loges d'avant-scène est vide, ses écrans sont levés. — Au lever du rideau, on joue à l'orchestre des musiciens la dernière ritournelle du couplet au public. Puis on entend applaudir la pièce qui est censée finir. Les quelques musiciens qu'on aperçoit à l'orchestre se lèvent, posent leurs instruments et disparaissent. Les spectateurs assis sur les banquettes se lèvent, quelques-uns sortent, d'autres regardent dans la salle appuyés sur le dossier de leur stalle.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**LE CAPITAINE, SPECTATEURS, UN MARCHAND DE JOURNAUX, UN MARCHAND DE LORGNETTES, UN GARÇON DE CAFÉ, LE PLACEUR DU CÔTÉ DROIT DE L'ORCHESTRE, puis CLOVIS.**

**LE MARCHAND DE JOURNAUX.** Demandez l'Entr'acte, le journal l'Entr'acte, programme des spectacles, noms et rôles des acteurs, l'analyse des pièces qu'on joue ce soir, quinze centimes, trois sous.

**LE CAPITAINE, à son voisin.** Ouf! Ce n'est pas fameux ce qu'on vient de jouer là!

**PREMIER SPECTATEUR, type de vieux militaire.** Oh! oh! ce n'est qu'un lever de rideau... C'est pour donner au public le temps d'arriver.

**CLOVIS, paraissant au fond, à l'entrée de l'orchestre, et s'adressant au Placeur.** Billet d'auteur, numéro dix-sept.

**LE PLACEUR.** Là-bas, au fond, devant le monsieur à cheveux gris.

**CLOVIS.** Je vois. (Au Capitaine.) Pardon, monsieur, je vous demanderai la permission de passer.

**LE CAPITAINE, avec humeur.** Passez, monsieur, passez. (Au premier Spectateur.) On est bien mal à l'orchestre du Vaudeville; les banquettes sont d'un dur!... et puis si rapprochées!...

**PREMIER SPECTATEUR.** Oh! oh!

**CLOVIS, à part, après s'être assis.** Ce monsieur a le caractère mal fait.

**LE CAPITAINE, au premier Spectateur.** Est-ce que vous venez souvent ici, colonel?

**PREMIER SPECTATEUR, parlant très-fort.** Eh! eh! quelquefois!... Les actrices sont jolies!

**LE CAPITAINE.** Vous êtes amateur.

**PREMIER SPECTATEUR, avec fatuité.** C'est vrai! c'est vrai!... Seulement, je ne les trouve pas assez décolletées, et puis leurs jupes sont beaucoup trop longues.

**LE CAPITAINE.** Cependant on dit que dans la pièce nouvelle...

**PREMIER SPECTATEUR.** Oui, ça n'est pas mal, mais c'est encore trop habillé.

**LE CAPITAINE.** Il paraît qu'il y a de jolis couplets.

**CLOVIS.** Peste! je le crois bien!... c'est d'un auteur si spirituel!... un de mes amis.

**PREMIER SPECTATEUR, après l'avoir regardé, sans lui répondre, et se retournant vers le premier.** Euh! euh! de jolis couplets! je n'ai pas trop fait attention à cela. Quand je vais au spectacle, moi, c'est pour voir des épaules, des mollets, etc., etc. Les tableaux vivants, voyez-vous, c'est la véritable littérature, ça!

**CLOVIS, à part.** Créin!... Leur conversation me tape sur les nerfs!... J'ai bien envie d'aller prendre un grog!

**LE MARCHAND DE JOURNAUX.** Demandez le Moniteur Parisien, journal du soir! le cours de la Bourse! les nouvelles du jour! la séance de la chambre!

**LE CAPITAINE.** Ici le Moniteur.

**LE MARCHAND.** Voilà, monsieur, je vous rapporte votre monnaie dans l'instant.

**CLOVIS, à part.** Ma foi, oui, lâchons-nous le grog! (Se levant et au Capitaine.) Monsieur, je vous demanderai la permission de passer.

**LE CAPITAINE, avec colère.** Encore! (A part.) C'est insupportable! (Il se met à lire.)

**CLOVIS, à part, en sortant.** Décidément il a le caractère mal fait! (Il sort.)

**LE MARCHAND DE LORGNETTES.** Demandez des lorgnettes!.. bonnes lorgnettes à vendre ou à louer.

**LE CAPITAINE.** Danse-t-on le cancan dans la pièce?

**1<sup>er</sup> SPECTATEUR.** Non... on ne danse que la redowa.

**LE CAPITAINE.** Ah! tant pis! Il est bien dommage qu'on ait renoncé au cancan dans les pièces...

**1<sup>er</sup> SPECTATEUR.** Hein? Vous souvenez-vous comme la Escher et la Boisgontier le dansaient aux Variétés?

**LE CAPITAINE.** Dans Deux dames au violon, parbleu!

**1<sup>er</sup> SPECTATEUR.** Ah! ça, cet entr'acte n'en finit pas... je vais fumer un cigare.

**LE CAPITAINE.** Aurez-vous le temps?

**1<sup>er</sup> SPECTATEUR.** Pardieu!.. Ils font les

entr'actes si longs, ici !. (*Il sort ; le capitaine spectateur se met à lire son journal.*)

## SCENE II.

QUELQUES SPECTATEURS, GEORGES, DE CROI, LE PLACEUR *Georges et de Croi paraissent à l'entrée de l'orchestre*

LE PLACEUR. Numéros vingt-un et vingt-trois, messieurs, les deux stalles du second rang près de la séparation. (*Georges et de Croi gagnent leurs stalles où ils se tiennent debout.*)

GEORGES, *à part, regardant l'avant-scène qui est toujours fermée.* Personne encore à l'avant-scène !... Maz gran m'avait pourtant promis d'être ici de bon. e heure ! Pourvu que cette petite fille n'aille pas manquer de venir ! (*Haut.*) Eh bien ! mon cher de Croi, m'en voulez-vous d'avoir disposé de votre soirée ?

DE CROI. Au contraire, mon ami !. Je viens au Vaudeville aujourd'hui pour la première fois... Cette salle est fort jolie.

GEORGES. Et l'on dit que la pièce que nous allons voir est très-gaie !. Peut-être parviendra-t-elle à dissiper pour un instant votre tristesse...

DE CROI. Que voulez-vous ?... Je ne puis pas oublier...

GEORGES. Vous pensez donc toujours à cette jeune fille, à cette Perdita ?

DE CROI. Toujours.

GEORGES. Vous savez que depuis votre arrivée à Paris nous n'avons rien négligé pour découvrir sa retraite.

DE CROI. Oui, et je n'oublierai jamais avec quel empressement vous m'avez aidé dans mes démarches.

GEORGES. Connaissant Paris mieux que vous, c'était tout naturel... Mais enfin, puisque nos efforts sont demeurés sans succès, il faut vous résigner. Si, un jour, vous finissez par retrouver votre belle invisible, Eh ! bien, tant mieux ; mais jusqu'à là consolez-vous de son absence ! prenez une maîtresse !

DE CROI. Le pourrais-je ?.. (*En ce moment Mazagran entre dans l'avant-scène dont elle abaisse les écrans ; et la est mise très-simplement : robe de sati ; feuille morte, chapeau de crêpe blanc, longs tire-bouchons à l'anglaise.*)

GEORGES, *l'apercevant et à part.* Ah ! enfin... c'est elle !

DE CROI, *se retournant.* Quoi donc ?

GEORGES. Je disais qu'il ne manque pas dans Paris de tenues cœurs et de gracieux visages qui ne demanderaient pas mieux que de mettre leurs charmantes réalités à la place de vos tristes souvenirs... Et tenez, regar-

dons un peu s'il y a ce soir de jolies femmes dans la salle.

DE CROI Volontiers. (*Il lorgne.*)

GEORGES, *à part.* Vous y viendrez, vicomte, mon ami, vous y viendrez !

DE CROI. Ah ! voyez donc !..

GEORGES. Qu'y a-t-il ?

DE CROI. A l'avant-scène, du côté droit, quelle délicieuse créature !..

GEORGES, *à part.* Il y vient. (*Haut.*) En effet, voilà une bien ravissante femme !

DE CROI. Quels beaux yeux ! quelle charmante coupe de visage !

GEORGES, *riant.* Tuidien ! mon cher vicomte, comme vous prenez feu !

DE CROI, *embarrassé.* Moi ? mais non... j'admire et voilà tout...

GEORGES. Je ne connais pas cette jeune femme ; mais elle doit être du monde et du meilleur monde, à en juger par la distinction de sa personne et par le goût exquis de sa toilette.

DE CROI. Ne trouvez-vous pas étonnant qu'elle soit toute seule dans une loge ?

GEORGES. Nullement. Cette avant-scène a, selon toute probabilité, été louée pour elle, et sa solitude n'a rien que de très convenable.

DE CROI. Vous avez raison. (*Lorgnant.*) Mon Dieu ! qu'elle est jolie !..

GEORGES. Voulez-vous être franc, cher vicomte ?

DE CROI. Sans doute.

GEORGES. Eh ! bien, convenez avec moi qu'en face de cette belle inconnue, l'étoile de Perdita pâlit.

DE CROI, *avec embarras.* Non !.. non !.. Je ne dis pas cela, mais...

GEORGES, *à part.* Je le tiens.

## SCENE III.

LES MÊMES, LE COMTE DE FLY.

DE FLY, *entrant et parlant au placeur à qui il remet un billet.* C'est bien ! c'est bien ! ne vous dérangez pas... stalle quarante-cinq... je sais où c'est.

GEORGES, *jouant l'étonnement.* Eh ! mais, c'est le comte de Fly !

DE FLY. Ce cher Georges ! Et monsieur de Croi ?

GEORGES. Par quel hasard ?

DE FLY. Oh ! moi, je suis un habitué du Vaudeville ! charmant théâtre, messieurs !. mais j'aimerais ma bonne étoile qui m'a poussé ce soir ici, puisque j'ai le plaisir de vous y rencontrer...

DE CROI, *saluant.* Monsieur le comte...

GEORGES, *bas à de Fly.* C'est bien, vous m'avez tenu parole !

DE FLY. Voyons, de quoi parliez-vous ?

GEORGES. Nous étions occupés, le vicomte et moi à admirer une femme ravissante.

DE FLY. Ah ! ah ! voyons donc un peu cela... passez-moi votre lorgnette, s'il vous plaît ? Où est cette merveille ?

GEORGES, désignant l'avant-scène. Là ! de ce côté !

DE FLY, lorgnant. Eh ! mais, je ne me trompe pas, c'est elle, c'est bien elle !..

DE CROI, vivement. Vous la connaissez ?

DE FLY. Pardieu ! si je la connais ! je le crois bien, et beaucoup ; c'est la plus jolie, la plus aimable, la plus intéressante de toutes les femmes.

DE CROI, vivement. En vérité ?

DE FLY. Pauvre enfant ! dix-huit ans à peine, et déjà veuve !

DE CROI, joyeux. Veuve ?

DE FLY. D'un de mes vieux camarades qu'elle a rendu parfaitement...

GEORGES, riant. Parfaitement quoi ?

DE FLY, d'un air grave. Parfaitement heureux, monsieur le comte. (Avec un soupir.) Pauvre Lambertini !..

GEORGES. Ah ! il s'appelait...

DE FLY. Lambertini, le major Lambertini... un très-bon gentilhomme italien naturalisé Français, décoré par l'empereur, et avec qui j'ai fait mainte campagne en Algérie. Il avait trois fois l'âge de cette chère Adèle.

DE CROI. Adèle ?

DE FLY. C'est le prénom de notre charmante veuve. (Jouant le sentiment.) Oui, messieurs, il l'a laissée veuve au bout de deux années de mariage.

GEORGES, d'un ton pénétré. Pauvre petite femme !

DE FLY. Avec une fortune honorable, au reste... Ah ! c'est un véritable trésor. voyez-vous... Si douce, si bonne, si bien élevée ! Mais n'royale de Saint-Denis, messieurs ! Aussi, quelle sévérité de principes !.. Bonne nais-sance, au surplus ! Je crois même qu'il y a quelques alliances entre les de Fly et les Flavy, auxquels elle appartient. Dans tous les cas, les deux familles se valent !

GEORGES. Excellente noblesse, alors !.. Et, dites-moi, reçoit-elle, votre charmante veuve ?

DE FLY. Rarement... Elle vit très-retirée... seulement quelques personnes, mais choisies.

GEORGES. Etes-vous assez lié avec elle pour lui amener quelqu'un ?

DE FLY. Ceux que j'amène chez elle sont toujours les bienvenus.

GEORGES. Alors, rendez-nous, à mon ami, le vicomte de Croi et à moi, le service de nous présenter. (A de Croi.) N'est-ce pas, mon cher vicomte, que vous seriez heureux de faire la connaissance de cette charmante femme, sous les auspices de monsieur le comte de Fly ?

DE CROI, avec un extrême embarras. Oh ! oui... oui... sans doute... je serais enchanté.

DE FLY. Rien de plus facile, et je vous présenterai tous les deux.

GEORGES. Quand ?

DE FLY. Quand vous voudrez.

GEORGES. Le plus tôt possible.

DE FLY. Soit ! Eh mais, tenez, j'y songe... en ce moment elle est seule.

GEORGES. Eh bien ?

DE FLY. Eh bien, il me semble que l'instinct ne peut être mieux choisi, et si vous voulez...

DE CROI. Quoi ! vous pourriez nous conduire dans sa loge ?

DE FLY. Certainement.

GEORGES. Venez donc.

DE FLY. Venez.

GEORGES, à part. J'ai réussi ! (Il quitte tous les amis l'orchestre.)

PREMIER SPECTATEUR, rentrant. Ma foi, ce cigare était excellent !

CLOVIS, rentrant aussi et à part. Soixante-quinze centimes un gros américain ! c'est poivré ! (Au Capitaine.) Monsieur, je vous demanderai la permission de... (Celui-ci se lève avec colère ; Clovis s'assied.)

LE CAPITAINE. Prenez donc garde, monsieur... vous marchez sur mon cor !.. Ah ! voici qu'on frappe les trois coups !.. Je ne serai plus d'rangé, il faut l'espérer.

CLOVIS, à part. Ah ! sapsis !.. j'ai oublié mon foulard au café. (Se levant et au Capitaine.) Va don, monsieur...

LE CAPITAINE, hors de lui. Saprelotte ! monsieur, vous êtes bien enroué !

CLOVIS. Si vous n'êtes pas content, il faut le dire... Voici mon adresse : Clovis Bisbille, ex-maître d'armes et professeur de cornet à piston.

LE CAPITAINE, repousant la carte que Clovis lui tend. Eh ! monsieur, je n'ai que faire !..

PLUSIEURS SPECTATEURS. Silence !.. on commence !..

CLOVIS, de loin. Ne vous rasseyez pas, je reviens. (Il sort. L'orchestre des musiciens a commencé l'ouverture ; tout le monde s'est placé. On voit Georges, de Fly et de Croi entrer dans l'avant-scène ; Mazagran se retourne et les salue. Le rideau baisse.)

## ACTE TROISIEME.

## Cinquième Tableau.

UN DINER CHEZ VÉRY.

Un salon de restaurant.

## SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER ROSOLIO, assis à une table sur le devant à droite : il est vêtu avec une extrême recherche; DE FLY, assis à une table à droite et dinant; GARÇONS, puis GEORGES.

ROSOLIO, qui vient de consulter la carte du restaurant. Garçon!

UN GARÇON, s'approchant. Monsieur?

ROSOLIO. Vous me donnerez des huitres d'Ostende.

LE GARÇON. Une douzaine?

ROSOLIO. Deux douzaines... ensuite portage tortue, truite genevoise, filet de chevreuil au madère, et un pluvier doré aux truffes.

DE FLY, à part. Peste! voilà un gaillard qui se nourrit d'une façon splendide.

LE GARÇON. Quel vin, monsieur?

ROSOLIO. Pour commencer Bordeaux Lafitte.

LE GARÇON. Bien, monsieur. (A part.) C'est pour le moins un ambassadeur.

DE FLY, au garçon. Baptiste, n'oubliez pas ma sole.

LE GARÇON. Elle va bien, monsieur le comte. (Il va pour sortir.)

GEORGES, entrant. Garçon!

LE GARÇON. Monsieur?

GEORGES. Avez-vous un cabinet libre?

LE GARÇON. Je pense que oui, monsieur, je vais m'en informer. (Il sort.)

GEORGES, à part, regardant de Fly. Il est là!

LE MAITRE DU RESTAURANT, en noir, la serviette à la main, entrant et s'approchant de Georges. C'est un cabinet que monsieur désire? Combien de couverts?

GEORGES. Trois... J'attends deux personnes.

LE MAITRE. Alors, j'offrirai à monsieur le numéro 6... celui qui donne sur la galerie.

GEORGES. Va pour le numéro 6.

LE MAITRE. Monsieur veut il donner des ordres pour son dîner?

GEORGES. Tout à l'heure.

LE MAITRE, s'inclinant. Il suffit, monsieur. (A un garçon.) Faites préparer le numéro 6, trois couverts. (Il sort avec le garçon.)

GEORGES, qui s'est approché de la table de droite. Ah! c'est vous, de Fly? Eh bien? DE FLY. Eh bien, vous voyez, je suis exact. Vous m'avez dit: A six heures chez Véry, et je vous attendais.

GEORGES. C'est bien... Avez-vous là ce que je vous ai demandé?

DE FLY, baissant la voix. Les timbres?... oui, les voici. (Il lui remet des billets.) J'ai été forcé de les faire frapper exprès, le gouvernement n'en mettant pas d'ordinaire en circulation au-dessus de vingt mille francs.

GEORGES, qui a jeté un coup d'œil à la dérobée sur le papier, à part, avec joie. Six timbres de cent mille francs chaque... C'est bien cela.

LE GARÇON, après avoir servi Rosolio, s'approche et met un plat sur la table. — A de Fly. La sole demandée.

GEORGES. Donnez-moi de quoi écrire, je vais faire ma carte.

LE GARÇON. Oui, monsieur. (Il va prendre sur une planchette une écritoire, une plume, les met sur la table. Georges s'assied en face de de Fly.)

ROSOLIO. Garçon! (Le garçon va à lui avec empressement.) Une bouteille de Sillery.

LE GARÇON, à part. C'est un prince étranger!

ROSOLIO. Et un journal.

LE GARÇON. Le Constitutionnel? les Débats?..

ROSOLIO. Non... la Gazette des Tribunaux. (Le garçon sort et revient avec le sillery et un journal qu'il dépose devant Rosolio.)

GEORGES, qui s'est mis à écrire en travers des billets, et regardant de temps à autre vers la porte d'entrée, répétant ce qu'il écrit. Accepté pour la somme de cent mille francs, payables dans un mois.

DE FLY. Ah! c'est donc ce soir que vous tentez le grand coup?

GEORGES, de même, tout en continuant à écrire. Il le faut bien!.. Ce maudit juif Salomon me menace de me faire poursuivre en expropriation dès demain, si je ne lui fournis pas ce soir une caution.

DE FLY. Diable!

GEORGES, de même. Vous comprenez qu'alors c'en serait fait de mes espérances... Adieu ma position dans le monde... adieu le riche mariage qui seul peut me sauver... Je serais flétri, déshonoré!

DE FLY. Sans doute.

GEORGES. Ma foi! aux grands maux les



grands remèdes... et dans cette extrémité...

DE FLY. Vous avez pensé à votre ami de Croi ?

GEORGES. Naturellement.

DE FLY. Mais six cent mille francs sont une somme bien considérable... Malgré son amitié, sa confiance en vous, consentira-t-il ?

GEORGES. Allons donc !.. Est-ce que le chasseur demande aux oiseaux la permission de les prendre ? Il tend ses filets, ses gluaux, et le gibier y tombe.

DE FLY. Ainsi, vous pensez que le vicomte...

GEORGES. Signera sans se douter de rien.

DE FLY. Mais par quelle ruse ? par quel moyen ?

GEORGES, *sententivement*. Mon cher, passez-moi cet axiome mythologique... Bacchus et Cupidon sont deux puissants auxiliaires. (*Apercevant Salomon qui ouvre la porte.*) Mais chut ! j'aperçois notre usurier ! il ne faut pas qu'il se doute... (*Se levant et s'approchant d'un des garçons à qui il remet la carte qu'il a écrite, après avoir mis dans sa poche les lettres de change.*) Garçon, voici ma carte... que tout soit prêt dans un quart d'heure, et faites frapper quatre bouteilles de champagne.

LE GARÇON. Bien, monsieur. (*Il sort.*)

## SCÈNE II.

LES MEMES, SALOMON.

SALOMON. Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous présenter mes très-humbles salutations... Monsieur de Fly, je suis bien le vôtre.

GEORGES. Eh ! arrivez donc ! mon cher Salomon.

SALOMON. Eh bien ! quoi de nouveau ?.. êtes-vous en mesure ?

GEORGES. Pas encore... mais j'espère que cela ne tardera pas.

SALOMON. A merveille... Vous savez que c'est échu d'hier. Il me serait impossible d'attendre plus longtemps.

GEORGES. Eh ! parbleu, je connais votre humeur intraitable, et c'est pour arranger cette affaire que je vous ai donné rendez-vous ici.

SALOMON. Où mon dîner va me coûter fort cher, par parenthèse... Mais, pour obliger un client, je ne regarde pas à un léger sacrifice. Vous m'avez, je crois, parlé d'une garantie ?

GEORGES. Oui... Que diriez-vous de la caution du vicomte Jules de Croi ?

SALOMON. Monsieur de Croi... Je connais ça... j'ai vendu autrefois des chevaux à son père quand j'étais maquignon... Bonne no-

blesse ! belle fortune ! c'est de l'or en barres.

GEORGES. Et tenez ! vous l'avez vu chez moi... il y a huit jours... lors de son arrivée à Paris.

SALOMON. En effet, je me souviens... Et il consent à vous donner sa signature ?

GEORGES. Je l'attends pour dîner, il doit me remettre ses traites... Justement le voici !

## SCÈNE III.

LES MEMES, DE CROI, MAZAGRAN.

DE CROI, *entrant avec Mazagran à qui il donne le bras*. Venez, venez, chère enfant, Georges doit nous attendre.

GEORGES, *allant au devant d'eux*. Avec impatience. (*Serrant la main à de Croi.*) Bonsoir, mon ami. (*A Mazagran, avec un ton de cérémonie ironique.*) Belle dame, voulez-vous me permettre de vous baiser la main ?

MAZAGRAN, *minaudant*. Mon Dieu, messieurs, que va-t-on penser de moi ? (*A de Croi.*) C'est bien mal à vous, monsieur le vicomte, de m'entraîner à dîner au cabaret... seule... avec deux hommes.

GEORGES, *riant, à part*. Elle est charmante dans ce rôle-là.

DE FLY, *qui s'est levé et à Mazagran avec ironie*. N'êtes-vous pas veuve et maîtresse de vos actions ?

MAZAGRAN, *soupirant*. Ah ! vous me rappelez là, mon ami, un souvenir bien douloureux ! Oui, j'ai eu le malheur de perdre, après un an de la plus douce union, celui qui fut pour moi moins un époux qu'un bienfaiteur et un père. (*Changeant de ton et bas à Georges.*) Dites donc, y a-t-il des crevettes ?

GEORGES, *bas*. Oui, oui, il y a de tout, soyez tranquille (*Haut à de Croi.*) Mon cher Jules, je vous présente monsieur Salomon Nathan, l'un de nos banquiers les plus estimés. (*De Croi et Salomon se saluent.*) Mon cher Salomon, je vous présente le vicomte Jules de Croi, grand propriétaire de Normandie et mon meilleur ami.

DE CROI, *serrant la main de Georges*. Oui, certes, votre meilleur ami, et je suis heureux de proclamer tout haut ce que je vous dois, mon cher Georges.

SALOMON, *vivement*. Ah ! vous lui devez ?..

DE CROI. Tout. (*A Georges qui fait un mouvement.*) Oui, tout... C'est vous qui m'avez lancé dans le monde... qui m'avez initié à la vie élégante... en un mot qui m'avez fait trouver le plaisir et l'oubli.

MAZAGRAN, *à de Fly*. Ah ! ça, est-ce que

nous allons tourner au sentiment ? Ça m'ennuie. Si nous allions dîner ?

LE GARÇON, *entrant et à Georges*. Monsieur est servi.

MAZAGRAN. Ah ! c'est heureux !

GEORGES. Conduisez madame, cher vicomte, je vous rejoins dans un instant.

DE CROI, *à Mazagran, en lui offrant la main*. Venez ! *(Il sort avec elle, précédé du garçon.)*

GEORGES, *s'approchant vivement de Salomon*. Eh bien ! qu'en dites vous ?

SALOMON. Je dis que l'affaire est possible... Ayez les traites, et alors...

GEORGES. Je les aurai. *(Au garçon qui vient de rentrer.)* Faites frapper six bouteilles de champagne !

## SCÈNE IV.

DE FLY, SALOMON, ROSOLIO, LE GARÇON, LE MAÎTRE DU RESTAURANT.

SALOMON, *à lui-même*. Ma foi, je crois que je vais faire ce soir une assez bonne affaire... Deux garanties valent mieux qu'une ; et si le vicomte de Croï consent à donner sa signature... Allons, alors, je puis me permettre un petit extra... je me sens d'humeur gaillard... je vais d'abord m'offrir un fort joli dîner... après le dîner, je me payerai le spectacle... et après le spectacle... *(Se frottant les mains.)* Eh ! eh ! on ne sait pas. *(Il va s'asseoir à une table et consulte la carte.)*

ROSOLIO. Garçon, des fraises et le café !

DE FLY, *qui s'est assis et achève son dîner, à part*. Des fraises en janvier !.. Dix francs la portion !.. Ce monsieur ne se refuse rien !

SALOMON, *consultant la carte*. Voyons... si je prenais un potage au tapioca et des côtelettes à la purée de pommes... Ça ne doit pas être trop mauvais, cela. *(Il tape sur son verre avec un couteau, un garçon s'approche, il lui parle bas, le garçon sort.)* Allons, décidément, je suis un gros frand.

ROSOLIO, *au garçon qui vient de rentrer avec les fraises et le café*. Maintenant, allez me chercher la garde.

LE GARÇON. Oui, monsieur. *(A part en sortant.)* Il demande la carte et il prononce la garde... c'est un Allemand.

DE FLY, *à part, regardant Rosolio*. Son addition doit présenter un assez joli total.

LE GARÇON, *revenant et s'approchant de Rosolio*. Voilà, monsieur. *(Il lui présente un papier.)*

ROSOLIO. Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE GARÇON. C'est ce que vous avez demandé... la carte.

ROSOLIO. Imbécile !.. je n'ai pas demandé la carte... j'ai demandé la garde.

LE GARÇON, *très-surpris*. La garde !.. pourquoi faire ?

ROSOLIO. Pour me conduire au poste.

DE FLY, *à part*. Ça devient intéressant.

LE GARÇON. Monsieur veut rire...

ROSOLIO, *élevant la voix*. Trêve de réflexions... Fais ce que je te dis.

LE RESTAURATEUR, *entrant*. Eh bien ! qu'est-ce donc ?... qu'y a-t-il ?

ROSOLIO, *négligemment*. Mon Dieu, monsieur, une chose toute simple : j'ai dé pensé... *(regardant l'addition)* soixante-cinq francs à mon dîner... et comme je n'ai pas de quoi payer... je demande la garde.

LE RESTAURATEUR. Comment, monsieur, vous n'avez pas d'argent ?

ROSOLIO. Absence complète.

DE FLY, *qui est devenu attentif et à part*. Voilà un homme fort !

LE RESTAURATEUR. Ah ! ça, mais monsieur, quand on a faim et qu'on n'a pas d'argent, on fait un dîner de cent sous... on ne mange pas de gibier... on ne boit pas de vin de...

ROSOLIO, *l'interrompant*. Est-ce que vous all z me réciter de la morale, mon brave homme ? ça ne m'irait nullement, parole sacrée... Faites-moi arrêter, c'est le seul droit que je vous reconnaisse.

LE RESTAURATEUR, *s'emportant*. Mais vous êtes un escroc !

ROSOLIO, *avec hauteur*. Pas de gros mots, s'il vous plaît ! Votre service est fort mal fait, mon cher... J'ai demandé qu'on me servît la garde, et j'attends depuis cinq minutes.

DE FLY, *à part*. Décidément ce gaillard là est très-fort !

LE RESTAURATEUR, *à part*. Voilà un drôle de corps ! Ne nous fâchons pas... *(A Rosolio avec douceur.)* Voyons... vous ne tenez pas essentiellement à aller coucher à la préfecture ?

ROSOLIO. J'avoue que s'il y avait un autre moyen d'arranger les choses...

LE RESTAURATEUR. Il y en a un... Promettez-moi d'aller faire demain chez mon voisin Vefour ce que vous avez fait aujourd'hui chez moi, et à cette condition, je vous laisse partir.

ROSOLIO. Mon cher monsieur, votre proposition est des plus honnêtes, mais il y a une petite difficulté.

LE RESTAURATEUR. Laquelle ?

ROSOLIO. C'est que j'ai dîné hier chez votre voisin Vefour et que c'est lui qui m'envoie chez vous aujourd'hui.

LE RESTAURATEUR. Ah diable!... mais alors...

LE GARÇON. Faut-il?... (*Il fait le geste de sortir.*)

LE RESTAURATEUR. Un instant... (*Il se met à réfléchir.*)

ROSOLIO, à part. Il se consulte.

DE FLY, qui s'est levé, s'approche de Rosolio qu'il tire à l'écart. Monsieur.

ROSOLIO. Monsieur?...

DE FLY. Tous les jours un galant homme peut se trouver dans l'embarras... Permettez-moi de venir à votre aide... à charge de revanche.

ROSOLIO. Quoi! monsieur, vous auriez l'obligeance?...

DE FLY. Prenez ces quatre napoléons et... chut!... (*Il lui met de l'argent dans la main, Rosolio s'approche du restaurateur comme pour le payer.*)

LE RESTAURATEUR, qui a réfléchi. Ah! tenez, tout bien considéré, je ne veux pas de scandale chez moi!... allez vous faire pendre ailleurs.

ROSOLIO, mettant dans sa poche les quatre napoléons. En ce cas, adjugé!

DE FLY, à part. Il est encore plus fort que je ne croyais... (*A Rosolio.*) Veuillez, je vous prie, me laisser votre adresse.

ROSOLIO. Comment donc!... C'est trop juste... (*Il lui remet une carte.*) Voilà! dans quelques jours, j'aurai l'honneur de vous rembourser la légère avance que vous avez bien voulu me faire... Messieurs, je suis votre serviteur! (*Il sort.*)

DE FLY, lisant la carte de Rosolio. Le chevalier Rosolio, 6, rue d'Amboise!... cela peut servir dans l'occasion...

SCÈNE V.

DE FLY, SALOMON, puis GEORGES.

SALOMON, qui vient de payer sa carte, se levant. Ah ça, votre ami Georges tarde bien à revenir... peut-être n'aura-t-il pas réussi.

DE FLY. Je le crains.

GEORGES paraît, il est pâle et très-ému.

DE FLY. Ah! c'est lui!... (*A Georges.*) Eh bien?...

GEORGES, présentant des papiers à Salomon. Voici les traites...

DE FLY, avec joie. Il a signé?...

SALOMON, examinant les lettres de change avec attention, à Georges. Le diable m'emporte, monsieur le comte, vous êtes un homme... habile.

GEORGES, à part. Ah! misérable!... Si

je n'étais pas à ta merci, comme je te souffletterais!

DE FLY, bas à Georges. Mais comment avez-vous fait pour obtenir?...

GEORGES. Chut!

SALOMON, après avoir examiné. C'est parfaitement en règle. (*Il met les billets dans son portefeuille.*)

GEORGES. Alors, vous allez me rendre mes titres?...

SALOMON. Non pas!

GEORGES et DE FLY. Comment?

SALOMON. Quand ces traites seront payées, à la bonne heure... Mais jusque-là nenni...

GEORGES. Mais...

SALOMON. Les affaires sont les affaires, M. le comte.

GEORGES. Que gagné-je donc alors à ce que je viens de faire?

SALOMON. Un mois de répit, monsieur le comte, car jusqu'à l'échéance de ces billets je ne ferai pas de poursuites... (*Saluant.*) J'ai l'honneur de vous présenter mes très-humbles respects. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

GEORGES, DE FLY, LE GARÇON.

GEORGES, à part. Allons! c'est un mois de gagné!... Et dans ma position, un mois, c'est peut-être l'avenir tout entier!... (*Appelant.*) Garçon!

LE GARÇON. Monsieur!...

GEORGES. Faites avancer une voiture!... Puis vous viendrez donner le bras à mon ami pour l'aider à descendre; tandis que j'offrirai la main à cette dame.

DE FLY. C'est inutile, je me charge du vicomte.

LE GARÇON. Ah! mon Dieu!... Est-ce qu'ils seraient indisposés?

GEORGES. Ce n'est rien!... Le champagne leur a porté à la tête... Voilà tout! Ils sont gris... (*Il sort avec de Fly par le fond, le Garçon par la gauche.*)

SIXIÈME TABLEAU.

AVENUE MARBEUF.

Chez Adèle Lambertini. — Une magnifique serre éclairée pour un bal. — Entrée principale au fond, à gauche. — À gauche, premier plan, une petite porte de sortie donnant sur l'avenue Marbeuf. — Chaises et bancs de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAZAGRAN, MIRABELE, CAMÉLIA, FRISETTE, BASQUINE.

MAZAGRAN, entrant par le fond et suivi

*des Lorettes* Par ici, mesdemoiselles, par ici!...

TOUTES. Bons air, ma chère, bonsoir.

MIRABELLE. Ah! que c'est beau chez toi!... On se croirait au Château de Fleurs!

MAZAGRAN, *allant de l'une à l'autre*. Mirabelle! Fri-ette!... Camélia!... Basquine!... que vous êtes gentilles d'arriver de bonne heure! ça fait que nous pourrions jaboter tout à notre aise.

MIRABELLE. Et renouveler connaissance.

FRISSETTE. Cet e chère amie!... Y a-t-il longtemps que nous ne l'avions vue!

BASQUINE. Nous te croyions enlevée par un mylord quelconque.

MIRABELLE. Ou engagée comme prima dona dans une troupe de province.

FRISSETTE. Et voilà que tu nous invites à une délicieuse soirée...

CAMÉLIA. A un raout... comme disent ces coquins d'Anglais.

MIRABELLE. Ah! ma chère, ne dis pas de mal des Anglais!... Nous n'avons qu'à nous applaudir de l'entente cordiale.

MAZAGRAN. Surtout n'allez pas oublier mes recommandations... observez-vous bien en dansant... et pas de mots risqués après le champagne.

FRISSETTE. C'est convenu!... nous connaissons le programme de la fête.

CAMÉLIA. On dépose, en entrant, ses hanches au vestiaire.

BASQUINE. La mère Godichon est supprimée par ordre.

MIRABELLE. Bref, une tenue décente est de rigueur.

MAZAGRAN. J'ai des raisons pour que tout se passe convenablement.

MIRABELLE. Ah! oui, à cause de ton vicomte, n'est-ce pas?

MAZAGRAN. Vous serez censées être d'anciennes camarades de pension... dont les maris sont à la chasse, ou en mission diplomatique.

CAMÉLIA. Sois tranquille... on tiendra son rang.

FRISSETTE. On se conduira en femme honnête.

MIRABELLE. Bah! pour une fois... nous n'en mourrions pas.

MAZAGRAN. Du reste, rassurez-vous... Je crois que nous nous amuserons tout de même... D'abord j'ai changé le pianiste de retenir un cornet à piston... ça donne du montant... ça égale... Moi, j'ai toujours eu un faible pour le cornet à piston...

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CLOVIS, *en habit noir un peu étriqué, un peu râpé, et tenant une botte à instrument.*

CLOVIS, *paraissant au fond et sans entrer*. Madame veuve Lambertini, s'il vous plaît?...

MAZAGRAN. C'est moi!... (*Le reconnaissant.*) Ciel!

CLOVIS. Ah! bah!

MAZAGRAN. Clovis!...

CLOVIS, *s'approchant*. Maza!...

MAZAGRAN, *vivement*. Chut!

CLOVIS. Elle!... toi!... vous! sous ce pseudonyme d'opéra-buffa!

MIRABELLE. Tiens!... vous vous connaissez?

MAZAGRAN. Oui.. non... c'est-à-dire, c'est mon frère de lait!

TOUTES, *riant*. Oh! son frère de lait!

CLOVIS. Moi?...

MAZAGRAN, *bas*. Pas un mot, ou vous me perdez!

CLOVIS. Bien! bien!... compris! respect à l'incognito!

FRISSETTE, *à MazAGRAN*. Ne crains rien... nous serons discrètes.

CAMÉLIA, *de même*. Nous connaissons ces situations-là.

TOUTES. Certainement!

MAZAGRAN, *à Clovis*. Imprudent!... que venez-vous faire ici?

CLOVIS. Comment? Mais...

MAZAGRAN, *l'interrompant*. Malgré votre promesse!...

CLOVIS. J'ignorais...

MAZAGRAN, *sans l'écouter*. Me poursuivre jusque chez moi!...

MIRABELLE. Un jour de bal!...

FRISSETTE. Risquer de la compromettre!

CLOVIS. La compromettre!... jamais!

MAZAGRAN. De renverser mon avenir!

CLOVIS. Au grandissime jamais!

MIRABELLE. Quelle légèreté!

TOUTES. Quelle inconséquence!

CLOVIS, *à part*. Ah! ça, qu'est-ce qu'elles ont donc toutes?... (*Élevant la voix.*) Mais voulez vous bien m'écoutez à la fin!

MAZAGRAN. Que pouvez-vous dire?

CLOVIS, *très-fort*. Je suis ici!...

MAZAGRAN, *l'interrompant*. Pas si haut, jeune homme, je vous en prie...

CLOVIS, *reprenant moins fort*. Je suis ici!...

MIRABELLE, *l'interrompant*. Comme amoureux vexé?

CLOVIS. Eh! non!... comme cornet à piston.

TOUTES. Ah! bah!

CLOVIS. Comme simple cornet à piston!...  
(*Montrant sa boîte.*) Voyez!

MAZAGRAN. Eh! quoi, vous seriez?...

CLOVIS. Le collègue du pianiste... un brave garçon qui m'a proposé de faire ma partie dans une soirée et m'a prêté cet habit noir... qui me gêne un peu, par parenthèse; dam! que voulez-vous?... Les élèves continuaient à briller par leur absence... et dix francs ne se rencontrent pas tous les jours entre les pieds d'une girafe... Ma foi je me suis laissé embaucher... Mais du diable si je me doutais que j'aurais le plaisir de... (*s'interrompant*). Du reste, ça va bien? moi de même... merci!

MAZAGRAN. Ce pauvre Clovis!... Et moi qui l'accusais!

MIRABELLE. Comme ça c'est bien différent.

MAZAGRAN. A titre de virtuose, je vous autorise à rester.

FRISSETTE. Sa présence s'explique tout naturellement.

CLOVIS. C'est clair! (*Montrant son piston.*) Le pavillon couvre la marchandise.

CAMÉLIA. Dites donc, mesdemoiselles, je fais une motion.

TOUTES. Laquelle?

CAMÉLIA. Puisque nous avons un cuivre à notre disposition, si nous nous permettions une petite polka sans façon?

TOUTES. Ah! oui! oui!

MAZAGRAN. Ici... y songez-vous?

MIRABELLE. Bah! ne sommes-nous pas entre nous!

FRISSETTE. Monsieur est trop galant pour nous refuser.

CLOVIS. Comment donc!... J'ai toujours été au service de la beauté.

TOUTES. Adopté! adopté!

CLOVIS, qui est monté sur un fauteuil, criant: En place pour la polka!

MAZAGRAN.

Air: *Ra fla-fla (Foires aux idées).*

PREMIER COUPLET.

Dans mon métier de polkeuse en retraite,  
Je commençais, hélas! à me rouiller.  
Il me faut bien répéter en cachette,  
Je finçais, vrai, par tout oublier.

ENSEMBLE.

Au doux son  
Du piston,  
Polkons, dansons  
Et valsons!  
Le piston,  
C'est si bon!  
Vive le piston!

DEUXIÈME COUPLET.

MIRABELLE.

Dans ce jardin, puisque nous voilà seules,  
Amusons-nous doucement à l'écart;  
Avant l'instant de faire les bégueules,  
Pinçons d'abord un petit pas chicard.

ENSEMBLE.

Au doux son, etc.

TROISIÈME COUPLET.

CLOVIS.

Ah! de beautés, quel essaim chocnosophe,  
Et bien qu'hélas, leur cœur soit trop léger,  
Je voudrais bien, quoique très-philosophe,  
D'un tel troupeau, devenir le berger.

Au doux son, etc.

*Les danses deviennent fort animées. Georges paraît tout-à-coup au fond.*

### SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES. Eh bien! eh bien! ne vous gênez pas!

TOUTES, s'arrêtant interdites. Ah!

CLOVIS, s'empressant de descendre de son banc. Georges!... Ah! diable!

GEORGES, à Mazagran. Voilà une jolie conduite.

MAZAGRAN. Ah! dam! qu'est-ce que tu veux?... Il y a si longtemps que ça ne m'est arrivé que je n'étais pas fâchée de planter là un petit peu le décorum.

GEORGES, qui s'est approché de Clovis. Clovis... ici... quand tu m'avais promis...

CLOVIS, présentant son piston. Mon ami, voilà mon excuse.

MAZAGRAN. Monsieur est amené par le pianiste comme accompagnateur.

CLOVIS. Inviolable... et dans l'exercice de mes fonctions.

GEORGES, à Mazagran. Si Jules était entré!...

MAZAGRAN. Bah! Jules!... Il n'est déjà pas si bégueule que tu crois... Depuis son arrivée à Paris, il s'est joliment forcé... Et d'ailleurs, il est au salon... à jouer avec le chevalier Rosolio... ce réfugié espagnol pour qui ton ami de Fly m'a demandé une lettre d'invitation... (*Remarquant l'air froid et sévère de Georges.*) Allons, ne froncez donc pas le sourcil comme ça... et dites-moi ce que vous pensez des apprêts de ma soirée.

GEORGES, distrait. Mais... ce que j'en ai vu me paraît très-convenable.

MAZAGRAN. Pas vrai?... C'est tout-à-fait bon genre... On se croirait chez un agent de change, ou chez un fort épicier retiré... Comme rafraîchissements des babas, des nougats, des glaces, et du punch en masse.... Je suis folle du punch.

GEORGES, *préoccupé*. Tout cela est fort bien, mais...

MAZAGRAN. Et puis, à minuit, un très-joli souper... avec deux tables... l'une où je colloquerai les indifférents, les gens ennobilités... l'autre, pour les amis... les intimes.

GEORGES, *impatiente*. Ma chère Adèle, si je deviens jamais roi d'une île quelconque, je vous nommerai grand ordonnateur de mes cérémonies.

MAZAGRAN. Hum ! mauvais plaisant !

GEORGES. En attendant, vos salons commencent à se remplir... Veuillez en aller faire les honneurs.

MAZAGRAN, *aux Lorettes*. Venez, mesdemoiselles. (*A Clovis*.) Pas d'imprudences sur tout.

CLOVIS. N'ayez pas peur... (*Bas*.) Mais ne m'oubliez pas au souper... J'adore le pâté de foie gras.

MAZAGRAN, *bas*. Bien, bien.

GEORGES, *aux Lorettes*. Mesdames...

TOUTES. Partons !

REPRISE DU CHOEUR.

Au doux son

Du piston, etc.

*Clovis, Mazagran, les lorettes après un dernier temps de polka, sortent par le fond à gauche*

#### SCÈNE IV.

GEORGES, *seul, après s'être assuré qu'ils se sont éloignés et regardant à sa montre*.

Bientôt neuf heures ! (*Il tire une clef de sa poche, et va ouvrir la petite porte qui se trouve sur le devant, à gauche, puis il regarde au dehors*.) L'avenue est déserte... Le temps sombre et couvert... Tout semble favoriser nos projets. (*Il repousse doucement la porte qui laisse entrebâillée*.) Pourvu que cette jeune fille tienne sa promesse... pourvu qu'elle se décide à venir !... Et comment ne viendrait-elle pas ? l'espoir qu'on lui a donné, le bonheur qu'on lui a promis sont de ceux qui font surmonter toutes les craintes... Et d'ailleurs, le piège est trop habilement tendu pour qu'elle puisse le soupçonner... Sans doute, elle eût refusé de se rendre, seule, la nuit, dans une maison d'apparence suspecte sur un boulevard éloigné. Mais ici, aux Champs-Élysées... dans un brillant hôtel... au milieu d'une fête... qui pourrait éveiller sa défiance ?... (*Après un instant de silence*.) Ah ! plus le moment approche, et plus je sens mon courage m'abandonner ! Aurai-je la force d'aller jusqu'au bout ?... d'achever cette œuvre de mensonge et d'infamie ?... Il

le faut ! il le faut ! si je veux reconquérir ma fortune... si je veux sauver mon nom d'un opprobre public ! Qu'est-ce donc après tout que cette femme ?... une sœur ?... Vain mot !... une sœur que je n'ai jamais connue... que je ne puis aimer... que je dois haïr... Car sa naissance m'a dévoué jadis... car son retour me déshonorerait aujourd'hui... Allons, point de vaine pitié... Sachons marcher d'un pas ferme vers le but que je me suis proposé. (*Bruit d'une voiture en dehors*.) Ah ! une voiture s'arrête près d'ici... La porte s'ouvre... (*Voyant paraître de Fly*.) de Fly !

#### SCÈNE V.

GEORGES, DE FLY, *en toilette de bal, mais avec la perruque, les favoris noirs, et les lunettes qu'il avait un troisième tableau*.

GEORGES. Eh bien ?

DE FLY. Eh bien ! je suis là depuis une heure... j'attendais...

GEORGES. Et... cette jeune fille ?

DE FLY. Descend de voiture à quelques pas de l'hôtel.

GEORGES, *avec joie*. Elle est venue !

DE FLY. Trouvée cette porte ouverte, suivant nos conventions, j'ai pensé que vous étiez seul, et je suis entré pour vous prévenir.

GEORGES. Il ne faut pas qu'elle me voie... je vous laisse.

DE FLY. Oui, j'entends des pas !... Vite... vite !... éloignez-vous ! (*Georges sort vivement par le fond, à gauche ; de Fly va ouvrir la petite porte et Perdita paraît*.)

#### SCÈNE VI.

DE FLY, PERDITA.

DE FLY. Venez, mademoiselle.

PERDITA, *très-émue*. C'est vous, monsieur ? vous étiez là ?

DE FLY. Je guettais votre arrivée... Mais qu'avez-vous donc, mon enfant... pourquoi ce trouble... cette émotion ?

PERDITA. Ah ! monsieur ! vous le demandez ?... Quand c'est ce soir que doit se réaliser ma plus chère espérance ! quand je suis dans une maison où se trouve ma mère ! quand je touche au moment de la voir, de la serrer sur mon cœur !... Oh ! oui, je suis émue, bien émue... Et si je ne suis pas morte, c'est que le bonheur ne fait pas mourir.

DE FLY. Calmez-vous.

PERDITA. Mais où est-elle, monsieur ? De grâce ne tardons pas, conduisez-moi vers elle.

DE FLY. Impossible en ce moment.

PERDITA. Impossible !... et pourquoi ?

DE FLY. Parce que cette entrevue exige le plus grand mystère.

PERDITA. Oui, vous me l'avez dit.

DE FLY. Parce qu'elle est au milieu de toutes les personnes de la fête, qu'il faut que j'attende l'instant de lui parler seule, de la prévenir.

PERDITA. Comment !... Mais elle ne m'attend donc pas ?... elle ne sait donc pas que je dois venir ?...

DE FLY. Si, elle le sait... elle l'espère, du moins... Mais encore, faut-il que je lui annonce votre arrivée.

PERDITA. C'est vrai... La joie me fait tout oublier.

DE FLY. Songez à ce que je vous ai appris... Votre mère est obligée de s'entourer des plus grandes précautions. Mariée à un homme dont la jalousie s'étend jusque sur le passé, votre naissance doit être un secret connu seulement de votre mère et de moi ; elle ne pouvait se rendre à votre demeure, vous recevoir chez elle, sans risquer d'éveiller les soupçons de son mari... Ce n'est qu'ici, chez une amie dévouée, à la faveur d'une fête, qu'elle pouvait espérer trouver une heure de liberté.

PERDITA. Oh ! qu'elle me presse un moment dans ses bras... que je l'entende me nommer sa fille, et ce bonheur, dû-il être le dernier de ma vie, me fera oublier tout ce que j'ai souffert.

DE FLY. Mais le bruit a cessé, la contredanse vient de finir... Quelques personnes du bal vont se rendre ici, peut-être. (*Lui désignant la porte à droite.*) Entrez là... quand j'aurai pu parler à votre mère, quand l'instant de votre réunion sera arrivé, je viendrai vous prévenir.

PERDITA. Ah ! monsieur, prenez pitié de mon impatience !

DE FLY. Oui, oui... A bientôt ! à bientôt ! je l'espère !... (*Il fait sortir Perdita par la droite ; puis revenant et à lui-même.*) Allons, voilà la tauvette prise au trébuchet... Maintenant, supprimons le de Fly de circonstance. (*Il ôte sa perruque, ses lunettes, qu'il met dans sa poche. On entend des voix et des rires joyeux en dehors.*) Du monde !... il était temps !

### SCÈNE VII.

DE FLY, GEORGES, DE CROI, CROISÉ DE LA CROISSETTE, ROSOLIO, SAN-LUCE, LE PRINCE WLADIMIR, GALITCHIEF, MAZAGRAN, MIRABELLE, CAMÉLIA, BASQUINE, FRISETTE et INVITÉS.

DE CROI, entrant au milieu des invités et riant. Ah ! ah ! c'est charmant !... Mais venez donc, messieurs, venez donc !

MAZAGRAN. Que je vous fasse admirer ma serre.

CROISÉ DE LA CROISSETTE. Ma foi, très-volontiers... Quoique dans une serre chaude, on respire mieux ici que dans vos salons.

WLADIMIR. On s'étouffe chez vous, madame.

SAN-LUCE. On s'y écrase.

ROSOLIO. Oh s'y tue.

MIRABELLE. C'est tout à fait comme dans le grand monde.

MAZAGRAN, la pinçant. Chut donc !

DE FLY, venant saluer Mazagran. Belle dame !... (*A de Croi.*) Cher vicomte...

DE CROI. Ah ! vous voilà, monsieur de Fly. Je m'étonnais de votre absence.

MAZAGRAN. Je n'osais presque plus compter sur vous.

DE FLY. Quelle fête éblouissante ! quelle charmante réunion !

MAZAGRAN. Vous trouvez ?

DE CROI. Remerciez-en votre ami Georges, messieurs, car c'est à lui qu'est venue cette heureuse idée.

TOUS. Vraiment ? vraiment ?...

MAZAGRAN. Oui, il y a un mois, le jour où nous avons dîné chez Véry.

DE CROI. Et même où nous étions un peu... lancés.

GEORGES. Depuis votre arrivée à Paris vous aviez reçu plusieurs politesses, mon cher vicomte ; il était tout naturel de les rendre.

DE CROI. Et comme l'exécution d'une bonne idée ne doit jamais être remise au lendemain...

GEORGES. Séance tenante je vous ai fait signer les lettres d'invitation.

MAZAGRAN, à part et pensif. Il y a toujours eu là-dedans quelque chose qui ne m'a pas paru clair.

GEORGES, qui s'est approché de de Fly, bas. Perdita ?

DE FLY, bas et en indiquant de l'œil la droite. Elle est là.

GEORGES, bas. Bien.

DE CROI, à Mazagran. Mais qu'avez-vous donc, chère belle ?... Comme vous voilà rêveuse... A quoi pensez-vous ?

MAZAGRAN. Moi ?... Je ne suis pas très-contente de vous, ce soir.

DE CROI. Et pourquoi cela ?

MAZAGRAN. Au lieu de vous occuper de moi, vous jouez depuis le commencement de la soirée.

DE CROI, riant. Il ne faut pas m'en garder rancune... J'ai été puni.

DE FLY. Vous avez perdu ?

DE CROI. Oui.

DE FLY. Beaucoup ?

DE CROI. Mais, cinq cents louis, je crois.

DE FLY. Contre qui ?

DE CROI. Contre votre protégé, monsieur le chevalier Rosolio.

DE FLY, à part. A porter à l'actif des chevaliers du lansquenet.

MAZAGRAN a remonté pendant ces derniers mots. Un domestique est venu lui parler bas. Messieurs, bonne nouvelle!... Je vous annonce le souper.

LES LORETTES, avec joie. Le souper ! le souper !

GEORGES, qui est entre Rosolio et Croisé de la Croisette, bas. Restez.

DE CROI. Eh bien, messieurs, à table!... Venez-vous ?

DE LA-CROISSETTE. Excusez moi, vicomte... le chevalier Rosolio et moi sommes obligés de vous quitter.

DE CROI. Comment ? déjà des défections... à minuit à peine.

ROSOLIO. C'est à regret que nous partons ; mais il s'agit d'une affaire importante.

DE CROI. Ah ça ! et vous, Georges ?

GEORGES. Quelques mots à dire à ces messieurs, et je vous rejoins (*Bas à Wladimir et à San-Luce.*) Chargez-vous de retenir le vicomte et ne le quittez pas d'une minute.

WLADIMIR, bas. C'est convenu.

TOUS. A table!... à table!... (*Sortie générale des personnes de la fête. Georges, de Fly, Rosolio et Croisé de la Croisette restent seuls en scène.*)

### SCÈNE VIII.

GEORGES, DE LA-CROISSETTE, DE FLY, ROSOLIO.

GEORGES, après avoir laissé tout le monde s'éloigner. Nous sommes seuls... Tout est-il prêt ?

LA-CROISSETTE et ROSOLIO. Tout.

GEORGES. Les masques ?

ROSOLIO et LA-CROISSETTE. Les voici.

GEORGES. Sir John Babibemet ?

DE LA-CROISSETTE. En cocher, près de la voiture qui est dans l'avenue.

GEORGES. Vous, chevalier Rosolio, vous avez les clefs de cette maison du boulevard Montparnasse ?

ROSOLIO. Je les ai.

GEORGES. Et vous pouvez répondre de la discrétion de l'homme à qui elle appartient.

ROSOLIO. Oui, je le connais de longue date... Nous avons déjà fait plus d'une affaire ensemble... Sa bicoque et sa conscience se trouvaient à louer... Cela vous coûtera cinquante louis... Ce n'est pas trop cher.

GEORGES. C'est bien... Maintenant éteignez ces lumières, et vous, de Fly, donnez le signal. (*De la Croisette et Rosolio vont éteindre les candélabres ; l'obscurité se fait. De Fly s'approche de la porte de droite et frappe doucement, pendant que Georges, Rosolio et la Croisette vont ouvrir la petite porte qui donne sur l'avenue ; sir Babibemet, en cocher, paraît.*)

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, PERDITA.

PERDITA, sortant du cabinet à droite. Je ne me trompe pas, on a frappé. L'instant est arrivé, sans doute, et l'on vient me chercher pour me conduire près d'elle, près de ma mère... Mais cette obscurité... (*A voix basse.*) Etes-vous là?... On ne répond pas. (*Avec un commencement de frayeur et plus fort.*) Etes-vous là, monsieur?... Rien ! rien !... et ces ténèbres, ce silence... Oh ! mon Dieu ! que signifie?... J'ai peur !... j'ai peur !... (*De Fly, Rosolio et de la Croisette, qui se sont masqués, se rapprochent de Perdita.*) Mais il y a quelqu'un ici !... j'entends marcher. (*Ils se jettent sur elle.*) Ah ! au secours !... au se... (*On lui met un mouchoir sur la bouche, on l'emporte. Georges, pille et ému, se soutient à peine. Les quatre chevaliers ont disparu avec Perdita par la gauche. On entend le roulement d'une voiture qui s'éloigne.*)

GEORGES, qui a écouté. Partie!... (*Se laissant tomber sur un banc.*) Ah ! que Dieu me pardonne !

## ACTE QUATRIÈME.

Septième Tableau.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Un petit boudoir de garçon. — Porte d'entrée à gauche. Porte à droite conduisant à la chambre à coucher.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, puis GEORGES.

JOSEPH, entrant par la gauche et parlant

à la cantonade. C'est bien !.. j'attendrai que monsieur le comte soit visible.

GEORGES, entrant par la droite. Ah ! c'est toi, Joseph ! Qui t'amène chez moi de si bon matin ?.. Est-ce qu'il y a du nouveau ?

JOSEPH. Oui, monsieur le comte. (*Tirant un papier de sa poche.*) C'est encore un papier comme ceux que les huissiers apportent



depuis quelque temps chez monsieur de Croi, et que vous m'avez recommandé de vous remettre immédiatement sans les lui laisser voir.

GEORGES. Donne. (*Ouvrant le papier qu'il parcourt.*) Le commandement et la signification de prise de corps... le tout en date du auzinze... Nous sommes le dix-huit... Aujourd'hui même le jugement peut-être exécutoire... (*Au domestique.*) Je suis content de toi, Joseph... tu remplis fidèlement les instructions que je t'ai données en te faisant entrer au service du vicomte de Croi.

JOSEPH. Dam! monsieur, c'est mon devoir, puisque vous me payez pour ça... Mais j'ai toujours peur que mon maître ne s'aperçoive de quelque chose et ne me mette à la porte.

GEORGES. Je te prendrais à mon service. (*Voyant entrer de Fly.*) De Fly! (*A Joseph.*) Tiens, voici vingt francs!.. s'il y avait encore du nouveau, viens m'en informer à l'instant.

JOSEPH. Je n'y manquerai pas, monsieur le comte. (*Il salue et sort.*)

## SCENE II.

GEORGES, DE FLY.

GEORGES, *après un moment de silence.* Eh bien, que venez-vous m'apprendre?

DE FLY, *froidement.* Eh! bien, c'est fait!

GEORGES. Ah!

DE FLY. Cette nuit nous avons conduit la jeune fille dans cette maison du boulevard Montparnasse où je l'ai laissée sous la garde de nos amis... Mais qu'avez-vous donc, mon cher? vous êtes d'une pâleur...

GEORGES. Oui, c'est possible... j'ai passé une nuit affreuse... je n'ai pu dormir un seul instant.

DE FLY, *le regardant fixement.* Je comprends... l'inquiétude...

GEORGES, *contraint.* Oui... l'inquiétude... c'est cela.

DE FLY. La jeune fille est en lieu sûr et n'en sortira que lorsque vous le voudrez bien.

GEORGES. Et vous êtes certain que personne ne peut nous soupçonner?

DE FLY. Comment diable voulez-vous qu'on nous soupçonne?... Toutes les précautions ont été prises... Nul ne l'a vue entrer à l'hôtel de l'avenue Marbeuf... nul ne l'en a vue sortir. Et puis une enfant sans famille... sans protections à Paris... Je crois que nous pouvons être parfaitement en repos.

DE CROI, *en dehors.* Bien! bien, ne te

dérange pas, François je m'annoncerai moi-même.

GEORGES, *bressillant.* Le vicomte!

## SCÈNE III.

LES MEMES, DE CROI.

DE CROI, *entrant gaiement.* Oui, c'est moi, mon cher Georges... Pardon de venir vous importuner si matin, mais je craignais de ne plus vous rencontrer, et dans mon empressement... ma joie...

GEORGES. Mais en effet, quel air radieux... que vous est-il donc arrivé, mon ami?

DE FLY. ConteZ-nous cela!

DE CROI. L'événement le plus inouï le plus inattendu... Apprenez... Ah! vous voyez en moi le plus heureux des hommes... apprenez...

GEORGES. Eh bien?

DE FLY. Achevez?

DE CROI. J'en ai enfin des nouvelles!.. je l'ai retrouvée!

GEORGES. Retrouvée?... qui cela?..

DE CROI. Elle!.. Cette jeune fille dont je vous ai parlé... Perdita.

GEORGES et DE FLY. Perdita!..

GEORGES, *troublé.* Vous avez retrouvé Perdita?

DE CROI. Oui, je sais qu'elle est à Paris... Je connais sa demeure... Comprenez-vous mon bonheur, mon ravissement... je vais la revoir, aujourd'hui, dans quelques instants.

GEORGES, *à part.* Pauvre garçon!.. quand il saura! (*Haut à de Croi.*) Mais comment avez-vous appris?

DE CROI. Par une lettre qu'elle m'a écrite... que j'ai retrouvée chez moi, cette nuit, à mon retour du bal.

GEORGES. Une lettre?

DE CROI. \* Depuis près d'un mois, m'écrit elle, j'étais instruite de votre arrivée à Paris. Tant que je me crus la pauvre fille sans famille et sans nom qui ne pouvait être à vous, j'ai dû vous éviter et garder le silence. Mais aujourd'hui que mon sort va changer, aujourd'hui que je vais connaître le secret de ma naissance, je ne crains plus de vous voir et de vous aimer. \* Le secret de sa naissance! oh! si cet espoir se réalise (et je le saurai bientôt,) alors je n'hésite plus... Elle sera ma femme.

GEORGES. Votre femme?

DE FLY. Eh! bien! et la petite veuve, madame Lambertini!

DE CROI. Croyez-vous donc, messieurs, que je puisse balancer entre une liaison d'un instant, dans laquelle je n'ai cherché que l'oubli, la distraction, et l'amour véritable que Perdita a su m'inspirer? D'ailleurs, tout

provincial que je suis, je n'ai pas été longtemps dupe du roman qu'Adèle nous a fait.

GEORGES. Quel roman ?

DE FLY. Que voulez-vous dire ?

DE CROI. Parbleu ! je veux dire que monsieur de Fly s'est trompé, mon cher Georges, qu'il vous a trompé, et qu'à votre tour vous m'avez trompé !

GEORGES. Comment ! vous croyez ?..

DE CROI. Je crois, messieurs, je crois qu'en cette affaire il y a peut-être une veuve mais qu'il n'y a jamais eu de mari.

DE FLY. Au fait, c'est possible !.. Ce brave major ne m'a jamais montré son contrat de mariage.

DE CROI. Ne parlons plus de cela, messieurs !.. Mon premier soin, après avoir reçu la lettre de Perdita, a été d'envoyer à madame Lambertini un petit billet de rupture.

GEORGES. Un billet de rupture !

DE FLY. Pauvre femme !.. elle vous aimait !.. elle sera désolée.

DE CROI. Ah ! rassurez-vous. En galant homme, j'ai pris la précaution de joindre au billet un présent qui, je n'en doute pas, calmera un peu sa douleur.

GEORGES. Un présent ?..

DE CROI. Oui. C'en est fait pour moi des amours profanes !.. je ne veux plus désormais vivre que pour Perdita...

GEORGES. Allons, mon cher vicomte, recevez mon compliment sincère.

FRANÇOIS, *entrant et annonçant*. Monsieur le général C-rol !

GEORGES et DE FLY. Le général Carol.

GEORGES, *à part*. Que me veut-il ?.. que vient-il faire ici ? allons ! allons ! du calme ; remettons-nous.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, CAROL, *il est pâle et paraît ému*.

GEORGES, *allant à lui*. Ah ! général, quelle agréable et charmante surprise... à quel motif dois-je attribuer l'honneur de votre visite ?

CAROL, *pouvant à peine parler*. Pardon... pardon... je...

GEORGES. Vous avez à me parler, général... désirez-vous que nous soyons seuls ?

DE CROI. Je me retire.

DE FLY. Nous vous laissons...

CAROL. Non, messieurs, non, je vous prie de rester au contraire... Ce que j'ai à dire ne saurait être connu par trop de monde.

GEORGES. Qu'est-ce donc, général ? vous paraissez ému... troublé.

CAROL. Ah ! je le suis en effet.

GEORGES. Veuillez vous expliquer... A quoi puis-je vous être bon ?

CAROL. Vous pouvez peut-être m'aider, monsieur le comte, à découvrir les auteurs d'une trahison infâme.

TOUS. Une trahison !

CAROL. Vous pouvez peut-être m'aider à empêcher un crime...

TOUS. Un crime ?

CAROL. Oui, un crime tenté contre une pauvre jeune fille sans appui, sans défenseur... on le croyait du moins !.. contre une jeune fille à qui des misérables, dans le but de satisfaire leurs détestables passions, n'ont pas craint de tendre un piège.

GEORGES, *à part*. O ciel !.. saurait-il...

CAROL. On est venu trouver cet enfant dont l'innocence était le seul bien... une sainte croyance le seul bonheur... Sachant que ni présents ni promesses de fortune ne pourraient la séduire, on a eu recours, pour l'entraîner, à la ruse, au mensonge. On n'est servi pour attaquer son cœur des noms les plus sacrés, on lui a donné un espoir qui seul pouvait la trouver crédule... on lui a promis, messieurs, on lui a promis de lui rendre sa mère !..

TOUS. Sa mère !..

CAROL. Oui, sa mère, qu'elle devait rencontrer au milieu d'une fête, dans une maison où vous étiez cette nuit, monsieur le comte.

GEORGES. Moi ?

CAROL. Vous-même... car je vous y ai vu entrer.

GEORGES, *à part*. Grand Dieu !..

CAROL. Une maison de l'avenue Marbeuf.

DE CROI. L'avenue Marbeuf !.. mais nous y étions tous...

DE FLY. C'est vrai !..

GEORGES. Et vous dites que c'est là qu'on a conduit cette jeune fille ?

CAROL. Oui, une jeune fille que je connaissais depuis un mois. Sachant qu'elle allait sortir seule, se rendre dans une maison inconnue, j'avais pris la résolution de veiller sur elle. Je l'avais précédée en secret au lieu du rendez-vous... Et là j'attendais depuis une heure lorsque je la vis arriver...

DE FLY, *à part*. Maladroit... et je n'ai rien vu !

CAROL. On la fit entrer par une petite porte. Caché à quelques pas, j'attendis longtemps... Enfin, pensant qu'elle ne reviendrait pas, j'allais me retirer... lorsque tout à coup il me sembla entendre un cri... Ce cri retentit jusqu'à mon cœur ; je me rapprochai vivement... Mais déjà des hommes, le visage couvert de masques, avaient porté une femme dans une voiture... une femme que je re-

connus... Et les chevaux, lancés au galop, venaient de l'emporter.

TOUS. Est-il possible?

CAROL. Je me mis à courir... résolu à atteindre les ravisseurs... demandant au ciel de me donner la force et le courage... Mais vains efforts!... prière inutile!... Après avoir passé une partie de la nuit en courses, en recherches infructueuses, désespéré, accablé de fatigue, il m'a fallu renoncer à l'espoir de l'atteindre... Alors seulement je me suis souvenu de vous, monsieur le comte, de vous qui étiez dans cette maison, et qui pourriez peut-être me mettre sur la trace de la vérité.

GEORGES. Moi! général... mais je ne sais rien, je n'ai rien vu...

DE FLY. Rien absolument!... Êtes-vous bien sûr?

CAROL. Que trop sûr, hélas!...

DE CROI. Oh! mon Dieu!... cette jeune fille qui devait retrouver une famille... une mère... quel rapprochement étrange!... (A Carol.) Pardon, monsieur, un mot... Celle que vous cherchez, que l'on vous a enlevée, dites-vous, vous la nommez?...

CAROL. Perdita.

DE CROI. Perdita!...

CAROL. La connaissiez-vous?

DE CROI. Si je la connais!... Mais je l'ai- mais, monsieur...

CAROL. Vous?

DE CROI. Mon seul désir était de la nommer ma femme.

CAROL. Vous, monsieur?

DE CROI. Enlevée!... elle! Perdita! quand aujourd'hui j'espérais la revoir... quand je croyais!... Oh! je vous jure de ne pas prendre un jour de repos avant de l'avoir retrouvée.

CAROL. Mais où? mais comment?...

DE CROI. Le ciel m'inspirera!

GEORGES, lui prenant les mains. Mon ami, les grands mots ne mènent à rien, et, tout en respectant votre ardeur chevaleresque, je crois qu'il vaudrait mieux avoir recours à quelque chose de plus positif. (A Carol.) Avez-vous, monsieur le baron, formé quelque projet? vous êtes-vous arrêté à un plan de conduite?

CAROL. Me présenter à cette maison serait, je crois, une démarche inutile!... J'ai songé, aussitôt que l'heure me le permettra, à aller trouver le préfet de police et à déposer une plainte entre ses mains.

GEORGES. Mauvais moyen.

DE FLY. Très-mauvais moyen!

CAROL. Et pourquoi?

GEORGES. Peut-être le préfet de police n'attribuera-t-il pas aux faits dont vous avez

à vous plaindre toute la gravité qu'ils ont dans votre esprit.

CAROL. Comment?

GEORGES. Peut-être un enlèvement en l'an de grâce 1847, au milieu de Paris, par une nuit de bal, lui paraîtra-t-il bien invraisemblable...

DE FLY. C'est vrai!... c'est parfaitement vrai!...

CAROL. Mais que faire alors?... que faire?

GEORGES. Tenez, général, je possède un sang-froid qui vous manque en ce moment... Laissez-moi donc réfléchir à tout ceci... Dans une heure, si vous voulez bien venir me trouver, j'espère être en mesure de vous donner un bon avis.

CAROL. Soit, monsieur le comte, j'attendrai!...

DE CROI. Et moi, je ne veux rien attendre... je vais partir à l'instant même... Il faut que je retrouve Perdita ou que je meure!... (Il sort vivement.)

GEORGES. Ce pauvre garçon a la tête perdue!... (A Carol.) A bientôt, général!

CAROL. A bientôt, monsieur le comte! (Il sort.)

### SCÈNE V.

GEORGES, DE FLY, puis FRANÇOIS et CLOVIS.

DE FLY, qui a été reprendre son chapeau pendant ces derniers mots. Mauvaise affaire, cher ami!... Le vicomte d'un côté, de l'autre ce Carol, avec sa police, nous joueront quelque méchant tour.

GEORGES. Oh! quant au vicomte... il ne me m'inquiète pas... et je le délie de nous nuire. (Sonnant et allant écrire un mot sur la table. — A François, qui entre.) Ce mot, à l'instant, chez M. Lambquin, huissier.

DE FLY. Je comprends... Mais le général?... comment nous débarrasser de lui?

GEORGES. Ah! cela est plus difficile.

DE FLY. Attendez, cependant...

GEORGES. Vous avez un moyen?...

DE FLY. Peut-être.

GEORGES. Et le quel?

DE FLY. Par exemple, mon cher, quand on est de votre force à l'escrime...

GEORGES. Un duel? y songez-vous?...

DE FLY. Un bon petit coup d'épée l'empêcherait d'agir pendant quelque temps...

GEORGES. Mais sous quel prétexte provoquer le général sans lui donner des soupçons?...

DE FLY. Oui, voilà l'embarrassant!... cependant...

FRANÇOIS, revenant. Monsieur le comte!...

GEORGES, avec impatience. Eh bien! quoi?... tu n'es pas parti? Que veux-tu?

FRANÇOIS. Il y a à la porte, dans une voiture, avec trois ou quatre individus d'assez mauvaise mine, un monsieur qui demande à vous parler.

GEORGES. Qu'il vienne, ce monsieur!

FRANÇOIS. C'est ce que je lui ai dit... mais... il paraît qu'il ne le peut pas...

GEORGES. Alors qu'il me laisse tranquille et qu'il aille au diable...

FRANÇOIS. Je vais lui dire. *(Il va pour sortir.)*

CLOVIS, qui vient d'entrer, accompagné par deux recors: il est gris. Ne vous donnez pas la peine..., j'ai entendu...

GEORGES. Clovis!...

CLOVIS, piteusement. Je suis fumé, cher ami!

GEORGES, ne comprenant pas. Comment?

CLOVIS. Fumé... arrêté pour dettes, appréhendé au corps, si tu le préfères.

GEORGES. Ah! ces messieurs sont...

CLOVIS. Des recors ou des argou-ins... à ton choix... qui m'ont pincé comme je me préparais à rentrer chez moi après un souper assez... copieux.

DE FLY, à part. On s'en aperçoit.

GEORGES, froidement. C'est très-fâcheux... mais que puis-je à cela?...

CLOVIS. Si l'amitié n'est pas un vain mot... une méprisable jonglerie, tu peux me sauver.

GEORGES. En quoi faisant?

CLOVIS. En me donnant généreusement ce qui me manque pour payer.

GEORGES. Et combien te manque-il?

CLOVIS. Tout... Cinq cents francs de capital et trois cents francs de frais... Je possède cinquante centimes...

GEORGES, à part. J'ai bien assez de mes affaires sans m'occuper de celles des autres. *(Haut.)* Ma foi, mon cher ami, je suis désolé! Mais des engagements pris... des pertes considérables... Il m'est impossible de venir à ton aide.

CLOVIS, interdit. Ah! tu me refuses!... Eh bien, je ne m'attendais pas à cela de la part d'un ancien camarade. *(Se tournant vers les recors.)* Allons, messieurs, faites votre métier... Emmenez à Clichy Clovis Bisbille... l'homme unique... l'homme universel... Clovis l'artiste... Clovis le poète... Clovis le musicien... Clovis le maître d'armes.

DE FLY, à part. Le maître d'armes!... *(Bas à Georges.)* Payez!

GEORGES. Comment?

DE FLY, bas. Payez, vous dis-je!

CLOVIS. Partons, messieurs, partons!

GEORGES, qui a réfléchi. Attendez!

CLOVIS, étonné. Hein?... est-ce que? *(Voyant Georges tirer un billet de banque de son portefeuille.)* Ah bah!...

GEORGES, aux recors. Prenez... et laissez-nous. *(Les recors saluent et sortent.)*

CLOVIS. Ah bah! ah bah! Ce n'est point un rève? une fantasmagorie?... Je suis libre?

GEORGES, souriant. Sans doute.

CLOVIS. Ah! vertueux! ventre de biche! palembien! maugrebleu!... Nom d'un petit bonhomme!... Mais feu M. de Montyon ne t'allait pas à la cheville!... Mais tu dégages l'homme au petit manteau bleu!

GEORGES, souriant. Allons, calme-toi!

CLOVIS, avec explosion. Georges, mon ami... écoute bien ce que je vais te dire... Ce ne sont pas des mots... Ce ne sont pas des phrases... c'est ma pensée tout entière... C'est la vérité... en costume de bain.

GEORGES, souriant. Après?

CLOVIS. A partir de ce moment, je te suis dévoué corps et âme... Je suis une chose à toi... Je t'appartiens... Oui... Tu me dirais de porter tes lettres... de cirer tes bottes... Tu me dirais... que sais-je, moi? de tuer un homme!... je crois que je le ferais.

DE FLY, à part. *(Haut.)* Ah! ça, mon cher monsieur Clovis, vous n'avez peut-être pas déjeuné?

CLOVIS. Je suis vierge de tout aliment... Mais j'ai le gosier d'un sec...

DE FLY. Que ne le disiez-vous plus tôt? *(Il sonne. François entre.)* François, apportez-nous une bouteille de Chambertin et deux verres.

CLOVIS. Pourquoi pas trois?

DE FLY. Parce que notre ami Georges doit sortir ce matin... Il faut qu'il s'occupe de sa toilette.

CLOVIS, à Georges. Très-bien!... ne te gêne pas.

DE FLY, bas à Georges. Laissez-nous.

GEORGES. Au revoir... *(A part.)* Quel peut être son projet? *(Il sort par la droite.)*

## SCÈNE VI.

DE FLY, CLOVIS. *(François a apporté une bouteille sur le guéridon et sort.)*

DE FLY, à part. Si pour nos huit cents francs je pouvais nous défaire du Carol, ce ne serait pas trop cher. *(A Clovis.)* Allons, buvez donc...

CLOVIS. Et vous?...

DE FLY. Oh! moi, je n'ai pas soif... Je vous verserai. *(Il remplit le verre de Clovis.)*

CLOVIS, *buvant*. Quel joli vin!... Il faudra que je demande à Georges l'adresse de son fournisseur... et pour peu qu'il vende à crédit je lui ferai une forte commande.

DE FLY. C'est, je crois, du chambertin de l'année 1842.

CLOVIS, *buvant de nouveau*. Année 1842, je te vénère!...

DE FLY, *à part*. Le général va revenir... Nous sommes sauvés, si je puis faire naître une querelle entre ce jeune homme et lui... Mais comment? (*Haut*.) Eh bien, mon cher Clovis, êtes vous plus content?

CLOVIS, *achevant de se griser tout à fait*. Mais z'oui!... mais z'oui!... Cupidon me traite assez bien!... Pas plus tard que cette nuit j'ai retrouvé une ravissante bayadère...

DE FLY. Que vous nommez?...

CLOVIS. Mazagran.

DE FLY, *étonné*. Hein?...

CLOVIS. Vous la connaissez...

DE FLY. Beaucoup!... J'étais aussi chez elle...

CLOVIS. Ah! bah!... Comme ça se trouve!... Versez-moi à boire... Oh! Dieu!... son souvenir m'électrise... O Mazagran!...

DE FLY. Et cette femme vous a quitté?

CLOVIS. Après cinq jours de parfait amour... pour convoler avec un vicomte... Donnez-moi à boire.

DE FLY, *à part*. Nous y voilà!... (*Haut*.) Oh! un vicomte!...

CLOVIS. Est-ce qu'il y en aurait un autre?

DE FLY. Eh! oui, un autre qui vous trompait tous deux...

CLOVIS, *avec amertume*. Qui nous trompait tous deux!... Qui ça donc?

DE FLY. Un ex-beau du temps de l'empire... Un général en retraite.

CLOVIS. Une culotte de peau!... un traîneur de sabre!... Et c'est par une pareille moisie que je me laisserais couper l'herbe sous le pied? (*Tendant son verre*.) Versez-moi à boire!

DE FLY. Mais ce qu'il y a de plus drôle et que vous ne savez pas, c'est qu'elle lui a fait croire qu'elle avait eu des aventures vertueuses... des malheurs... Qu'elle était vierge et martyre... et qu'elle se nommait Perdita.

CLOVIS, *riant et très-gris*. Perdita!... Ah! ah! ah!... elle est bonne la farce!... Donnez-moi le nom du vieux... Donnez-moi son adresse... Je la réclame, j'y vole... et je me venge... Enfoncé l'invalidé... enfoncé!

En avant, marchons,  
Contre les barbons.

(*Tendant son verre*.) Donnez-moi à boire... Montyon!... donnez-moi à... (*Il s'assoupit dans son fauteuil*.)

DE FLY, *à part*. Bravo! le voilà comme je le voulais!

FRANÇOIS, *annonçant*. Monsieur le général Carol.

## SCÈNE VII.

LES MÈMES, CAROL, puis GEORGES.

CAROL. Pardon... monsieur de Marigny est absent?

DE FLY. Pas pour longtemps, général... Il est, je crois, en train de changer de toilette... Est-il indiscret de vous demander si vous avez pris une résolution?

CAROL. Je suis décidé à ne pas retarder d'une heure... d'une minute, la démarche que je compte faire... et je venais prier votre ami de m'accompagner chez le préfet de police pour lui déclarer l'enlèvement de Perdita.

CLOVIS, *s'éveillant à demi*. Perdita!... Qu'est-ce qui parle de Perdita?

DE FLY. Personne!... dormez!

CAROL, *montrant Clovis*. Quel est ce jeune homme?

DE FLY. Un camarade de collège à Georges, que nous venons de tirer d'une situation fâcheuse, et que la joie a grisé, conjointement avec le chambertin... Ne faites pas attention à lui, général.

CAROL. Voyez-vous, monsieur, attendre est impossible! Je mourrais d'impatience et d'angoisse si cette horrible incertitude devait se prolonger... Ma vie n'a plus qu'un but désormais, celui de retrouver ou de venger Perdita.

CLOVIS, *réveillant*. Encore!... (*Se levant s'avançant en trébuchant près de Carol*.) C'est donc vous qui... avez parlé de... Perdita?

CAROL, *étonné*. Oui... après?

CLOVIS. Vous la connaissez donc?

DE FLY, *à Carol*. Ne répondez pas! il est gris!

CLOVIS. Eh bien! est-ce que vous ne m'avez pas entendu?... je vous demande si vous la connaissez?...

CAROL, *impatiente*. Eh! que vous importe! je suppose qu'entre elle et vous il n'y a jamais rien eu de commun!

CLOVIS, *riant*. Rien de commun!... Ah! ah! en v'la une fameuse!

CAROL. Expliquez-vous, monsieur! Je crois que, dans ce moment, nous ne parlons pas de la même personne...

CLOVIS. Que si! que si!... Je sais bien que la demoiselle a changé de nom pour dérouter son Géronte; mais c'est toujours elle: j'ai appris la chose de quelqu'un qui la savait, comme dit Bilboquet.

CAROL. Et vous dites que vous avez été l'amant de cette femme ?

CLOVIS. Un peu... beaucoup... passionnément...

CAROL, avec force. Eh bien, moi, je prends que vous en avez menti !

CLOVIS. Hein ?

DE FLY, vivement. Général!... général!... encore une fois il n'est pas dans son bon sens...

CAROL, sans l'écouter et à Clovis avec colère. Oui, vous en avez menti et vous êtes un drôle!...

GEORGES, entrant. Eh bien ! qu'est-ce donc ?

CLOVIS. Un drôle ! Ah ! j'en ai menti !... ah ! je suis un drôle !... Eh bien, ces deux mots-là, je vais vous les écrire sur la joue. *(Il lui donne un soufflet.)*

CAROL. Misérable ! ! *(Il veut se jeter sur Clovis.)*

GEORGES, se précipitant entre eux. Messieurs... messieurs... respectez-vous !

CAROL. A moi, une pareille injure !... ah ! tout votre sang...

DE FLY. Général!... M. Clovis se met complètement à vos ordres... Ce soir, Georges et moi nous aurons l'honneur de nous présenter chez vous.

CAROL, froidement. Il suffit, monsieur !... *(Il salue et sort.)*

### SCÈNE VIII.

GEORGES, DE FLY, CLOVIS, puis JOSEPH.

GEORGES. Mais que s'est-il donc passé en mon absence ?

CLOVIS. Ah ! ça, c'est donc lui qui est le vieux ?..

DE FLY. Eh ! certainement !.. Vous avez fait là un joli coup ! mais occupons-nous d'abord du point important... *(A Clovis.)* Comme le premier insulté, vous avez le choix des armes... Nous profiterons de notre droit en choisissant l'épée.

CLOVIS. Va pour l'épée !

DE FLY. Il serait peut-être bon de vous refaire la main... Nous allons tirer tout de suite, pendant un instant ; si toutefois vous êtes en état de le faire.

CLOVIS. Parbleu !... cette querelle m'a totalement dégrisé...

GEORGES, montrant la droite. Eh bien, entrons là... Il y a des fleurs, et... *(Clovis sort par la droite.)*

JOSEPH, qui vient d'entrer par la gauche. Pardon, monsieur...

GEORGES. Joseph ! qui t'amène ?

JOSEPH. M. de Croi est arrêté!..

GEORGES, avec joie. Enfin !..

GEORGES. C'est bien !.. laissez-nous !... *(Joseph sort.)*

DE FLY. Eh bien, mon cher Georges, vous voilà délivré de l'un... et demain, si votre ami Clovis est adroit, demain vous serez délivré de l'autre...

GEORGES, le regardant fixement. Comment ?

DE FLY. Allons faire des armes avec ce jeune homme ! *(Ils sortent par la droite.)*

### Huitième Tableau.

#### LA MAISON ISOLÉE.

Le théâtre est coupé en deux parties dans sa hauteur, — La partie du haut représente une chambre très-simple. — Une porte au fond donnant sur un escalier extérieur. — A gauche, une autre porte à laquelle on arrive par un escalier intérieur. — Une fenêtre garnie de mauvais rideaux et dont les contrevents sont fermés. — Deux autres portes de cabinet s'ouvrant en dehors. — Un guéridon sur lequel est placé un plateau avec quelques aliments, — Deux chaises. — Au fond, une cheminée avec un cordon de sonnette.

La partie du bas représente une ancienne salle de cabaret complètement démeublée. — Au fond, une porte qui est l'entrée principale. — Près de cette porte, une fenêtre dont les contrevents sont fermés. Portes latérales. — Celle de gauche conduit au premier étage. — Celle de droite à une autre pièce du rez-de-chaussée. — Lorsque le changement de décoration s'opère, la salle du bas est vide. Il y fait nuit. — Dans celle du premier étage, se trouvent Perdita et Rosolio. — Cette chambre se trouve momentanément éclairée par une lumière que Rosolio, masqué, tient à la main.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

PERDITA, très-pâle, est assise près de la cheminée ; ROSOLIO, debout, près de la porte d'entrée, une lumière à la main.

ROSOLIO. Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler, mademoiselle... Que voulez-vous encore ?

PERDITA. Comment, ce que je veux !... mais c'est une explication que je demande... que j'exige...

ROSOLIO. Je vous ai déjà dit, mademoiselle, que je ne pouvais pas vous en donner.

PERDITA, se levant. Mais c'est horrible !.. c'est horrible... L'incertitude dans laquelle vous me laissez est plus cruelle mille fois que la plus affreuse vérité !.. Il y a vingt-quatre heures que l'on me retient ici prisonnière... Pourquoi ?.. dans quel but ?.. Parlez, monsieur, parlez !.. je vous en supplie... apprenez-moi, du moins, quel sort m'est réservé... Est-ce à mon honneur qu'on en veut ?.. est-

ce à ma vie ?.. (Tombant à genoux.) Mon Dieu ! tuez-moi !.. tuez-moi tout de suite !.. mais ne me faites pas souffrir ainsi...

ROSOLIO. A votre honneur ?.. à votre vie ?.. Ni à l'un ni à l'autre, mademoiselle... mais de graves intérêts exigent que vous restiez dans cette maison.

PERDITA. Longtemps... longtemps encore ?

ROSOLIO. Je ne sais.

PERDITA. De graves intérêts ?.. Mais lesquels ?

ROSOLIO. Je ne puis répondre.

PERDITA. Ah ! attendez !.. attendez !.. on m'a parlé d'un homme jaloux... le mari de ma mère... Il a su qu'elle cherchait à me revoir... il m'a fait enlever pour me séparer d'elle... Oui... c'est lui, n'est-ce pas ?.. Eh ! bien, monsieur, allez le trouver... dites à cet homme que jamais, jamais, entendez-vous ?.. jamais, quoi qu'il m'en coûte, je ne ferai rien pour connaître ma mère, que je refermerai ce secret dans mon cœur... que je me contenterai d'invoquer Dieu pour elle. — Dites-lui cela, monsieur... et alors il aura pitié de moi, il me rendra la liberté.

ROSOLIO. C'est impossible, mademoiselle !

PERDITA. Impossible !

ROSOLIO. Quant à présent, du moins... Il faut vous résigner et attendre.

PERDITA. Mais il y a des lois... des tribunaux... je vous livrerai à la justice.

ROSOLIO. Et comment ? vous ne connaissez pas nos visages.

PERDITA. Je crierai... j'appellerai à mon secours.

ROSOLIO. Essayez.

PERDITA, amèrement. Ah ! oui, vous avez eu soin de sceller cette fenêtre... de m'ôter tout moyen de me faire entendre. (Avec force.) Mais c'est infâme, savez-vous, c'est infâme ce que vous faites là ?

ROSOLIO. Mademoiselle !

PERDITA, changeant de ton et suppliante. Ah ! pardonnez-moi, monsieur. Je menace quand je devrais prier.

ROSOLIO. Allons, calmez-vous ! Après tout on ne veut pas vous faire de mal... soyez donc raisonnable... Depuis que vous êtes ici, vous n'avez ni mangé... ni pris de repos.

PERDITA. Du repos...

ROSOLIO, reprenant la lumière. Je descends... Si vous aviez besoin de quelque chose... vous savez où est la sonnette.

PERDITA. Vous me laissez... dans cette obscurité.

ROSOLIO. C'est plus prudent... Avec votre petite tête folle, vous n'auriez qu'à mettre le feu... Du reste, il est sept heures, et le jour

ne tardera pas à paraître... Au revoir. (Il sort et referme la porte.)

## SCÈNE II.

PERDITA en haut ; puis DE LA CROISSETTE, SAN-LUCE et ROSOLIO en bas.

PERDITA, courant à la porte. Monsieur ! monsieur !.. Il s'en va !.. il ne m'écoute pas ! Oh ! j'ébranlerai cette porte. (Allant à la fenêtre.) Je briserai cette fenêtre !.. Impossible !.. et nul moyen de me faire entendre ! de sortir d'ici !.. Ah ! que je suis malheureuse !.. Mon Dieu ! mon Dieu ! ne prendrez-vous pas pitié de moi ? (Elle se laisse tomber sur une chaise et reste accablée.)

SAN-LUCE, entrant par la droite dans la salle du bas. Ouf !.. il ne fait pas chaud là dedans !

DE LA CROISSETTE, entrant aussi. Ne m'en parlez pas, mon cher. Je viens de passer la plus exécrable nuit... j'ai le nez... les oreilles, tout... absolument tout gelé... (Il éternue.) Allons, bien ! voilà que je m'enrhume maintenant... il ne me manquait plus que cela. (Eternuant.) Atchum !

ROSOLIO, entrant par la gauche. A vos souhaits, baron !

DE LA CROISSETTE. Merci ! (Avec humeur.) Hum ! mes souhaits... si j'avais ce que je souhaite, je ne serais pas ici.

SAN-LUCE, à Rosolio. Vous venez de la haut ?

ROSOLIO. Oui.

SAN-LUCE. Eh bien ?

ROSOLIO. Eh ! bien, toujours la même chose... des larmes, des menaces, des supplications...

DE LA CROISSETTE. Ah ! notre ami Georges nous a donné là une triste commission.

SAN-LUCE. C'est vrai !.. mais enfin, nous sommes tous solidaires... Le mal qui atteindrait notre honorable chef nous atteindrait aussi.

DE LA CROISSETTE. C'est égal ! j'ai bien regretté cette nuit mon petit édreton de la rue Breda... les matelas de monsieur Gadichet sont d'un dur !

ROSOLIO. Ah ! ne vous plaignez pas trop de Gadichet, monsieur le baron... Nous avons été bien aises de le trouver.

DE LA CROISSETTE. Quand je pense qu'à l'heure qu'il est je pourrais être à Hombourg.

SAN-LUCE. A Hombourg ?

DE LA CROISSETTE. Oui... j'avais le projet depuis quelque temps d'y aller essayer une martin... (Eternuant.) Atchum !.. (Achevant le mot.) Gale.

ROSOLIO. Ah ! bah ! Vous donnez dans les

martingales, vous? Moi j'aime mieux les cartes. (*Faisant le geste de battre.*) C'est plus sûr!

SAN-LUCE. Allons, messieurs, prenons notre parti en braves... Au lieu de nous lamenter, cherchons plutôt à tuer le temps.

DE LA CROISSETTE. Et comment?

ROSOLIO Je proposerais bien une bouillotte... mais, entre nous, cela serait de peu d'intérêt.

DE LA CROISSETTE. C'est vrai!... Je crois que nous sommes à peu près d'égale force.

ROSOLIO. Eh bien! faisons tout simplement un appel à l'armoire du père Gadichet. Je lui ai recommandé de la bien garnir... vivons une bouteille de champagne.

DE LA CROISSETTE. Va pour le champagnel

ROSOLIO. Allez chercher une table et des chaises... moi, pendant ce temps-là je me charge de décoiffer la fiole. (*La Croisette et le baron entrent dans la pièce à droite et en ressortent avec une table et des chaises. Rosolio a été ouvrir une armoire et en a retiré une bouteille dont il fait sauter le bouchon; pendant ce temps Perdita est revenue peu à peu de son accablement.*)

PERDITA. Personne ne viendra-t-il donc à mon secours?

ROSOLIO, qui a décoiffé la bouteille. Approchez vos verres... et de la gaieté... morbleu! (*Versant et élevant son verre.*) A notre santé, messieurs!

LES DEUX AUTRES, trinquant. A notre santé. (*On entend frapper à la porte.*)

ROSOLIO. Chut!

SAN-LUCE, à voix basse. Qui peut frapper à pareille heure?

DE LA CROISSETTE de même. Georges, peut-être.

SAN-LUCE, de même. Impossible! nous sommes convenus d'un signal. (*On frappe plus fort.*)

ROSOLIO, bas. Ne répondons pas.

DE LA CROISSETTE, bas. C'est plus prudent.

PERDITA, se levant. Il me semble avoir entendu frapper. (*Écoutant.*) Oui, je ne me trompe pas, les coups redoublent... Si l'on avait découvert ma retraite... si l'on venait à mon aide. (*Elle s'approche de la fenêtre et prête l'oreille.*)

CLOVIS, en dehors. Eh! vertuchou! ouvrez donc! vous êtes levés! j'aperçois de la lumière.

SAN-LUCE, bas. Ah! diable!

LA CROISSETTE. Nous sommes pris!

ROSOLIO. C'est quelqu'un qui se trompe de porte ou qui croit que la maison est encore à louer... Il me semble que le mieux est d'ouvrir.

SAN-LUCE. Oui, notre refus obstiné pourrait éveiller les soupçons. Ouvrons, et débarrassons-nous de l'importun. (*Il va ouvrir.*)

### SCENE III.

LES MÊMES, CLOVIS.

CLOVIS. Ah! ça, vous êtes donc sourds que vous me laissez me morfondre comme ça à la porte.

SAN-LUCE. Que demandez-vous, monsieur, et que voulez-vous?

CLOVIS, étonné et à part. Tiens, ce n'est pas le père Gadichet... Qu'est-ce que c'est donc que ces gens-là? (*Haut.*) Pardon... Le père Gadichet, s'il vous plaît, le propriétaire de la maison, est-ce qu'il n'est pas là?

ROSOLIO. Le père Gadichet ne demeure plus ici... la maison a changé de maîtres.

CLOVIS. Ah! bah! et c'est vous?

ROSOLIO. Nous-mêmes.

CLOVIS. Alors, c'est blanc bonnet et bonnet blanc. Je puis vous dire ce qui m'amène. (*Il fait un mouvement pour entrer, San-Luce lui barre le passage.*) Pardon! voulez-vous me permettre... Il ne fait pas chaud ce matin pour causer à la porte; parole d'honneur, j'ai l'onglée.

SAN-LUCE. Mais, monsieur...

CLOVIS, entrant. Vous étiez occupés?... compris... je n'en ai pas pour longtemps. Je suis pressé, car, tel que vous me voyez, messieurs, je me bats en duel ce matin.

SAN-LUCE. Eh! que nous importe!

CLOVIS. Voilà!... Vous saurez qu'il y a peu de temps je demeurais ici...

ROSOLIO. Ici?

CLOVIS. C'est-à-dire au-dessus, au premier, un logement très-gentil... trente francs par mois... rien que ça, c'était cher, mais je ne payais pas, ce qui me faisait une diminution.

SAN-LUCE. Eh bien, après?

CLOVIS. Sous le prétexte frivole que depuis un mois et demi que j'occupais le susdit logement j'étais en retard de six semaines, le père Gadichet m'a... comment dirais-je?... m'a flingué à la porte. Ces propriétaires sont tous les mêmes!... Et dans la précipitation de ce déménagement forcé, j'ai oublié quelque chose en haut.

ROSOLIO. Quelque chose?

CLOVIS. Oui... des petits objets dont j'ai besoin ce matin et auxquels j'attache une espèce de superstition... C'est une bêtise, si vous voulez, mais c'est comme ça! voilà! (*Les trois chevaliers se regardent.*)

PERDITA, tristement. Le bruit a cessé... encore un espoir qui m'échappe.



CLOVIS, voyant qu'on ne lui répond pas. Ainsi, vous permettez, messieurs, n'est-ce pas ? (*Il fait un mouvement vers la porte.*)

SAN-LUCE, se jetant au devant de lui. Non, non... où allez-vous ?

CLOVIS. Parbleu ! je vais... je vais chez feu moi !

ROSALIO. C'est inutile,

CLOVIS. Ah ! je comprends !.. la chambre est habitée par une dame. (*Mouvement des chevaliers.*) Couchée peut-être ?.. Pardon !

SAN-LUCE, à part. Il va nous laisser !

CLOVIS, prenant une chaise. J'attendrai... j'attendrai qu'elle soit visible.

ROSOLIO. Vous attendrez ?

CLOVIS. Sans doute !..

SAN-LUCE. Vous attendrez ?

CLOVIS. Oui.

LA CROISSETTE. Vous attendrez ?..

CLOVIS. Pardieu !.. Ah ! ça, croyez-vous m'effrayer parce que vous êtes trois ?.. Mais vous seriez trois douzaines que cela ne ferait absolument rien. (*À part.*) L'omelette serait plus forte, voilà tout ! Plus il y a d'œufs, plus on en casse.

SAN-LUCE, avec colère. Monsieur !.. une pareille importunité est étrange ! Je vous répète qu'il n'y a rien dans cette chambre, rien ni personne ! (*En ce moment, Perdita tire le cordon placé près de la cheminée, et la sonnette retentit en bas.*)

CLOVIS, étonné. Personne !

ROSOLIO, à part. Diable !

CLOVIS, riant. Ah ! farceurs ! mais c'est ma sonnette ; ma ci-devant sonnette ; cette sonnette ne s'est pas tirée toute seule, à moins que le père Gadichet n'y ait pendu son chat, en attendant qu'il en fasse une gibelotte.

ROSOLIO, avec emportement. Ah ! ça, monsieur, nous ferez-vous le plaisir de nous laisser tranquilles ? Nous sommes ici chez nous, et nous désirons, entendez-vous bien, nous désirons y rester seuls !

CLOVIS, interdit. Ah ! excusez !.. vous n'êtes pas trop polis, savez-vous ?.. Mais, bah ! je n'ai pas le temps de vous chercher quelle : et, puisque vous le prenez sur ce ton-là, je m'en vais.

ROSALIO. C'est heureux !

CLOVIS, ironiquement. Désolé de vous avoir dérangés, et au plaisir de ne jamais vous revoir.

ROSOLIO, avec impatience. Partirez-vous, enfin ?

CLOVIS. Je pars ! (*À part.*) C'est égal ! j'ai un autre moyen... (*Haut.*) Salut, messieurs. (*Il sort par le fond.*)

## SCÈNE IV.

LES MEMES, moins CLOVIS.

SAN-LUCE. Ah ! enfin ! le voilà parti !

LA CROISSETTE. Il m'a fait une peur avec ses questions.

ROSOLIO. Le diable m'emporte, j'ai cru qu'il se doutait de quelque chose.

LA CROISSETTE. Cette maudite sonnette qui se met à retentir !

SAN LUCE, gaiement. Oublions cela, messieurs ! Encore un verre de champagne... et allumons un cigare pour nous réchauffer.

LA CROISSETTE. Mais la prisonnière qui a sonné ?

SALUCES. Bah ! nous savons de quoi il s'agit !.. Encore des questions ou des menaces... Il est inutile de nous déranger. (*Ils boivent, allument des cigares, s'asseyent et fument. On entend frapper légèrement en dehors à la porte du fond de la chambre où est Perdita.*)

PERDITA, étonnée. Je ne m'abuse pas ! On frappe à cette porte. (*S'approchant à voix basse.*) Qui est là ?

CLOVIS, en dehors. Ami, ouvrez !

PERDITA, à voix basse. Je n'ai pas de clef

CLOVIS, en dehors. J'en ai une. (*On l'entend mettre la clef dans la serrure.*)

PERDITA, à elle-même. Que signifie... cette voix... il me semble la connaître !.. Mon Dieu ! m'enverriez-vous donc un sauveur ?

## SCÈNE V.

LES MEMES, CLOVIS.

CLOVIS, entrant avec précaution et laissant la porte entrouverte à part. Une femme !.. je m'en doutais... elle sera plus complaisante que ces ours d'en bas !.. (*Haut.*) Tiens, pas de luminaire !.. attendez ! j'ai des chimiques dans ma poche... un fumeur ! (*Il cherche ses allumettes.*)

PERDITA, à elle-même. Ah ! oui... oui, j'en suis sûre... cette voix m'est connue !.. (*Clovis a allumé une allumette. Perdita pousse un cri.*) M. Clovis !

CLOVIS, stupéfait. Mon ex-petite voisine ! (*Il laisse tomber son allumette qui s'éteint.*)

PERDITA, avec joie. C'est vous, mon ami... Oh ! je suis sauvée !

CLOVIS. Sauvée !.. mais vous couriez donc quelque danger !

PERDITA. Eh ! quoi !.. vous ne saviez rien !..

CLOVIS. Rien de rien !.. Je venais pour...

Mais il s'agit pas de cela pour l'instant...  
(*Prenant la main de Perdita.*) Voyons,  
parlez vite ! instruisez-moi... que vous est-il  
arrivé ?

PERDITA. Je suis victime d'une trahison  
infâme !...

CLOVIS. Une trahison !...

PERDITA. J'ai été enlevée et conduite ici  
où l'on me retient malgré moi...

CLOVIS. Est-il possible !

SAN-LUCE, qui écoute depuis quelques  
instants. Mais j'entends parler là-haut...

LA CROISSETTE et ROSOLIO. En vérité !...  
(*Ils prêtent attention.*)

PERDITA, à Clovis. Oui, mon ami, et de-  
puis deux jours je suis ici prisonnière.

CLOVIS. Pauvre fille ! et je ne l'ai pas su  
plutôt ! Vous si bonne, si sage, si gentille !...  
Ah ! c'est le ciel qui m'a conduit ici !

ROSOLIO. Plus de doute, il y a quelqu'un !

SAN-LUCE. Ce jeune homme, peut-être...  
Ah ! si c'est vrai, malheur à lui ! (*Il sort vi-  
vement par le fond.*)

CLOVIS. Les brigands ! les chenapans !...  
leur compte sera bon !... (*À Perdita.*) Mais  
pensons au plus pressé. La cage est ouverte,  
prenons notre volée...

PERDITA. Oui, oui, venez, partons ! (*Ils  
se dirigent vers la porte du fond; mais elle se  
referme et on entend tourner la clef.*) Grand  
Dieu !

CLOVIS. Enfermés !

PERDITA, avec effroi. Et j'entends des pas  
dans l'escalier !... On va vous trouver ici...  
vous êtes perdu !

CLOVIS. Perdu ? oh ! pas encore peut-être !...  
(*Il court vivement à l'armoire qui est près  
du lit et l'ouvre.*) Les voilà ! les épées de mon  
père ! ce que je venais chercher... Nous  
sommes sauvés ! (*La porte de gauche s'ouvre  
et Rosolio tenant une lumière, paraît.*)

ROSOLIO, s'arrêtant sur le seuil. Que  
vois-je !...

CLOVIS, à Rosolio. Donnez-vous donc la  
peine d'entrer, monsieur... Vous désirez  
garder madame... moi, je prétends l'amme-  
ner... Eh bien, nous allons nous la disputer  
en chevaliers français... (*Lui présentant une  
des deux épées.*) Daignez accepter ce joujou...  
(*Il tend une épée à Rosolio qui la prend et  
se met en garde.*)

PERDITA, effrayée. O ciel ! je ne dois pas  
souffrir...

CLOVIS, tout en ferraillant, à Perdita.  
N'ayez pas peur ! ça me connaît... j'ai été  
maître d'armes !

SAN-LUCE, reparaisant au bas par le  
fond. Les oiseaux sont en cage !...

LE BARON. Ah ! bon Dieu ! mais j'entends  
du bruit !

SAN-LUCE. En effet...

LA CROISSETTE. On dirait qu'on se bat là-  
haut...

SAN-LUCE. J'y cours !... (*Il sort par la  
gauche. Pendant ce temps, Clovis a forcé  
Rosolio à rompre et l'a acculé au cabinet  
de droite. Il fait sauter son épée; Rosolio  
se jette dans le cabinet. Clovis retire vice-  
ment la porte à lui et l'enferme.*)

CLOVIS, gaiement. Et d'un !

SAN-LUCE, paraissant en haut à la porte  
de gauche. Des épées !

CLOVIS. A votre service, cher monsieur...  
si le cœur vous en dit, voilà ! (*Il lui tend l'é-  
pée qu'il a ramassée.*)

SAN-LUCE, saisissant l'épée avec colère.  
En garde donc ! et tenez-vous bien !

CLOVIS. Je ferai de mon mieux. (*Ils croi-  
sent le fer.*)

LA CROISSETTE, au comble de la per-  
plexité. Il se passe quelque chose d'extraor-  
dinaire, c'est certain...

CLOVIS, à San-Luce qu'il fait reculer de-  
vant lui. Mais où allez-vous donc ? vous  
n'êtes pas fort du tout... vous rompez, cher  
monsieur, vous rompez... Ah ! (*Tout en  
parlant, il a poussé San-Luce vers le cabi-  
net de gauche, il fait sauter son épée comme  
celle de Rosolio, puis l'enferme dans le ca-  
binet.*) Et de deux ! Il n'y en a plus qu'un  
en bas... filons !...

PERDITA. Ah ! mon ami, mon sauveur !

CLOVIS. Vite, vite, venez... (*Gaiement.*)  
Emportez les épées, ils pourraient s'égurger  
avec !... (*Il disparaît par la gauche avec  
Perdita.*)

LA CROISSETTE, prêtant l'oreille. Le ta-  
page a cessé... il paraît que nous sommes  
vainqueurs... (*Se frottant les mains.*) Je se-  
rais enchanté que nous ayons donné une  
bonne leçon à ce visiteur importun ! (*Se re-  
tournant vers le fond.*) Ah ! on vient ! (*Clo-  
vis reparait dans le bas à Perdita et se di-  
rige vers la porte du fond.*)

LA CROISSETTE, reculant. Ah ! bon Dieu !  
il est armé !

CLOVIS, faisant passer Perdita devant lui.  
Passez, ne craignez rien !... (*Au baron qui  
fait mine de vouloir s'élancer.*) Si tu appro-  
ches, j'embroche !... (*À Perdita.*) Filons !  
Au revoir, messieurs !... (*Il sort et referme  
la porte. Le baron reste consterné. On en-  
tend frapper en haut à coups redoublés.*)

## ACTE CINQUIÈME

## Neuvième Tableau.

## UNE CELLULE À CLICHY.

Le théâtre représente une cellule de la prison pour dettes. — Mosaïques au-dessus, lit de fer, une table, deux chaises. — La porte se ferme en dedans avec un crochet.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DE CROI, LE GREFFIER de la prison pour dettes.

DE CROI. Je vous répète, monsieur le greffier, que je veux sortir.

LE GREFFIER. Pour sortir, monsieur, il faut payer.

DE CROI. Mais je suis victime d'une abominable machination!... Je n'ai jamais signé de lettres de change!

LE GREFFIER, souriant. C'est bien difficile à croire... on ne vient guère à Clichy que pour en avoir trop signé... Et malheureusement, mon cher monsieur, le chiffre de votre dette est bien lourd.

DE CROI. Arrêté!... moi!... par quelle fatalité? Depuis hier, je me creuse la tête sans pouvoir deviner quel peut être l'auteur de cette trame infernale... Ah! c'est horrible! c'est à devenir fou!

LE GREFFIER. Remettez-vous, monsieur; si, comme vous le dites, votre arrestation est le résultat d'un acte de mauvaise foi, vous porterez plainte, et la justice appréciera...

DE CROI. Mais, en attendant, je suis privé de ma liberté!... au moment où j'en aurais le plus besoin... où une femme que j'aime m'appelle peut-être à son aide!...

UN COMMISSIONNAIRE, appelant au dehors. Mō-o-o-sieur Jules de Croi!

LE GREFFIER. Tenez, voilà qu'on vous fait demander... Il est possible que ce soit pour vous donner des nouvelles. (Allant à la porte). Monsieur de Croi, c'est ici, n° 9.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMMISSIONNAIRE, vieux et boiteux.

LE COMMISSIONNAIRE. C'est vous qui êtes monsieur de Croi?

DE CROI. Oui. Que voulez-vous?

LE COMMISSIONNAIRE. Il y a au greffe des personnes qui demandent à vous voir!

DE CROI. Qui cela?

LE COMMISSIONNAIRE. Un monsieur et une dame de différents sexes.

DE CROI. Savez-vous leurs noms?

LE COMMISSIONNAIRE. Non!... mais c'est écrit là-dessus. (Il lui donne un papier.)

DE CROI, lisant. — « Adalbert Gredelu. — Albertine. » Je ne connais pas... mais n'importe!... dans ma position je ne dois rien négliger.

LE GREFFIER. Voulez-vous recevoir ces personnes?

DE CROI. Certainement.

LE COMMISSIONNAIRE. Alors, signez ce permis. (Il lui présente son portefeuille et un crayon; de Croi signe.) Est-ce vous qui payez la commission?

DE CROI. Oui, tenez. (Il lui donne de l'argent.)

LE COMMISSIONNAIRE. Cinq francs!... Merci bien, monsieur! (Il sort avec le greffier.)

## SCÈNE III.

DE CROI seul, puis MAZAGRAN,

DE CROI. Adalbert! Albertine!... Que signifie!... Peut-être Georges n'aura-t-il pas voulu donner son véritable nom... Oui, ce doit être lui... Il a appris mon arrestation avant de recevoir ma lettre, et il vient à mon secours... Excellent ami!... mais cette femme... cette Albertine?... Oh! mon Dieu! je n'ose espérer... et cependant... si c'était... (La porte s'ouvre; Mazagran entre vivement.) Adèle!...

MAZAGRAN, se jetant à son cou. Eh bien, oui, c'est moi!

DE CROI, stupéfait. Vous!... ici... et sous ce nom?

MAZAGRAN. Dam... j'avais peur que tu ne voulusses pas me recevoir sous le mien, méchant!... et j'ai pris un sobriquet pour arriver jusqu'à toi.

DE CROI. Bonne Adèle!

MAZAGRAN. Oui, bonne Adèle!... qu'on a abandonnée... trahie... plantée là comme un pauvre chien!... Je vous croyais toujours heureux, monsieur, et si je vous avais rencontré dans la rue, je vous aurais arraché les yeux... mais tu es arrêté! tu es malheureux! j'ai tout oublié et j'accours!... Mais occupons-nous de la chose importante... Pour combien es-tu ici?

DE CROI. Pour six cent mille francs.

MAZAGRAN. Tu as signé pour six cent mille francs de lettres de change !..

DE CROI. Moi !... mais non... jamais !... je n'ai rien signé !..

MAZAGRAN, *étonné*. Bah !

DE CROI. Je le jure... et je ne m'explique pas par quelle ruse... quel complot...

MAZAGRAN, *qui a réfléchi*. Attends !... je tiens peut-être le fil... (*Montrant le poing.*) Canaille !

DE CROI. De qui parles-tu ?

MAZAGRAN. Eh ! de ce brigand-là !

DE CROI. Salomon ?

MAZAGRAN. Je ne connais pas Salomon !

DE CROI. Mais alors ?

MAZAGRAN. De Georges, parbleu ! ton scélérat d'ami !

DE CROI, *avec étonnement*. Georges de Maigny !..

MAZAGRAN. Est-ce que tu ne savais pas ?

DE CROI. Mais, quoi ?... quoi donc ?

MAZAGRAN. Que c'est lui qui t'a fait flaqueur à Clichy, et qu'il te mijote ce coup-là depuis le jour où il m'a enjolée pour que je devienne ta maîtresse.

DE CROI. Que dites-vous ? Georges vous connaissait ?

MAZAGRAN. Parbleu !

DE CROI. Est-ce possible ?

MAZAGRAN. C'est si bien possible qu'il m'a fait déménager de la rue Neuve-Saint-Georges, où j'edemerais, pour m'installer avenue Marbeuf, sous le nom ronflant de madame veuve Lambertini...

DE CROI. Qu'entends-je !... mais pourquoi cette comédie, cette ruse ?

MAZAGRAN. Est-ce que je sais, moi ? Ce filou de Georges m'a entourillée... il a payé mes dettes... on ne résiste pas à ces procédés-là. Et puis que veux-tu ? Je suis ce que le bon Dieu m'a faite... folle, légère, étourdie... Enfin, je t'ai trompé... je m'en accuse, je m'en repens, pardonne-moi !

DE CROI. Mais...

MAZAGRAN. Ah ! pardonne-moi tout de suite... où je suis capable de m'asphyxier avec m'importe quoi !

DE CROI, *la relevant*. Te pardonner !... oui, certes ! Pauvre enfant ! ce n'est pas à toi que j'en veux... à toi, si bonne et si dévouée... c'est à lui... à ce Georges !... s'il est aussi coupable que tu le prétends...

MAZAGRAN. C'est un gueux, je te dis !...

DE CROI. Mais enfin comment as-tu appris ?...

MAZAGRAN. Par Fifine !... Il paraît qu'elle était au mieux avec ton domestique... tu sais, ce surnois de Joseph... et il lui a avoué qu'il remettait à Georges tous les papiers timbrés que t'envoyait l'huissier.

DE CROI. Est-il possible !... mais ces lettres de change, ce serait donc lui ?

MAZAGRAN. Tiens, vois-tu, il y a une circonstance qui m'avait toujours tracassée, et dans laquelle je vois clair maintenant... tu sais bien, un soir, à ce souper, chez Véry ?..

DE CROI. Eh bien ?

MAZAGRAN. Eh bien, j'étais un peu... pompette... c'est vrai... je m'étais même assoupi ; mais je ne dormais pas assez pour ne pas me souvenir de ces prétendues invitations qu'il t'a fait signer... je parierais ma tête que c'étaient des lettres de change...

DE CROI. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! tant de mensonges ! tant d'infâmies !... ; mais que faire ?... que faire ?

MAZAGRAN. Sortir d'ici, et le plus tôt possible...

DE CROI. Oui, mais comment ? Puis-je sans vendre mes propriétés, sans aliéner ma fortune, trouver la somme énorme dont j'ai besoin pour être libre ?...

MAZAGRAN. Payer !... tu es volé, et tu veux payer !... Allons donc !... plus souvent !...

DE CROI. Mais, c'est le seul moyen de retrouver ma liberté...

MAZAGRAN. Peut-être !

DE CROI. Comment ?

MAZAGRAN. Écoute : Depuis hier soir, je sais que tu es arrêté !... Je n'en ai pas fermé l'œil de toute la nuit, et, à force de réfléchir, j'ai trouvé une idée...

DE CROI. Une idée ?...

MAZAGRAN. Que nous allons mettre sur-le-champ à exécution. (*Elle va à la porte qu'elle ouvre et elle appelle.*) Adalbert ?

## SCÈNE V.

LES MEMES, ADALBERT.

(*Adalbert entre et salue d'un air embarrassé ; c'est un jeune homme : il est blond ; de la taille de Croi ; il porte un habit vert-clair, à boutons de métal, un chapeau gris, un gilet de satin rouge cuiré, une cravate bleu de ciel, lunettes bleues.*)

DE CROI, à Mazagran. Quel est ce jeune homme ?

MAZAGRAN. Monsieur Adalbert Gredelu, garçon ébéniste de son état, et fils de ma ci-

devant portière... Je l'ai amené avec moi, et je l'ai laissé se promener provisoirement dans la galerie, où l'éclat de son costume faisait l'admiration des gardiens... Il a l'air un peu bête comme tu vois, mais il n'y a pas de mal à ça, au contraire... regarde-le avec attention...

DE CROI, *la regardant*. Après?

MAZAGRAN. Fais en sorte de te bien souvenir de la manière dont il marche...

DE CROI. Mais il ne bouge pas!

MAZAGRAN. Il va bouger. — Adalbert, marchez! (*Adalbert marche.*) Un peu plus vite. (*Adalbert hâte le pas.*) C'est bien... en voilà assez!... reposez-vous!... (*Adalbert s'arrête. A de Croi.*) As-tu bien fait attention?

DE CROI. Oui.

MAZAGRAN. Parfait! (*A Adalbert.*) Vous allez ôter votre habit, Adalbert...

ADALBERT, *étonné*. Mon...

MAZAGRAN, *vivement*. Chut!... Faites ce que je vous dis... (*Adalbert ôte son habit.*) Votre gilet maintenant...

ADALBERT. Mon gilet...

MAZAGRAN. Chut!... faites ce que je vous dis... (*Adalbert ôte son gilet.*) Votre cravate... (*Mouvement d'Adalbert*) Chut!... (*Adalbert ôte sa cravate.*) Votre... (*S'interrompant.*) Y a-t-il un paravent ici? — Non? — Alors, gardez votre pantalon... (*Mouvement de joie d'Adalbert.*) Bien!... maintenant, asseyez-vous? (*Adalbert s'assied.*)

DE CROI. Quel est donc ton projet?

MAZAGRAN. Quitte ta robe de chambre.

DE CROI, *étonné*. Ma robe de...

MAZAGRAN. Chut! (*Lui donnant la cravate bleue d'Adalbert.*) Mets cette cravate... le nœud un peu plus ébouriffé... c'est cela.

DE CROI. M'expliqueras-tu, enfin?...

MAZAGRAN. Chut! Ce gilet... fort bien... Maintenant, l'habit, les lunettes... (*Prenant le chapeau qu'Adalbert n'a pas quitté et le posant sur la tête de de Croi.*) Et le couvre-amour... toilette complète... (*Lui présentant un miroir.*) Changement de décoration à vue! Regarde-toi!

DE CROI, *se regardant et riant malgré lui*. Ah! ah! ah!

MAZAGRAN, *avec triomphe*. Qu'en dis-tu?

DE CROI. C'est prodigieux!.. Et maintenant?

MAZAGRAN. Maintenant, souviens-toi de ceci, c'est que tu t'appelles en ce moment Adalbert Gredelu, et que tu es entré à Cllichy avec moi il y a une heure.

DE CROI. Ah! je comprends tout.

MAZAGRAN. C'est bien heureux!

ADALBERT. Mais...

MAZAGRAN. Chut! (*A de Croi.*) Partons!

ADALBERT, *pitoyablement*. Eh bien! et moi?

MAZAGRAN. Vous, mou cher ami, vous allez rester là, fermer la porte derrière nous, vous tenir tranquille et n'ouvrir à qui que ce puisse être! Je viendrai vous chercher dans peu d'instants; et si vous êtes bien raisonnable, je vous permettrai de m'embrasser. (*A part.*) Attends-moi sous l'orme!

ADALBERT. Mais...

MAZAGRAN. Chut! (*A de Croi.*) Filons! (*Ils sortent; Adalbert fait un mouvement vers la porte. On entend pousser le verrou, Adalbert tombe sur une chaise, accablé.*)

### Dixième Tableau.

#### LES DUELS.

Une clairière du bois de Boulogne. — Le théâtre reste un instant vide, puis on voit arriver par la droite Georges et de Fly qui porte des épées sous son manteau et une boîte de pistolets à la main.

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### GEORGES, DE FLY.

GEORGES. Nous sommes bien à l'endroit convenu, n'est-ce pas?

DE FLY. Oui.

GEORGES. Attendons alors.

DE FLY, *regardant à sa montre*. Dix heures moins un quart... Ces messieurs ne peuvent tarder.

GEORGES. D'autant plus que j'ai aperçu dans la grande avenue une voiture qui nous suivait à une centaine de pas et qui m'a bien semblé être celle du général.

DE FLY. C'est probable... Quant à votre ami Clovis, il sera exact, j'espère?

GEORGES. Exact! il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est qu'il ne soit par encore ici. Oui, soyez tranquille, il sera exact... trop exact même. (*Il pousse un soupir.*)

DE FLY. Qu'avez-vous donc, cher comte? Savez-vous que vous tournez à la mélancolie d'une façon déplorable?

GEORGES. Ce n'est pas de la mélancolie, c'est de la préoccupation; c'est plus que de la préoccupation, c'est presque du remords.

DE FLY. Du remords!

GEORGES. Avez-vous jamais eu une conscience, de Fly? Et si vous en avez eu une, avez-vous su si bien l'endormir qu'elle ne se réveille jamais?

DE FLY. Je crois que vous devenez fou tout simplement, mon très-cher... Une conscience?... certainement que j'en ai une... j'ai la conscience, par exemple, que si votre

ami Clovis ne tue pas votre ennemi Carol, nous sommes perdu.

GEORGES. Perlus! vous croyez de Fly!

DE FLY. Voyons, faites bonne mine à mauvais jeu!... Ce n'est pas la première fois, n'est-ce pas?... Tenez, justement, voici nos adversaires.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CAROL, LE CAPITAINE BEAUCHAMP et un autre TÉMOIN portant des épées.

CAROL. Pardon, messieurs, est-ce que je serais en retard? En ce cas, vous m'excuseriez... au moment de se battre sérieusement... on a toujours quelques dispositions à prendre, quelques affaires à régler. D'ailleurs, je crois que je n'arrive pas le dernier au rendez-vous.

DE FLY. Non, général, et c'est nous qui avons des excuses à vous faire.

LE CAPITAINE. En effet, nous ne voyons pas l'adversaire du général.

GEORGES. Veuillez prendre patience, messieurs; il faut que quelque chose d'important l'ait retenu. Clovis n'est pas homme à se faire attendre... Au reste, peut-être est-ce un bonheur.

CAROL. Comment cela, monsieur?

GEORGES. Si ce retard, dans lequel, je le répète, je suis certain qu'il n'y a point de la faute de mon ami, me permettait de hasarder quelques mots...

CAROL. Assez, monsieur de Marigny!... Je rends justice à votre bonne intention... Je dirai plus; je vous suis reconnaissant du motif qui vous pousse à une tentative d'accommodement; mais il y a entre votre ami et moi un de ces outrages qui ne se lavent que dans le sang.

GEORGES. Cependant, général...

CAROL, l'interrompant. Merci, encore une fois, monsieur; mais insister davantage serait presque m'insulter.

GEORGES. Je me tais, général.

CAROL, tirant ses témoins à part. Prenez ces papiers... (Il remet une enveloppe cachetée au capitaine.) Si je succombais, vous vous chargeriez de les faire remettre à leur adresse...

LE CAPITAINE, regardant l'adresse et Georges. Comment! c'est...

CAROL. Silence, je vous prie!... puis je vous ai aussi parlé d'une orpheline que je regardais comme ma fille, et qui m'a été enlevée il y a deux jours... Promettez-moi, au cas où je serais tué, de continuer, en sou-

venir de votre vieux camarade, les recherches qu'il ne pourrait plus faire...

GEORGES, à part. Cette insistance à me regarder... c'est étrange!...

LE CAPITAINE. Nous vous le jurons.

CAROL. Merci, mes amis...

DE FLY, qui a regardé au fond. Messieurs, réparation!... voici monsieur Clovis! Le rendez-vous était pour dix heures, et il est dix heures moins une minute.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; CLOVIS, sur le siège, à côté du cocher, qui conduit un fiacre dont les stores sont baissés.

CLOVIS. A la Bourse!... On a réglé sa montre en passant devant le monument... Cocher, arrête ta boîte! (Le fiacre s'arrête; il saute à terre.) Me voilà, messieurs!... Désespéré si je vous ai fait attendre... mais, parole d'honneur, il n'y a pas de ma faute.

GEORGES. Pourquoi donc es-tu venu sur le siège?

CLOVIS. Moi!... pour fumer tout à mon aise!

CAROL. Messieurs, maintenant que nous sommes tous réunis, je vous prierai de ne point perdre de temps en conversations inutiles.

CLOVIS. Vous avez raison, général!... parlons peu et parlons bien!... C'est pour cela que je vous prie d'écouter ce que je vais avoir l'honneur de vous dire.

CAROL. Monsieur...

CLOVIS. Oh! vous m'entendez, général; car, voyez-vous, ce que j'ai à vous dire me pèse un peu rudement sur le cœur, et je tiens à m'en débarrasser le plus tôt possible...

CAROL, avec impatience. Mais enfin, monsieur, qu'y a-t-il?

CLOVIS. Il y a qu'entre vous et moi, général, un duel est impossible, absolument impossible, et que, dussé-je passer pour un lâche, je ne commencerai pas le combat...

DE FLY, à part. Que dit-il?

LES AUTRES. Que signifie?

CLOVIS. Cela signifie que j'ai tort... que je suis un animal, une brute!... qu'hier je me suis déjà rendu coupable d'une faute, et qu'aujourd'hui, pour la réparer, je ne veux pas me rendre coupable d'un crime!... Souffletez-moi à votre tour... tuez-moi, si vous voulez... mais je ne me battrai pas avec vous!... Je vous ai fait une insulte... Eh bien! cette insulte, j'en rougis, je m'en repens... Je vous en demande pardon, général. (Il tombe à ses pieds.) Je vous en demande pardon à genoux!

DE FLY, à *Georges*. Diable! voilà qui va mal!  
 GEORGES, *bas*. De Fly, c'est une sévère  
 leçon d'honneur que ce garçon-là nous donne.

CAROL, à *Clovis*. Monsieur, un pareil lan-  
 gage... après ce qui s'est passé hier...

CLOVIS. Ah! c'est qu'hier, voyez-vous, j'a-  
 vais là un monsieur qui me poussait... c'est  
 qu'hier j'étais un peu gris... c'est qu'hier  
 enfin je ne savais pas quel brave homme vous  
 êtes... c'est qu'hier je ne savais pas...

CAROL. Quoi donc, monsieur?

CAROL. Eh! tenez, il y a là quelqu'un,  
 dans ce fiacre, qui vous le dira mieux moi...  
*(Il court au fiacre et en fait descendre Per-  
 dita.)* Venez! venez!...

CAROL et GEORGES. Perdita!

DE FLY, à *part*. Bon! nous voilà bien!

SCENE IV.

LES MEMES, PERDITA

PERDITA, *courant à Carol*. Mon ami!...  
 mon père!

CAROL. Vous ici, Perdita!... Mais par quel  
 miracle!...

PERDITA. Regardez Clovis et pardonnez-lui;  
 c'est lui qui m'a sauvée!... c'est lui qui, pour  
 me soustraire aux dangers que je pouvais  
 courir en son absence, m'a amenée ici, en  
 me disant que je serais contente de lui!...  
 J'étais là... je voyais tout... Oh! oui!  
 je suis contente de vous, Clovis!...

CAROL, *se tournant vers ses témoins*. Mes-  
 sieurs, vous avez été soldats comme moi...  
 A ma place, que feriez-vous?

LE CAPITAINE. Général, nous pensons qu'a-  
 près les excuses que monsieur vous a faites,  
 après le service surtout qu'il vous a rendu,  
 nous pensons que l'affaire doit en rester là.

CAROL, à *Clovis*. Votre main, jeune  
 homme, votre main!

CLOVIS, *avec une émotion comique*. Eh  
 bien, général, parole d'honneur, j'aime mieux  
 cela qu'un coup d'épée!

DE FLY, *bas à Georges*. Dans tout ceci je  
 ne vois rien contre nous... Tenez ferme et  
 faites bon visage.

GEORGES. Croyez, messieurs, que je suis  
 on ne peut plus heureux de la façon dont  
 ont tourné les choses. Maintenant, général,  
 au point où elles en sont, nous n'avons plus  
 qu'à vous demander la permission de nous  
 retirer. *(Il s'incline et fait un pas pour  
 sortir.)*

SCENE V.

LES MEMES, DE CROI.

DE CROI, *paraissant tout à coup*. Un ins-  
 tant, monsieur.

GEORGES, *atterré*. Le vicomte!

DE CROI. Ah! vous ne m'attendiez pas!...  
 moi que vous avez lâchement trahi! moi que  
 vous avez fait jeter en prison!...

CLOVIS et PERDITA. En prison!

DE CROI. Mais je suis libre! pas depuis  
 longtemps, c'est vrai; seulement, en sortant,  
 vous comprenez bien, monsieur, que c'est à  
 vous que j'ai fait ma première visite... Vous  
 n'étiez pas chez vous, mais votre valet de  
 chambre m'a dit où je vous trouverais, et me  
 voilà.

GEORGES. Eh bien, monsieur, que me vou-  
 lez-vous?

DE CROI. Je veux vous dire que vous m'a-  
 vez volé, monsieur.

GEORGES. Monsieur! vous comprenez  
 qu'une pareille insulte!...

CAROL. N'existe pas, quand elle est le ré-  
 sultat d'une erreur! *(A de Croi.)* Vous vou-  
 lez parler, monsieur, des traites soucrites  
 par vous au juif Salomon, et en vertu des-  
 quelles vous avez été arrêté hier?

DE CROI. Oui.

CAROL, *lui donnant les papiers, qu'il re-  
 prend des mains du premier témoin*. Les  
 voici, monsieur! déchirez-les!

DE CROI. Mais comment, ces traites... en-  
 tre vos mains?

CAROL. Que vous importe la façon dont  
 elles y sont venues, puisqu'elles ne sont plus  
 dans mes mains, mais dans les vôtres?

GEORGES. Cependant, monsieur, me per-  
 mettez-vous, à moi!...

CAROL, à *Georges*. Depuis le jour où je  
 vous ai rencontré pour la première fois dans  
 le monde, depuis le jour où je me suis fait  
 présenter à vous, voyant la voie dans laquelle  
 vous vous engagiez, je vous ai suivi des yeux,  
 j'ai veillé sur vous, j'ai effacé, autant que  
 cela a dépendu de moi, les empreintes fatales  
 laissées par vous sur votre passage... Aux  
 yeux du monde, votre honneur est sauf, mon-  
 sieur, et vous n'avez plus que votre conscience  
 pour juge.

GEORGES, *très-ému*. Mais dans quel but?  
 dans quelle espérance, monsieur? Il est  
 impossible de devoir l'honneur à un homme,  
 la vie, par conséquent, sans que l'on sache  
 au moins...

CAROL. C'est un secret qui n'est pas le  
 mien et que je dois taire... Vous êtes jeune,

vous avez de longues années devant vous...  
Tâchez, par l'avenir, de faire oublier votre  
passé.

GEORGES. Je vous comprends, monsieur!...  
Oui, je partirai, je quitterai la France...  
Peut-être, à force de courage, de patience,  
de résignation, parviendrai-je à prouver qu'il  
y avait encore place dans mon cœur pour de  
généreux sentiments... peut-être enfin pour-  
rai-je un jour me réhabiliter à vos yeux  
comme aux miens... Mais avant de m'éloi-  
gner, il me reste à obtenir un pardon, le  
plus nécessaire, le plus précieux.

DE FLY, à part. Que va-t-il dire ?

GEORGES, allant s'agenouiller devant  
Perdita. Pardonnez-moi... ma sœur.

TOUS. Sa sœur !

PERDITA. Moi, votre sœur !

CAROL. Comment ! Perdita serait ?..

GEORGES. La fille de Mary Trévor.

CAROL et PERDITA. Mary Trévor !

GEORGES. Oui, celle dont la fortune m'é-  
tait confiée et que j'ai méconnue, pour mi-  
vie, persécutée...

CAROL, à Georges avec beaucoup d'émo-  
tion. Oh ! monsieur !... vous ne m'abusez  
pas !... c'est bien vrai ce que vous dites là ?

GEORGES, lui présentant une bague.  
Voyez !

CAROL. Cette bague !... ces armes !... Ah !  
plus de doute !... Perdita... ma fille !... mon  
enfant chérie !...

PERDITA, à Georges qui s'éloigne. Adieu...  
mon frère... Je vous pardonne... et je prie-  
rai Dieu de vous pardonner aussi...

CAROL. Monsieur de Crof, nous avons à  
parler de cette enfant, n'est-ce pas ?

DE CROF. Oh ! je ne vous quitte plus !...

GEORGE. Et maintenant adieu, adieu pour  
toujours. (*Il vont pour s'éloigner.*)

CLOVIS, arrêtant les deux témoins, qui se  
retirent. Un instant, messieurs !... Je ne  
veux pas qu'il soit dit que vous êtes venus  
pour rien !...

DE FLY. Là !... Partons !... (*Il veut sor-  
tir.*)

CLOVIS. Pardon, monsieur de Fly !

DE FLY. Que me voulez-vous, monsieur ?

CLOVIS. Oh ! presque rien... Je veux vous  
dire que vous êtes une canaille !

DE FLY. Hein ?

CLOVIS. Oui, une canaille !... Ah ! vous  
m'avez conté des bouffes pour me faire mas-  
sacrer un brave général ! Ah ! vous avez été  
le mauvais génie de mon ami Georges, et vous  
croyez que je vais vous laisser lui courir après  
pour lui remettre le grappin dessus... Oh !  
que nenni, mon gentilhomme, nous allons  
en découdre...

DE FLY. Oh ! s'il ne s'agit que de cela,  
monsieur...

CLOVIS. Vous êtes brave ?... tant mieux !..  
Mais je vous en prévient, tirez à fond et  
couvrez-vous bien !... Je suis maître d'ar-  
mes !...

DE FLY, se mettant en garde. Quand vous  
voudrez !...

LE CAPITAINE. Allez, messieurs !... (*Ils  
croisent le fer, de Fly reçoit un coup d'épée  
en pleine poitrine et tombe dans les bras de  
ses témoins. — Le rideau baisse.*)

FIN.